

FNA 1968 - Acherra

Gilles Thomas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A N T I C I P A T I O N

Gilles Thomas

ACHERRA

LES CAGES DE BELTEM *



GILLES THOMAS
(JULIA VERLANGER)

ACHERRA

LES CAGES DE BELTEM*

Fleuve Noir

CHAPITRE PREMIER

L'homme qui traversait le champ de bataille, dans la lumière dorée du couchant, s'était battu dans le camp d'Acherra.

Celui des vaincus.

Gellert Galt avançait, à lents pas d'homme fatigué, enjambant les morts avec indifférence, et ne les voyant même plus, dispersant au passage des nuées de charros qui s'envolaient en criaillant. Des petits charognards, pas plus grands que la main, et qui feraient un utile travail. Ces morts-là n'auraient pas le temps de sentir mauvais.

Les charros agglutinés luisaient contre le bleu assombri du ciel en taches de suie. Avant deux jours, il n'y aurait plus ici que des os à sécher au soleil.

Gellert marchait.

Il était grand, avec de larges épaules et des hanches étroites. La cagoule de sa cotte de mailles, rejetée en arrière, dégagait sa tête aux mèches couleur de bronze. Il portait la tenue noire des hommes du Dep Laccan, les deux cercles rouges enlacés d'Acherra ornant sa chasuble de cuir et semblait revenir d'un travail de boucherie, tant il était éclaboussé de sang. Du sang sur la chasuble et la cotte, du sang sur les gants de métal, du sang sur les bottes cuissardes. La hache de guerre passée dans sa ceinture en était si encroûtée qu'on n'en voyait plus le tranchant. Il en portait des mouchetures jusque sur le visage, qui était beau, avec de hautes pommettes saillantes, un nez et une bouche bien dessinés, et des yeux gris bridés.

Quelle journée ! Tant se battre, et Acherra n'en était pas moins tombée. Il n'en éprouvait même plus de rancoeur, la lassitude emportait tout. La guerre enfin terminée, et la Terre prise, et bien prise. Les Proviens ne lâcheraient plus ce qu'ils avaient mordu. Laccan Acherra tué au combat. Un homme servi cinq ans, et servi avec plaisir. Brave, aimable, et si généreux qu'il aurait donné sa chemise. A présent sa tête devait pendre à la selle d'Eller Prove. On la mettrait sur une lance pour la présenter aux portes de la ville. Madame Urrique serait bien forcée de les ouvrir, malgré sa haine. Il ne devait pas lui rester assez d'hommes valides pour garnir le plus petit morceau de rempart. A ces derniers combats avaient pris part des vieux biens en âge d'attendre dans leurs fauteuils que l'on vienne leur faire récit de la bataille, et des adolescents qui n'avaient même pas eu le temps d'apprendre à se battre. Une pitié ! Les Proviens avaient taillé là-dedans à plaisir.

Gellert eut un sourire sans joie qui lui retroussa les lèvres sur les dents comme un animal qui va mordre. Tout de même, on leur avait donné du travail ! Il y avait bien autant de tenues bleues de Prove que de noires d'Acherra dans cette plaine des morts. Et sa peau tirée entière de ce guêpier ! Un vrai prodige. Vers la fin, alors que les Acherriens se battaient à un contre dix et plus, lui-même frappant de la hache à s'en démancher le bras tel un bûcheron fou, il avait eu le crâne effleuré d'une masse d'armes. Il s'était réveillé le combat bien fini, pour voir les Proviens regroupés prendre le chemin d'Acherra-la-ville en chantant victoire. Il ne lui en restait qu'une vive douleur lorsqu'il bougeait la tête, et un peu de sang dans les cheveux. Autant dire moins que rien.

Malgré le soir qui venait, il faisait toujours aussi chaud. Les charros criaient plus fort, sur un ton aigre qui vrillait les oreilles. Il y avait des traînées pourpres et écarlates dans le bleu sombre du ciel, et le soleil arrivait sur l'horizon.

Gellert arracha ses gants, et essuya d'un revers de main la sueur sur son front. Penser à la soif ne ferait pas surgir de l'eau de cette plaine de terre rouge et craquelée, plantée de maigres buissons épineux. Il passa une langue sèche sur ses lèvres parcheminées.

Il se sentait vide, ne sachant que faire de lui-même. Retourner au Domaine Acherra ? Urrique ne serait que trop heureuse de voir revenir un des membres du Conseil de son mari. Mais il faudrait vivre avec les Proviens, ruser, sourire en recevant leurs ordres. Gellert s'y voyait bien mal. Il les haïssait trop.

Sans parler de cette question de religion !

Galt était né dans l'île de Colde, et les Coldiens n'ont pas de dieux, ils ne vénèrent que la Vie. Ils croient que l'essence vivante d'un mort passe aussitôt dans un enfant nouveau-né, ainsi et ainsi, comme les anneaux glissants d'une chaîne qui serait sans fin.

La Déesse Alémi qui régnait sur Acherra était douce et bien peu gênante. Le Dep Laccan s'était-il jamais soucié de savoir qui priait ou ne priait pas parmi ses Suivants ? Il n'en serait pas de même avec Eller Prove. Il amenait dans ses bagages les Scienceux de l'Archèque et leur Dieu Beltem. Un dieu cruel, jaloux et avide. Quant aux Scienceux... Qui ne suivrait pas les Cérémonies aurait à s'en repentir amèrement. L'idée de se plier à ces sottises levait le coeur de Gellert.

Cinq ans passés en Acherra, et dont il ne restait plus rien. La vie y avait pourtant été plaisante. Quelques escarmouches, la chasse, les Jeux, des sourires de femme. Il avait trente ans, à ce jour, et sa jeunesse allait commencer à s'éloigner de lui.

Passerait-il la mer pour aller servir en Terre d'Offren ? Le Suellan d'Offren avait la réputation de bien payer ses Suivants. De facilement leur couper la tête aussi, à l'occasion. Bah ! Il aurait le

temps de songer à cela demain. Le plus urgent, trouver de l'eau et un abri pour la nuit. Tous ces morts attireraient bientôt de gros charognards, puissamment armés en griffes et en dents.

Il buta contre une pierre et jura. Ses pieds enflaient dans ses bottes à tel point qu'il doutait de jamais pouvoir les retirer sans tailler dedans. Il n'avait pas trop l'habitude de la marche. Sa jument Magrile ! Robe vert doré, crinière d'or verdissant, et sa petite corne spiralée luisante comme un joyau. Belle comme une femme, et pleine de malice. Quel Provien la monterait, à présent ? Que la pourriture le prenne !

Il approchait de la frange des combats, et les morts devenaient moins nombreux. Les charros tournoyaient dans le ciel en nuées épaisses. Si petits, tout en ailes et en becs. D'où étaient-ils venus, innombrables comme des grains de sable sur une grève ? On pouvait rester sans en voir un seul durant des jours.

Gellert sursauta.

Une voix faible appelait :

— Frère ! Frère !

Un jeune homme blond portant la chasuble noire aux cercles rouges d'Acherra gisait, la tête appuyée sur un quartier de roc. Pas plus de vingt ans, et le ventre ouvert d'un coup de glaive. La terre, sous lui, était détrempée de son sang.

Une bien mauvaise blessure.

Gellert s'approcha.

La mort avait déjà posé sa main sur le visage du garçon, tendant la peau sur les pommettes, creusant les yeux, pinçant les narines.

— Frère, as-tu de l'eau ? J'ai si soif !

— Et où aurais-je de l'eau ? dit Gellert, doucement.

— Ah ! Je crois que je vendrais ma mère pour boire. J'ai fait le mort, lorsque ceux de Prove sont passés pour finir les blessés. Ce n'était pas une bonne idée. J'ai eu bien le temps de la regretter ensuite.

Son visage se tordit de douleur, et il serra les mâchoires sur un gémissement. Il tenta de redresser la tête.

— La bataille ? Avons-nous perdu ?

— Perdu et bien perdu, dit Gellert, et Messier Laccan tué.

— Alémi protège Acherra ! Ces pourris de Prove !

— Qu'ils crèvent, acquiesça Galt, avec conviction.

Les deux hommes se turent un moment.

Gellert s'était agenouillé auprès du blessé. Celui-ci tendit la main, et le tira faiblement par la manche.

— Frère, rends-moi service, achève-moi.

— Allons, dit Gellert, en souriant, tu peux guérir, et tu auras une belle cicatrice à montrer pour prouver que tu t'es bien battu. J'ai vu

de pires blessures dont on réchappe.

Tout en parlant, il tirait son poignard. Il en passa brusquement le fil sous le menton du blessé. La tête se renversa en arrière, tandis qu'un flot de sang jaillissait. Gellert essuya la lame, et la remit au fourreau. Il se releva en soupirant. Triste besogne.

— Que ta prochaine vie te soit douce, frère, dit-il.

Il faisait nuit noire lorsque Galt atteignit un groupe de maisons basses à petites fenêtres, bâties de roches brutes jointoyées de mortier, et aplaties sous leurs toits de tuiles disparates. Trois ou quatre masures serrées autour d'un puits, et qui semblaient désertées. Pas un bruit, pas de fumée aux cheminées.

Gellert se pencha sur la margelle moussue et fit remonter le seau. La pleine lune reflétait sa face ronde dans l'eau noire. La chaîne rouillée grinçait. Il but à longs traits, et versa le reste de l'eau sur sa tête. Il poussa du pied une porte fortement entaillée et qui battait sur sa clenche.

La pièce était étroite, faiblement éclairée d'une petite lumière et les murs enfumés. Une table grossièrement équarrie, des bancs de bois usés, un coffre aux ferrures luisantes dans un coin, un lit, et l'âtre, avec sa marmite noire sur un trépied. Personne ici. Gellert soupira. Il aurait donné beaucoup pour un morceau de pain.

Les Proviens avaient dû passer par là avant lui.

Il y eut un bruit faible, et un corps surgit soudain en rampant de dessous le lit, puis se redressa. Une jeune Paisanne, brune, avec un large et plaisant visage et de vifs yeux noirs. Gellert lui sourit, et elle plongea dans une révérence polie.

— Pardonne-moi, Messier, je m'étais cachée en t'entendant. Il vaut mieux savoir qui entre chez vous, en ces jours. Mais tu es le très bienvenu, et ma maison est la tienne.

— Peux-tu me trouver quelque chose à manger ? demanda Gellert.

— Ils ne nous ont laissé que les yeux pour pleurer, et, le plus souvent, même pas cela, mais attends...

Elle ouvrit une cache habilement dissimulée sous une pierre de la muraille et en tira une demi-tourte et un reste de pâté qu'elle posa sur la table.

Galt s'assit sur le banc et allongea ses jambes avec un soupir d'aise. Il tailla le pâté et le pain, et dévora.

La fille brune le regardait sous ses cils baissés.

— Ils sont passés par chez nous ce matin à l'aube. Ils ont tué tout ce qui bougeait et emporté tout ce qu'ils pouvaient prendre. Mon père m'avait cachée dans le foin, si bien enfouie que je n'entendais rien. Je l'ai retrouvé égorgé, le nez coupé, et la bouche agrandie d'une oreille à l'autre. Des morts, partout, et jusqu'au petit Perri, un enfant

de six ans, enfourché comme une botte de foin ! J'ai traîné tout le jour des cadavres aux carrières, de crainte des fièvres. Plaisant travail, pour une fille ! Quand je pense à mon père... Même pas enterré ! Les charros lui suceront les os ! Et quel mal leur avions-nous fait, Messier, à ces pourris ?

— Nous leur ferons payer les intérêts, quelque jour, ne t'inquiète pas.

Gellert disait cela pour la reconforter, mais il n'y croyait pas lui-même. Une fille jeune, et la guerre était passée sur elle pour la première fois. Ce n'est jamais une expérience agréable. N'empêche que la revanche n'était pas pour demain.

Il se leva, et détacha de son cou une chaînette d'or à maillons plats. Il la posa sur la table.

La fille secoua la tête, dans un mouvement farouche qui fit voler ses cheveux.

— Non Messier ! Reprends cela ! Tu t'es battu avec notre Dep.

— Laccan Acherra est mort, dit Gellert, durement. Garde cette chaîne.

— Messier Laccan... Mort ! Un Dep si juste, qui ne faisait jamais tort à personne. Alémi l'accueille dans la Joie !

— Tu ferais bien d'oublier ce nom, et d'apprendre celui de Beltem. C'est ce qu'il faudra dire, à présent, dans tes prières.

Il ne lui voulait que du bien, et avait parlé en toute sincérité. Il fut surpris de la voir reculer en portant ses mains jointes à son front.

— Alémi te pardonne. Tu parles bien mal, Messier.

Gellert la prit par les épaules.

— Voyons, ne fais pas la sottie. Il faut bien comprendre que...

Mais, en regardant les longs cils brillants, les joues rondes, et la bouche renflée, il oublia ce qu'il voulait lui dire. Il l'attira contre lui et se pencha.

Les lèvres s'ouvrirent, douces et consentantes, et deux bras se nouèrent à son cou.

C'était comme l'eau fraîche du puits, comme le pain sur la table. Une nourriture pour le corps, et tellement nécessaire.

Il ne pensait plus.

Il souleva la fille brune, et la porta sur le lit.

*

**

Depuis deux jours, Urrique Acherra se tenait si raide qu'elle semblait porter sa tête sur un cou de bois. Elle parlait sec à ses proches, et fort peu. Elle savait que si elle cessait un instant de maintenir en esprit cette barre de fer rigide qui lui gardait l'échiné droite, elle s'effondrerait et se mettrait à hurler en battant les murs.

Ces Proviens dans sa demeure, et à sa table !

La bile lui remontait dans la gorge. Elle en avait des envies de cracher.

La tête de Laccan au bout d'une lance !

Son époux depuis plus de vingt ans, tendrement aimé, et qui ne l'avait jamais délaissée pour en courir de plus jeunes. Malgré toutes ces années de vie commune, leurs nuits restaient aussi ardentes qu'au premier jour. La douleur lui mordait le ventre comme si elle avait bu de l'acide.

Depuis le début de cette guerre, elle avait vieilli, elle qui était demeurée si belle, en dépit de ses quarante ans, et que les hommes regardaient toujours avec plaisir.

Son fils aîné, Blanquart, tombé dans les premiers combats !

En mille ans de vie, elle ne pourrait pardonner. La haine l'étouffait. Elle n'avait jamais aimé la chasse, à cause de l'angoisse des animaux traqués, et elle sentait qu'elle laverait ses mains dans le sang d'Eller Prove avec délice. Elle durcissait d'instant en instant, comme une poterie mise à cuire au four.

On frappa à la porte, et Mate apparut, portant un bol qui fumait, son gros visage tout renfrogné.

— Madame Urrique, tu ne manges rien aux repas, je l'ai bien vu. Prends au moins ce bouillon.

— Je n'ai pas faim, Mate.

— Prends-le, je te dis. Qui défendra Acherra, si tu tombes malade ?

Mate lui mit de force le bol dans les mains. Urrique but un peu, sans plaisir. Elle n'avait jamais su résister à cette OEuvrière qui la servait depuis l'enfance.

— Ces Proviens, dit Mate, aigrement. Cela grouille aux Cuisines comme autant de cafards ! On ne peut se pencher sur une marmite sans qu'ils vous soufflent dans le cou. Bien sûr, ils crèvent de peur à l'idée qu'on pourrait mettre du poison dans la soupe de Prove. Et, Alémi me pardonne, je le ferais bien volontiers. Qui nous délivrera de cette engeance ?

— Je ne sais, dit Urrique, avec lassitude. Tous nos Valets morts, ou peu s'en faut. Qui combattrait ? Les OEuvriers ou les Paisans ?

— Ils y viendront peut-être, Madame. Que nous ayons seulement quelqu'un à suivre ! Blanquart... Et Augier qui n'a que dix ans... Quelle pitié !

— Ne me parle pas de mes fils, dit Urrique, sèchement.

Puis elle ajouta, d'un ton plus doux :

— Augier est si pénible, ces jours-ci. Il bout de rage, et ne sait pas dissimuler ses sentiments. J'ai peur pour lui.

— Ils n'oseraient...

— Ce qu'ils oseraient ou n'oseraient pas, tu ne le sais, et moi non plus. Ils sont les maîtres, à présent. Laisse-moi, maintenant, va.

Mate sortit, emportant le bol.

Urrique fit quelques pas au hasard dans la pièce, et s'assit à sa coiffeuse. Le miroir rond la regardait. Un bel ouvrage du Sindat des Verriers, ornementé de guirlandes de feuilles. Elle avait eu plaisir à s'y mirer, autrefois.

Ce visage !

Etroitement enserré dans le voile noir des veuves. Le teint gris, les joues creuses, les lèvres décolorées, et ces yeux brun-roux, marqués de cernes sombres. Un regard de bête piégée.

Elle aurait voulu pouvoir pleurer, mais les larmes ne venaient pas.

Hittise, aussi, gardait les yeux secs. Urrique n'osait plus la regarder, tant elle ressemblait à Laccan. Les boucles noires, les yeux bleus, et jusqu'au dessin de la bouche. Le double d'une tête d'homme sur ce tendre visage de jeune fille.

Et Aimegarde... Son promis, Egelan Ferne, avait été tué à la bataille, et elle se désolait sans rien dire. Une fille si douce, si gaie. Maintenant, elle avait toujours la bouche pincée.

Comment rendre à ces Proviens tant de bienfaits ? La haine n'est pas bonne, elle vous cuit sur un feu lent, mais qui peut l'éviter ?

Elle se leva pour venir s'accouder à la fenêtre.

La chaleur ne faiblissait pas. Les arbres du jardin enclos, immobiles, grésillaient d'insectes. Un oiseau passa, tournant, puis remonta d'un coup d'aile dans le bleu où il se perdit. Bientôt le soir, et il faudrait présider le repas, Eller Prove assis en face d'elle, à la place de Laccan. Elle aurait voulu être cet oiseau, et disparaître à jamais dans l'azur du ciel. Un bruit venant du couloir la tira de sa songerie morose.

Un pas inégal de boiteux, annonçant la venue de Samber Haumerune, le Stuteur d'Augier.

Urrique se redressa. Aucune visite n'aurait pu lui faire plus plaisir. Samber était un homme de grande sagesse. Laccan avait apprécié ses conseils. Toujours plongé dans ses livres, écrivant lui-même, il avait enseigné tous les enfants Acherra, et ses élèves l'aimaient.

Samber entra, tirant sa jambe raide.

Un bel homme, en dépit de ses cinquante ans. Les épaules larges et le ventre toujours plat, des cheveux noirs à peine touchés de blanc, un grand front, et des yeux sombres au regard calme.

— Madame, dit-il, je ne voudrais pas ajouter à tes soucis, tu en as déjà bien assez, mais il faut que je te parle d'Augier.

Urrique lui désigna un fauteuil et s'assit elle-même en face de

lui.

— Que se passe-t-il Samber ? Je sais bien qu'Augier devient difficile...

— Plus que difficile, Madame. Il vient d'attaquer un Provien dans la cour, sous le prétexte d'avoir été bousculé, et il a tenté de le percer de son poignard. Le Provien n'était pas mauvais homme, il s'est contenté de l'envoyer cogner contre le mur, et l'a, bien sûr, désarmé sans peine, mais Eller Prove, averti de l'incident, m'a fait renvoyer l'enfant entre deux gardes, en me faisant dire, je cite : « d'avoir à tenir ce chiot enragé en laisse ». Madame, je suis inquiet pour Augier.

Urrique, le coeur serré, garda un moment le silence. Cette crainte ne rejoignait que trop bien la sienne. Augier était bien le fils de Laccan. Ce caractère entier, sauvage autant que généreux. Comment lui faire comprendre qu'il était maintenant nécessaire de composer avec l'ennemi ?

— Ne peux-tu le raisonner, Samber ?

— Sur ce sujet, il refuse de m'écouter, et je ne suis peut-être pas tellement convaincant. Je n'ai guère de sympathie pour ceux de Prove.

— J'irai lui parler, dit Urrique, en soupirant. Où est-il ?

— J'ai dû l'enfermer dans sa chambre. Il se mordait les poings de rage, en jurant qu'il tuerait Eller.

— Je voudrais bien le tuer moi-même, dit Urrique, sombrement. Samber, que va-t-il advenir de nous ? Je suis si lasse. Je n'arrive même plus à penser.

— Il faut attendre, Madame, attendre et prendre notre mal en patience. D'une façon ou de l'autre, le temps arrange tout. J'ai au moins appris cela. En se révoltant contre l'inévitable, on ne blesse que soi-même. Mais je reconnais qu'ils ne nous feront pas la vie douce.

— Tu as vécu en Terre provienne, autrefois, Samber ?

— Cinq ans, et deux ans au Temple, parmi les Scienceux, pour accroître mes connaissances.

— Comment sont-ils, chez eux, et dans la paix ?

— Des gens comme tous les autres, Madame, parfois bons et parfois mauvais. Plus rigides, plus conformistes, moins insoucians et moins portés à la gaieté que les Acherriens. Ils ont le goût de l'ordre et de la force et laissent les Scienceux diriger leurs vies. Ceux-là sont sans tendresse.

— Vont-ils nous imposer leur foi, Samber ?

— Je le crains. A dire vrai, il ne leur sera pas possible de faire autrement. Ils n'ont jamais appris à être tolérants.

— Alémi protège Acherra !

Bien qu'il ne fût pas croyant, Samber répondit doucement :

— Alémi nous protège.

Gellert passa les portes d'Acherra-la-ville au matin, parmi un flot de Paisans se rendant au Marché.

Après réflexion, il avait décidé de rejoindre le Domaine.

Il ne serait pas décent d'abandonner la veuve du Dep en ces jours de misère. Durant un temps, il tâcherait de supporter ces Proviens. Mais il devait bien admettre que cela lui serait difficile. Toutes ces tenues bleues marquées du Serpent dans les rues ! On ne risquait pas d'oublier qu'ils étaient vainqueurs. Arrogants, insolents, bousculant les Paisans à plaisir, jurant Beltem et Prove pour une charrette en travers du chemin. On ne voyait, on n'entendait qu'eux.

Si Galt s'était laissé aller à la colère, il se serait bien battu dix fois avant d'atteindre le Domaine Acherra.

Il passa le portail, après avoir dû décliner son identité et eut le plaisir d'entendre l'un des gardes dire à un camarade :

— Il en reste encore, de ces Suivants du Dep ? Je croyais que nous les avions tous tués.

Gellert faillit revenir sur ses pas pour botter les fesses de l'insolent, puis, haussant les épaules, il poursuivit son chemin. Il y aurait sans doute bien d'autres couleuvres à avaler.

Galt passa un grand moment aux bains, et, décrassé, rasé, vêtu de frais, monta vers les appartements d'Urrique.

Il portait une chemise écarlate sous la chasuble noire, une culotte noire collante, et des bottes courtes, si bien cirées qu'on aurait pu les prendre pour miroir. Ses cheveux couleur de bronze, lavés et taillés sous les oreilles, luisaient et se retroussaient un peu aux extrémités.

Il avait fallu répondre à des exclamations joyeuses, des bourrades amicales, des questions.

— Gellert ! Tu t'en es tiré !

— Fils de garce ! J'ai toujours dit que tu étais marié avec la chance.

— Galt, le Dep ?

— Gellert, cette bataille ?

Mais il ne restait là que des hommes déjà d'âge.

Partis, tous les bons camarades. Parti Étiambre, le compagnon des beuveries. Parti Sauban, qui savait toujours faire tomber les dés sur la bonne face. Parti, Jaumerais, qui avait une si belle voix et ne refusait jamais de chanter. Le pire de tout, c'était bien les Salles Basses, où traînaient encore les ombres des amis tués, pleines à déborder de Proviens.

« Décidément, songeait Gellert, je ne m'y ferai pas. »

En traversant les couloirs, il rencontra une fille blonde en longue robe verte qui poussa un cri de joie :

— Gellert ! Tu es vivant !

Elle courut à lui et lui posa un baiser léger sur les lèvres. Galt sourit et la retint par les épaules.

Une des Suivantes d'Urrique, Rosalde Ferne.

Il l'avait eue bien des fois dans son lit. Une bonne compagne de plaisir, ardente, aimant les hommes et ne s'en cachant pas. Elle passait de bras en bras, au gré de sa fantaisie, jamais attachée, mais jamais collante. Gellert l'aimait bien.

— Qui te comble, à présent, petite gueuse ? demanda-t-il. Un Provien ?

— Ils ont de beaux hommes, admit-elle, mais je n'en voudrais pas.

Elle glissa sa main dans l'échancrure de la chemise de Galt, et fit courir ses doigts sur la peau.

— Toi, peut-être, si tu n'as pas oublié le chemin de ma chambre.

— Je n'ai pas oublié, dit Gellert.

Il l'attira contre lui, mais elle se dégagea prestement.

— Ce soir, mon frère, dit-elle.

Elle s'enfuyait, légère, sa longue robe balayant les dalles.

Gellert secoua la tête en riant. Cette petite garce de Rosalde ! Aguicheuse, sachant se faire désirer. Il n'oublierait pas le rendez-vous.

Mate fit entrer Gellert dans la chambre d'Urrique, et il resta saisi en voyant la veuve du Dep. Comme elle avait vieilli, en si peu de jours ! Son voile noir lui rapetissait le visage.

Il plia le genou, mais elle courut à lui pour le relever et l'embrasser avec affection.

— Gellert ! Je ne pensais pas te revoir. C'est une grande joie.

— Je ne pensais pas te revoir non plus, Madame, sinon dans ma prochaine vie.

— Resteras-tu en Acherra ? Nous aurions grand besoin de toi.

— Je resterai, Madame.

— Je t'en remercie.

Suivant la coutume, la mort du Dep libérait ses Suivants. Les paroles échangées engageaient Galt pour un nouveau contrat.

Il y eut un silence, et Gellert détourna son regard des yeux roux angoissés qui lui faisaient face.

Une question flottait entre eux, informulée.

Urrique avait toujours été directe. Elle la posa brusquement :

— Laccan ? Raconte !

Galt dut s'exécuter, bien à contrecœur.

Il avait redouté cette entrevue. Comment fait-on à une veuve le récit de la mort de son mari ?

Les Proviens voulaient Laccan Acherra vivant.

Ils avaient tenté de le prendre, et perdu tant d'hommes dans l'affaire qu'ils en avaient bientôt trouvé le prix trop élevé.

Eller Prove avait fait appeler les Archers.

Gellert, qui, à ce moment-là, défendait sa vie à la hache, entendait les traits siffler à ses oreilles, et ne pensait pas s'en tirer.

Le Dep Laccan avait fini plus hérissé de flèches qu'une pelote ne l'est d'épingles.

Urrique avait écouté sans mot dire, tordant entre ses doigts les franges de sa ceinture. Des larmes apparurent dans ses yeux, débordèrent, puis elle se mit à sangloter, la tête dans ses mains, avec une violence qui la secouait tout entière.

Gellert était à la torture, ne sachant que faire ni que dire.

Mate s'approcha et lui mit la main sur le bras.

— Il vaut mieux partir, Messier Galt. Et ne te fais ras de reproches. Madame Urrique avait grand besoin de pleurer. Elle sera mieux ensuite.

Gellert se leva avec soulagement.

Il quitta la chambre, qui retentissait de cris inarticulés, comme on prend la fuite.

Le repas du soir réunissait Proviens et Acherriens.

Comme membre du Conseil du Dep, Gellert avait sa place à la table de Madame Urrique.

Il fut surpris en revoyant la salle. On avait remplacé les cercles rouges d'Acherra ornant le mur du fond par le Serpent doré de Prove. Travail fait à la hâte, et par un artiste peu doué. Le Serpent avait un air minable et difforme qui fit sourire Galt.

Et qui, par la Vie, avait ainsi bizarrement agencé cette table ? Les Proviens à un bout, massés autour d'Eller, Urrique, ses filles et ses Suivantes à l'autre, et les Acherriens mâles au milieu, comme un mur de séparation.

Gellert s'assit sur le banc de bois, à côté de Samber Haumerune.

Les lumières incrustées au plafond éclairaient brillamment la vaste pièce. La longue table de bois sombre luisait doucement.

— Bel ordonnancement des convives, souffla Gellert à son voisin. Qui en a décidé ainsi ? Prove ?

— Coutumes différentes, répondit Samber. Ils ne se mélangent pas avec leurs femmes. Si nous étions en Terre provienne, Madame Urrique et ses Suivantes dîneraient dans une pièce séparée.

— Plaisante mode ! Mais ils doivent bien quand même se mélanger de temps à autre, sinon la race s'en éteindrait. Quelle chance pour nous !

Samber étouffa un rire.

— Ils tiennent la femme pour créature inférieure. Il ne faut pas oublier que Beltem est un dieu mâle.

— Oui bien, dit Gellert.

Il regardait Eller Prove, trônant dans le fauteuil du Dep Laccan.

Un gros homme roux. Bajoues et panse débordante. Il portait la barbe, ce qui n'était pas habituel, et les cheveux jusqu'aux épaules. Tout ce poil rouge lui donnait un air sauvage. Ses yeux verts, mauvais, ressemblaient à ceux d'un grand chat des bois. Par instants, les éclats de sa voix tonitruante couvraient le bruit des conversations entrecroisées. Bouffi, mais du muscle tout de même. Sûrement pas facile à abattre, songeait Gellert.

On débarrassa les bols, qui avaient contenu une soupe froide, pour servir les rôtis et des ragoûts épicés fumants. Un gigantesque plat de riz safrané accompagnait le sanglier, présenté entier et mariné au vin.

Eller Prove bâfrait, empoignant la viande à deux mains, des éclaboussures de graisse dans la barbe, et sa chasuble bleue déjà constellée de taches. Il vida d'un trait sa coupe, et la fit remplir. Il avait le visage cramoisi et dégoulinant de sueur.

Il s'essuya le front d'un revers de manche, et sa grosse voix couvrit toutes les autres pour s'adresser à Urrique.

— Ah, Madame, quelle chaleur en ta Terre ! On y cuit comme un poulet à la broche.

— Que n'es-tu demeuré à Prove, Messier Eller, au frais !

Il y eut des sourires parmi les Acherriens, et Rosalde Ferne étouffa un fou rire sous sa main. Ses yeux verts luisaient de gaieté. Elle battit des cils à l'intention de Gellert.

Le repas s'achevait. On avait apporté les desserts et les fruits, et les célèbres pêches d'Acherra répandaient une odeur suave.

Un Provien à grand nez parlait à son voisin de la dernière bataille. Dans un silence, un fragment de phrase résonna subitement.

— ... des jeunots. J'en ai taillé un en pièces qui tenait son arme comme un manche de balai.

Les yeux gris de Gellert noircirent de rage.

Des enfants de moins de seize ans avaient pris part à ce dernier combat. Et bien sûr qu'ils ne savaient pas se battre.

Le Provien continuait, serrant sa bouche mince avec dédain.

— Et je ne les crois pas très courageux. Nous n'avons guère eu de peine à les battre.

La colère accumulée par Galt au cours de la journée se cristallisa. Il se leva, et dit d'un ton qu'une rage froide rendait glacé :

— Avec la permission de Madame Urrique, je te prouverais bien le contraire, Provien !

Le dernier mot avait claqué comme une injure.

Les conversations s'étaient tues. Toute la table regardait Gellert et son antagoniste qui s'était levé à son tour.

Urrique commença :

— Je...

Eller lui coupa grossièrement la parole :

— Je décide seul ici de qui se battra ou ne se battra pas, mais je serais assez disposé à permettre que Messier Aubelat te donne une leçon, Acherrien.

— Je suis Coldien, dit Galt. Je sers en Acherra par libre choix et non par naissance, et je ne prends mes ordres que de Madame Urrique.

Et il répéta :

— Avec ta permission, Madame ?

Sous l'affront, le rouge était monté au visage d'Urrique. Elle répondit avec beaucoup de conviction :

— Je te la donne, Gellert.

Le regard vert de Prove, rétréci, les observait avec une attention mauvaise. Gellert venait de se faire un ennemi sérieux. Le gros dit :

— Vous vous battrez demain, à quarge de l'après-mi-jour. Quelles armes ?

Galt se tourna vers son adversaire :

— A ton gré, Messier, puisque tu as mis notre courage en doute, mais combat à mort.

Aubelat aurait dû lui renvoyer poliment la balle et proposer à son tour le choix à l'offensé, mais il répondit vivement :

— A la hache, et à pied.

A la rapidité mise dans cette réponse, au sourire satisfait d'Eller, Gellert comprit fort bien qu'Aubelat devait être bon à cette forme de combat. Il s'amusait. Lui-même aurait choisi cette arme avant toute autre.

CHAPITRE II

Samber Haumerune fut réveillé peu avant l'aube par une douleur lancinante dans sa mauvaise jambe. Une bien vieille blessure, datant de sa jeunesse, et qui pourtant le tourmentait encore.

Il se leva pour s'approcher de la fenêtre.

En raison de sa tâche, il n'habitait pas les Salles Basses, et avait sa chambre près de celle de son élève, dans les appartements d'Urrique.

Un souffle d'air plus frais passait sur le jardin. Du ciel encore sombre naissait une promesse de clarté, et des pépiements d'oiseaux annonçaient les cris éclatants qui salueraient le matin.

Samber revint en boitillant vers sa table, et désentortilla l'épais chiffon noir qui masquait sa lumière.

Une chose si familière, et pourtant, quelle merveille !

Un bloc doré, si brillant qu'on s'y blessait les yeux. Cette luminescence s'éteindrait avec le jour pour renaître dans l'ombre.

On ne les trouvait qu'en Terre d'Offren, et le Suellan en faisait commerce.

Malgré leur prix élevé, elles avaient peu à peu remplacé partout les chandelles. Autant dire que le Suellan ne souffrait pas de pauvreté !

Samber passa sa paume sur la pierre soigneusement polie. Il aurait tout donné pour percer son mystère. D'où venait cette clarté, emprisonnée dans la roche translucide ? On disait que les Scienceux étudiaient cela. Des hommes de grand savoir, il fallait bien le reconnaître. Mais leur horizon à jamais borné par Beltem. Dommage.

Samber s'habilla en grimaçant. Son genou refusait de plier, et irradiait une douleur aiguë à chaque mouvement un peu brusque. Il aurait bien parié qu'un orage s'abattrait sur la ville avant la fin du jour.

Un autre mystère.

Comment le corps savait-il ce que l'esprit ne pouvait nullement prévoir ? Tant de choses inexplicables ! Études ou recherches n'apportaient que bien peu de connaissances.

Samber attirait à lui un gros livre relié de cuir lorsque deux petits coups résonnèrent à la porte.

La tête d'Augier passa par l'entrebâillement.

— Je peux entrer, Messier Samber ? Je t'ai entendu te lever.

— Tu ne dormais donc pas, Augier ? Il est encore bien tôt. Mate

ne sera pas contente si elle ne te trouve pas dans ton lit.

L'enfant se faufila dans la pièce. Encore en chemise, pieds nus sur les dalles, et ses boucles brunes emmêlées et ébouriffées. Mais les yeux roux, si semblables à ceux d'Urrique, étaient vifs et bien réveillés.

— Je ne pouvais pas dormir, et il y avait un loubre dans ma chambre.

Un loubre ! Oui bien ! Un animal mythique, que les OEuvriers révéraient. On disait les maisons fréquentées par un loubre marquées du signe de la chance. Mate avait dû raconter des histoires au garçon.

— Tu sais bien que les loubres n'existent pas, Augier.

— Ils existent ! Et il y en a un qui vient dans ma chambre. Je l'ai vu !

Augier parlait avec une conviction absolue. Samber haussa les épaules. Après tout, pourquoi réprimer l'imagination d'un enfant ? Il entra dans le jeu et demanda gentiment :

— A quoi ressemble-t-il ?

— Comme un chat, mais plus petit. Ses oreilles sont rondes, et sa fourrure bleue avec des traits noirs. Une fourrure si douce ! Comme de la soie. Et il y a des petites tiges minces qui sortent de ses oreilles, avec de drôles de coupelles au bout. Toutes bleues, on dirait des fleurs, et des fois, elles bougent, comme ça.

L'enfant parlait avec ardeur, et dessinait l'animal avec les mains. Il fit onduler ses doigts pour imiter le balancement d'un végétal sur sa tige.

Comme Augier avait bien raconté cela ! Il voyait certainement l'animal, du moins en esprit, sinon avec les yeux. Samber soupira. L'enfance ! Cet âge de la foi absolue. Et comme disparaît vite cette fraîcheur innocente. C'est si court, une vie d'homme. Allons ! Cette peste de jambe le rendait morose. Il revint à son élève.

— Tu le vois souvent, Augier ?

— Pas très. Il reste longtemps sans venir, et des fois, il est là deux ou trois jours de suite. Ce matin, il m'a parlé.

— Parlé ?

— Oui. Il m'a dit : « Il ne faut pas pleurer, tout ira bien. » Tu crois que c'est vrai Samber ?

— Tu pleurais, Augier ?

Samber, distrait, n'avait retenu que ces mots de la phrase de son élève.

— Je ne pleurais pas, dit l'enfant, avec violence.

Puis il baissa la tête et ajouta :

— Enfin, si, un petit peu. Je pensais à mon père, et puis, ces Proviens... Tu comprends, c'est comme quand j'ai failli mourir sous le sable, dans la carrière. Une chose si lourde qui vous écrase, on ne peut

même plus respirer. On se débat, on voudrait bien sortir, mais il n'y a rien à faire.

Samber sursauta.

L'expérience du désespoir, chez un garçon de dix ans ! Inimaginable !

Et comment le protéger ? La guerre... Cette déraison. Acherra avait été une Terre paisible. La pourriture sur Prove !

Samber se croyait parvenu à l'âge où l'on ne sait plus haïr, et il aurait effacé les Proviens d'un geste de la main s'il l'avait pu. Un enfant doit vivre dans la joie.

Il vint à son élève, et le prit par les épaules. Il fit l'un des rares mensonges de sa vie :

— Tout va s'arranger, Augier, je te le promets. Tu verras, tout va s'arranger.

Mais il avait honte de lui-même.

L'enfant le regardait, les yeux brillants, un sourire aux lèvres, toute confiance. Et que faire d'autre que lui rendre l'espoir, même si l'on savait que rien ne s'arrangerait, bien au contraire !

— Va t'habiller Augier, puis nous irons déjeuner. Il va être temps.

Le garçon fila vers la porte, mais, avant de sortir, il se retourna :

— C'est vrai que Messier Galt se bat aujourd'hui avec un Provien ?

— Oui, c'est vrai.

— J'espère qu'il le tuera, dit sauvagement l'enfant, avant de refermer le battant.

« J'espère qu'il le tuera. » Samber devait entendre ce souhait répété bien des fois. Dit par Hittise, avec violence, ses yeux bleus étincelants. Dit par la douce Aimegarde, dont la bouche se pinçait. Dit par Urrique sur un ton de prière.

Et bien d'autres...

Ce jour-là, Galt porterait les espoirs d'Acherra.

Samber comptait bien lui-même voir le Provien abattu.

*

**

Haumerune descendait vers la ville basse. Il se sentait d'humeur gaie, et sifflait un petit air sur trois notes.

Partie, la douleur dans son genou.

Il avançait de son pas inégal, se frayant un passage au milieu de la foule.

Comme toujours, le quartier commerçant était très encombré. Les longues robes des femmes et les chemises des hommes dessinaient des taches colorées, plaisantes au regard. Du vert, du rouge, du violet.

Et, çà et là, le bleu éclatant des chasubles proviennes.

Passants, chevaux, charrettes, emplissaient la rue pourtant large, où se côtoyaient OEuvriers et Vales, Marchands et Paisans.

Une joyeuse bousculade, des cris, des exclamations.

Devant les boutiques, des tables et tréteaux offraient un étalage varié de marchandises, et les chalands s'y pressaient. Ici des lumènes, là des bijoux, plus loin des livres. Des statuettes en bois précieux venues de la Terre Ivalienne voisinaient avec les lourdes soies tissées à Chauron. Tout cela était présenté avec art, et disposé de façon à susciter la convoitise.

Samber se laissa tenter par l'étal d'un orfèvre, et acheta un collier après un âpre marchandage. Beau bijou, finement travaillé, chaque maille emprisonnant une perle. Il l'avait payé plus cher qu'il n'aurait dû se le permettre, mais il le fermerait lui-même sur le cou rond d'Aura.

Il quitta le territoire des Marchands pour entrer dans le quartier Ralode, et commença à rencontrer des Marqués.

Curieuse chose, songeait Samber. Ils sont parfaitement libres d'aller où bon leur semble, et pourtant, ils ne quittent que bien rarement l'Enceinte et s'entêtent à y habiter.

Il y avait seulement cent ans, Ralode était fermé par de lourdes portes gardées, et nul Marqué n'avait jamais le droit d'en sortir.

On leur avait rendu la liberté, mais ils semblaient peu désireux d'en profiter. Ils vivaient entre eux, se mariaient entre eux, et se reproduisaient rarement.

Semblables à l'homme, et dissemblables, cependant. D'où venaient-ils ? Encore un mystère qui agaçait l'esprit curieux d'Haumerune. La légende les disait nés du Jour des Flammes. La légende, oui bien ! Samber en avait lu peut-être trente versions, et toutes différentes. Où était la vérité ?

Il croisa une Fleurie et un Fourré qui marchaient, enlacés.

La fille portait le voile des jeunes épousées, et avait l'air radieux. Son visage et ses bras bourgeonnaient d'excroissances violacées.

L'homme ne portait pas de vêtements, et n'en avait du reste nul besoin. Il était si bien revêtu de poils rudes, longs et frisés, qu'on aurait pu le croire conçu dans une peau de chèvre. On distinguait à peine son sexe, enfoui dans l'exubérance de cette pilosité.

Haumerune approchait de la demeure d'Aura lorsqu'il heurta un Serpentaire planté au milieu de la rue, et qui, nez en l'air, observait une fenêtre avec un air d'attente.

Samber s'excusa poliment et échangea trois mots avec l'homme, qui était fort laid. Sa peau jaune et écailleuse pendait en épais replis. Les yeux trop longs « débordaient sur les tempes, la bouche était sans lèvres, et les oreilles effilées. Il avait de plus de vilaines jambes torses.

Un homme bien disgracié !

Pourtant une jeune Fleurie apparut à la fenêtre, souriante et cria gaiement :

— Je descends, Elèse.

Haumerune s’amusait de cette idée que les Marqués devaient avoir un sens de la beauté fort différent de l’habituel.

Il trouva Aura assise dans la cour intérieure, auprès d’un bassin où nageaient des poissons.

Elle dit doucement :

— Samber ?

Haumerune la contemplait avec ravissement.

Existait-il plus belle femme ?

Une Fleurie, mais les marques, sur elle, étaient un ornement de plus. Des manières de feuilles de lierre, pas plus grandes que l’ongle du pouce, rouge sombre et rose vineux, dessinées en relief sur la chair et qui montaient en guirlandes à l’assaut des bras et des jambes.

Aura portait une robe écarlate, tendue par les seins ronds et nouée à la taille, et sa chevelure noire, mêlée de mèches d’or, flottait sur ses épaules. Ses yeux magnifiques, d’un violet pourpré, regardaient dans le vide.

Aura était aveugle.

Aveugle, et cependant, elle voyait.

Avec ses doigts, avec la paume de ses mains.

Non pas à la manière d’un privé de vue dont se développe le sens du toucher, mais d’une façon si parfaite qu’elle pouvait décrire très minutieusement un objet, et en percevoir jusqu’à la couleur.

Elle passa ses paumes sur le visage de Samber et dit :

— Tu as l’air fatigué.

Il la serra contre lui, avec une tendresse si profonde qu’elle le laissait presque sans désir.

Aura.

Sa joie !

Il l’aimait. Passion d’homme vieillissant pour une fille ayant la moitié de son âge, et si belle qu’elle devait hanter bien des rêves.

Il s’émerveillait de sa chance.

Ils s’assirent auprès du bassin. L’eau était claire, traversée de soleil, et les poissons dorés y dansaient.

Samber tira le collier de sa poche, et le posa au creux de la robe d’Aura, entre ses cuisses. Elle fit courir les mailles entre ses doigts, posa contre sa joue les perles froides et dit :

— C’est bien trop beau, Samber, tu as dû te ruiner !

Mais ses lèvres riaient.

— Je ferais bien plus que me ruiner pour toi, mon petit coeur.

Il la regardait.

Le corps souple, dessiné par la robe ajustée, les pieds nus, étroits et cambrés, la douce courbe de la joue, et ces yeux violets, bordés de cils sombres. Le soleil y allumait des reflets pourprés.

Infirme tout de même, malgré le don de vue de ses doigts.

Car peut-on toucher ce qui bouge ?

Pouvait-elle toucher les poissons, là, éclairs d'or dans l'eau lumineuse ? Peut-on toucher l'oiseau dans le ciel, la cime des arbres secoués par le vent ? Peut-on toucher la lune, ou les étoiles d'une nuit d'été ? Peut-on toucher le torrent qui jaillit, se tord, se brise et s'éparpille en brume irisée ?

Il avait le coeur serré de pitié. Il aurait voulu lui donné tout cela. Aide-t-on jamais ceux qu'on aime ?

Les doigts d'Aura glissèrent sur ses yeux.

— Tu es triste, Samber ?

Il se secoua.

— Non, mon coeur, non, je ne suis pas triste. Sauf peut-être de devoir te quitter bientôt, mais je reviendrai ce soir.

— Tu vas voir le combat ?

— Les nouvelles vont vite, dit Samber. Comment sais-tu cela ?

— Délise est revenue du Marché tout excitée. On en parlait partout, ce matin.

— Veux-tu m'accompagner, mon petit coeur ? Je te décrirai tout, point par point.

Mais il savait déjà qu'elle refuserait.

— Tu sais bien que je n'aime pas la foule, Samber. Tu me raconteras.

— Tu ne sors jamais de l'Enceinte, vous ne sortez jamais de l'Enceinte, vous tous. Pourquoi Aura ?

— Je ne sais.

Elle rêva un moment, puis dit :

— Nous avons peur, je pense. Nous avons été haïs et persécutés pendant si longtemps.

— Mais c'est vieux, tout cela, cria Samber.

— Crois-tu que les choses s'effacent si vite ? Cet héritage de douleurs, il coule dans nos veines. Comment l'oublier ? Et certains d'entre vous ne nous aiment pas.

— Plus maintenant, dit Samber.

— Si, maintenant, tu le sais bien. Nous sommes étranges, nous ne pensons pas tout à fait de la même façon que vous, et c'est cela qui nous sépare, bien plus qu'une différence physique.

Samber savait qu'elle raisonnait juste. La haine est une ronce tenace, qu'on l'arrache ici, un rejet va repousser là ; et le souvenir des persécutions peut demeurer bien après que ceux qui les ont subies

eurent disparu.

Aura continua :

— De plus, à présent, il y a les Proviens. Ceux-là font plus que nous haïr, ils nous méprisent, ils pensent que nous sommes à peine plus que des animaux. Et les Enceintes sont toujours closes, en Terre provienne.

Samber frissonna. Il portait cette crainte au fond du coeur depuis des jours sans vouloir se l'avouer. Eller Prove ferait-il fermer le quartier Ralode ? L'idée qu'on pût le séparer d'Aura le tuait. Une main de fer se ferma sur son ventre et le tordit.

*

**

La grande cour d'entrée où devait avoir lieu le combat était si pleine qu'un spectateur de plus n'y aurait pas tenu.

Ne restait libre que l'arène, délimitée par des cordes.

Il y avait des OEuvriers au faîte des murailles et jusque dans les arbres. Plus une place sur les grandes volées de marches. Deux escaliers, et qui séparaient bien les partis.

Proviens d'un côté, Acherriens de l'autre.

Galt et Aubelat se tenaient face à face, la tête de la hache à terre, et une main sur le manche de métal. Ils étaient tous deux sans cotte de mailles et sans gants, en chemise et culotte suivant la coutume pour un combat à mort.

Galt rouge et noir, Aubelat bleu et or.

Samber observait le Provien. Un long nez, une bouche aux lèvres minces, le front qui se dégarnissait. De belles épaules, presque aussi larges que celles de Galt. Les muscles du bras posé sur la hache se gonflaient sous la manche. Un bon combattant, sûrement. Gellert aurait du travail. Et il ferait bien se méfier. Aubelat avait un regard faux.

Eller Prove qui se carrait sur une marche, genoux remontés, sa grosse panse étalée sur ses cuisses, leva un bras et donna le signal :

— Allez !

La première attaque faillit prendre Gellert par surprise.

La hache, tenue à bout de bras, siffla au-dessus du sol et il dut sauter pour éviter d'avoir les jambes brisées.

Il frappa à son tour, et sa lame rasa le crâne du Provien qui avait vivement baissé la tête.

Un saut en arrière, un bond en avant, un recul du corps pour éviter le tranchant effilé. La sueur qui commence à couler sur le visage et trempe la chemise. On ne réfléchit plus. L'instinct prend la relève, et les réflexes jouent. Attaques, feintes, esquives, parades. On se bat contre la mort elle-même. Le fer brillant passe au ras du visage. Pas

encore pour cette fois ! Le bras se fatigue, l'arme devient lourde, et on secoue la tête pour chasser la sueur qui coule dans les yeux.

Les haches tourbillonnaient, accrochant la lumière.

La foule hurlait.

Des cris, des jurons, des exclamations.

— Provien pourri !

— Tue-le, Galt !

— Il est à toi, Aubelat !

Galt et Aubelat sont seuls. Ils n'entendent ni les encouragements, ni les injures, enfermés l'un et l'autre dans ce jeu complexe de mort. Ils avancent, reculent, s'accrochent, se dégagent et frappent, accouplés par la chaîne très courte du combat, dessinant les pas compliqués d'une danse meurtrière.

Les haches se heurtent.

Il faut s'en couvrir comme d'un bouclier. Prévoir que le fer va s'abattre ici, et non là. Les plus petits mouvements de l'adversaire prennent une énorme importance. La première erreur se paiera d'une vie.

Samber se surprit, hurlant à pleine gorge.

Urrique avait serré ses mains sur ses genoux, si fort que ses doigts blanchissaient aux jointures.

Hittise se mordait la lèvre.

Le combat durait.

Deux hommes de force égale, et bien entraînés. La foule luttait avec eux. Les cris changèrent.

— Acherra !

— Prove !

— Acherra !

La hache de Galt vient de passer à un demi-pouce d'Aubelat.

— Prove !

Le tranchant a frôlé Gellert au-dessus de la taille. Sa chemise fendue découvre une balafre sanglante.

Qu'il se fasse tuer, et Acherra perd une nouvelle fois la guerre. Qu'il gagne, la revanche est prise. Les Proviens y mettent moins de passion. Victoire ou défaite ne leur tient pas autant à coeur.

Les haches s'entrechoquaient.

Acherra manque un battement de coeur.

En reculant, Galt a posé le pied sur une pierre. Il perd l'équilibre, vacille. Il va tomber... Non ! Il s'est redressé, pare de justesse l'attaque sauvage d'Aubelat, et les fers résonnent.

Acherra reprend souffle et clame.

Aubelat vient d'être marqué à son tour d'une balafre, au ras du cou. Le col déchiré de sa chemise bleue pend.

Ce combat semblait durer l'éternité. Le temps se figeait, cessait

de s'écouler. La tension mordait à vif dans les ventres.

Samber serrait les poings, et Urrique priait à voix haute, sans même s'en rendre compte.

— Alémi, aide-le... Alémi, par pitié...

Rosalde avait le visage blanc et les prunelles dilatées. Elle tordait son collier, qui cassa. Des pierres cascadèrent sur les marches sans que nul n'y prît garde.

Une attaque, un recul, les armes se sont heurtées.

Le Provien feint de viser au cou, et frappe au ventre.

Galt pare.

Le choc a été violent. Il se répercute en ondes douloureuses jusqu'à l'épaule de Gellert qui recule. Une nouvelle attaque lui rase le torse.

— Acherra !

Le rugissement déchire le ciel.

On a dû l'entendre à l'autre bout de la ville.

Gellert vient de faire sauter sa hache d'une main dans l'autre, et le Provien, surpris par l'angle inattendu de l'attaque ne s'est pas couvert à temps.

Il gît, le fer enfoncé jusqu'au manche dans la poitrine.

— Acherra ! Acherra ! Acherra !

On s'embrassait, on riait, on pleurait.

Samber se retrouvait, serrant Mate sur son cœur.

Un délire !

Les OEuvriers hurlaient à s'en arracher la gorge.

Gellert posa le pied sur le vaincu et retira son arme d'un coup sec.

Les Proviens avaient la mine sombre, et le visage furieux d'Eller faisait plaisir à voir. Renfrogné, déçu. Il se leva en disant :

— Imbécile d'Aubelat ! Je le croyais plus fort. Ce fut là tout l'éloge funèbre de son Suivant.

CHAPITRE III

Le vent pliait la cime des arbres. Il soufflait par saccades brusques et hurlantes, arrachant des poignées de feuilles, les jetant au ciel, et les éparpillant sur le jardin. Des nuages lourds, en rouleaux épais, à ventre livide ou noirâtre, filaient, emportées avec hargne. Les feuilles aiguës et étroites de l'eucalyptus bleu s'argentaient dans la mort, et le vent les emportait en poignées bruissantes. Elles heurtaient les carreaux à petits bruits légers et secs. On en retrouvait partout dans le Domaine, et elles s'écrasaient sous le pied en fragments poudreux.

Assise dans la salle du Conseil, Urraque regardait le jardin en songeant :

« Bientôt l'automne. Les vendanges vont commencer, mais nous ne boirons pas ce vin-là cet hiver. Il partira pour Prove, comme tout le reste. Trois mois qu'ils nous dévorent, comme autant de charros. Alémi, délivre-nous ! »

Mais la Déesse semblait devenue sourde. On jetait bas ses statues dans les Temples pour les remplacer par celles de Beltem.

La foi en Acherra était douce, et non pas violente et enracinée comme à Prove, mais tout de même ! Il y avait eu des heurts, des échauffourées. Les soldats d'Eller avaient été lapidés par la foule. Résultat : deux Proviens morts, et six Acherriens, dont deux femmes, jetés au cachot.

Urraque avait passé la matinée à recevoir les représentants des Sindats et s'était sentie comme écrasée peu à peu sous des pierres.

Une pierre, une autre pierre, encore une autre. Des plaintes, des jérémiades, des éclats de colère. Le délégué du Sindat des Marchands :

« — Madame, ils prennent tout sans payer ! »

Le délégué des OEuvriers :

« — Madame, ils violent nos filles et nous obligent à travailler gratis. »

Le représentant des Paisans :

« — Madame, ils traversent nos récoltes avec leurs chevaux ! »

« Ils », « ils », « ils ». Urraque ne pouvait plus entendre ce mot.

Le pire avait été les familles des emprisonnés.

« — Madame, par pitié, fais quelque chose, ils vont nous le tuer pour se venger ! »

« — Madame, mon fils ! »

« — Madame, ma femme, une si bonne femme, elle n'a rien pu faire de mal ! »

Comment leur faire comprendre qu'Urraque ne gouvernait qu'en titre, et qu'Eller Prove commandait à sa guise ? Ils avaient toujours eu l'habitude de venir se plaindre au Domaine quand quelque chose n'allait pas à leur gré.

Seul le représentant du Sindat des Marqués, un vieux Serpentaire, avait paru saisir la détresse d'Urraque. Il avait commencé :

« — Madame, nous ne pouvons payer des impôts aussi lourds... »

Et s'était arrêté brusquement.

« — Tu n'as que trop d'ennuis, Madame. Il ne serait pas juste que j'insiste. Je comprends bien que tu ne peux rien. »

Elle l'avait remercié, émue par sa gentillesse compréhensive.

Ses ennuis, partout, toujours.

Suivants proviens et acherriens s'accrochaient pour un oui ou un non.

Galt s'était battu trois fois. Eller semblait l'avoir pris en détestation, et lui envoyait ses champions un après l'autre.

Bien qu'elle n'eût nulle envie de le voir partir, Urraque lui avait conseillé de quitter Acherra. Gellert s'était récrié avec violence :

« — Ce chien pourri ne me fera pas fuir ! Il peut rien me trouver un adversaire par jour ! »

Vantardise d'homme courageux. N'empêche qu'il finirait bien par se faire tuer.

Autre problème avec Hittise, que Prove poursuivait de ses attentions. Hittise avait quinze ans, l'âge où l'on espère un amoureux paré de toutes les grâces et de toutes les vertus. Autant dire qu'elle regardait le gros comme un crapaud baveux. Elle ne perdait pas une occasion de le larder de propos ironiques et mordants. Le caractère de Prove ne s'en améliorait pas. Il faisait ses yeux mauvais, et se vengeait ailleurs.

Urraque ne tenait nullement à ce que sa fille couche avec Eller. Elle l'aurait aussi bien vue accouplée à un porc, mais si Hittise avait su mettre un peu d'adresse et de sourires dans ses refus, les choses auraient pu mieux aller.

D'ailleurs, la jeune fille risquait fort de se faire violer un jour ou l'autre.

Urraque soupira.

« On continue à vivre, et on voudrait être cent fois morte, enfin au repos sous la terre. A quoi bon tant lutter, puisqu'il faudra bien finir là, au bout du compte. »

Elle regardait le jardin, fouetté par une averse.

« Déjà l'automne, bientôt l'hiver, et où allons-nous ? »

Elle ne voyait plus autour d'elle que des visages sombres. Mate, autrefois si gaie, qui grognait maintenant sans cesse. Samber, les traits

tirés, de nouvelles rides autour des yeux. Il craignait pour cette fille Fleurie du quartier Ralode. « Fermera-t-on les portes ? Je dirai à Samber de l'amener ici, nous la cacherons. Et les autres ? C'est trop injuste ! »

Les pensées tournaient en rond dans sa tête, comme des charros sur un cadavre.

Elle avait pu écarter de son esprit jusqu'alors la nouvelle apprise ce matin, mais, maintenant, elle revenait avec force.

L'Archèque arrivait !

« On avait bien besoin de celui-là ! Comme si Prove ne suffisait pas à nous accabler. »

Il venait en Acherra pour inaugurer solennellement le culte de Beltem, en célébrant la Fête Serpente d'automne. Toute la ville serait tenue d'y assister.

Encore des ennuis en perspective.

Urrique voyait déjà les hordes de Scienceux suivant les talons de l'Archèque. « Ils nous enfonceront Beltem dans la gorge comme une lame de glaive. »

La Déesse Alémi n'avait jamais eu de Suivants. Et ses Fêtes étaient simples prétextes à réjouissances. Il serait dur de s'habituer à un dieu qui exigeait tant de ses fidèles.

On disait l'Archèque sans plus de pitié qu'une pierre, et rongé d'une flamme intérieure. Urrique tremblait à l'idée de le recevoir. « Quel malheur nous amène-t-il encore ? »

Mate surgit brusquement dans la pièce, haletante, le visage empourpré, des mèches de cheveux échappées de son chignon pendant dans son cou.

— Madame Urrique ! Je t'ai cherchée partout. Ils disent aux Cuisines que...

Urrique cria :

— Tais-toi ! Si j'entends encore une fois « ils », je crois que je...

Mais Mate l'interrompit brutalement. Elle parlait vite, les mots se bousculant :

— Mais il faut bien que tu saches. Ils disent que les prisonniers seront offerts à Beltem, pour la Fête Serpente. Ils vont les mettre dans une cage de fer, et allumer un feu dessous !

Urrique qui s'était levée retomba dans son siège, les jambes molles. Elle avait déjà entendu parler de ces cages. D'y penser faisait vaciller l'esprit.

— Non ! Non ! Ils ne feront pas ça chez moi. Pas en Acherra ! De telles horreurs... Je ne le permettrai pas.

Elle hurlait. Ses mains se portèrent à sa gorge d'un mouvement convulsif.

Mate avait les épaules tassées comme par un fardeau écrasant.

Elle dit :

— Ils le feront, Madame. Comment pourrions-nous les en empêcher ?

*

**

Comme toujours, une foule de clients assiégeait la demeure de Bort le Voyant, dans le quartier Ralode.

Certains s'étaient assis à même les marches, d'autres, debout et agglomérés, bavardaient par groupe. Tous attendaient patiemment.

Samber fit le tour de la maison, et entra par la petite porte du jardin. Il traversa la végétation touffue qui croissait à sa guise, contourna le puits rond et entra dans la demeure par le vestibule arrière.

Lusan, un Fourré aux poils gris, surgit brusquement d'une pièce, mais son visage menaçant s'éclaira d'un sourire en voyant Haumerune.

— Ah, c'est toi, Samber ? Je croyais qu'un de ces enragés avait réussi à trouver le chemin du jardin. Bort n'en a plus pour longtemps. Il se sent fatigué et m'a dit de renvoyer ceux qui restent. Tu n'auras pas beaucoup à attendre. Entre, je vais le prévenir de ton arrivée.

Samber pénétra dans une salle aux sièges nombreux, et s'installa dans un fauteuil rembourré de coussins.

Une belle pièce, aux murs ornés de fresques colorées et au sol dallé de marbre d'Exe rose et noir.

Bort était riche. On venait le consulter de fort loin et les clients se montraient généreux.

Son don de voyance était très réel, mais ne fonctionnait pas toujours à la demande, si bien qu'il en était parfois réduit à ne donner que des conseils. Comme il connaissait bien le coeur des hommes, il s'en tirait à merveille, et ses clients chantaient ses louanges.

Samber et lui étaient amis de longue date. Ils avaient tous deux le même esprit curieux, avide de nouvelles connaissances, et pouvaient discuter des heures un sujet difficile.

C'était chez Bort que Samber avait rencontré Aura.

De penser à celle-ci ramena Haumerune à son inquiétude. Fermerait-on ou non le quartier Ralode ?

Samber n'augurait rien de bon de la visite de l'Archèque.

Urrique venait de lui proposer de cacher Aura parmi ses Suivantes. Avec une robe à manches longues, un voile sur sa chevelure noir et or et des bas, elle pourrait parfaitement passer pour Vale. La couleur de ses yeux était rare, mais pouvait quand même paraître naturelle. Accepterait-elle ? Samber comptait sur Bort pour l'aider à la convaincre.

De plus, il y avait cette histoire de cages...

Que de pareilles choses puissent exister ! D'y penser seulement rendait malade. Samber avait assisté une fois à cela, en Terre provienne. Rien ne le contraindrait jamais à revoir pareil spectacle.

Il était jeune, alors. Il avait fermé les yeux de toutes ses forces, malheureusement, il ne pouvait fermer aussi aisément ses oreilles. Ces cris... Ils vous arrachaient le ventre, vous mettaient la cervelle à vif. Il aurait voulu s'enfuir à toutes jambes, et devait demeurer, coincé dans la foule qui semblait trouver la chose toute naturelle.

Il en avait été torturé de cauchemars pendant bien des nuits.

Et maintenant les cages arrivaient en Acherra pour être accrochées à des potences devant le nouveau Temple de Beltem, et pendre par leurs chaînes au-dessus des bûchers. Cette monstruosité ! Devrait-on aussi supporter cela ? La folie humaine... Haine et toiture...

Il fut tiré de ses pensées par Bort qui l'appelait :

— Samber ! Je suis bien content de te voir.

Haumerune le suivit dans la petite pièce où Bort recevait ses clients. Une longue table de bois noir apportait quelques beaux objets, les murs étaient rendus de soies brodées de Chauron, et le sol pavé de dalles vert-noir. La pièce donnait une impression de confort et de calme. Le vert léger des murs et les broderies aux teintes douces reflétées par le poli des dalles sombres.

Bort avait du goût, et assez d'argent pour le satisfaire.

Un Marqué, mais qu'on ne pouvait classer dans aucune catégorie. Sa peau était luisante, soyeuse, bleutée, et tachetée de dessins noirs en forme de feuilles de trèfles. Il avait des yeux d'un noir minéral, très étroits et très longs, sans cils ni sourcils. Son crâne nu, lisse et élégant, luisait faiblement.

Samber le savait dépourvu de toute pilosité.

Bort ne portait qu'un pagne de tissu vert, noué à la taille et tombant à mi-cuisses. Son torse était très bien dessiné, et les muscles longs jouaient sous la peau bleue aux marques noires.

Il se pencha pour tirer une cruche et des coupes d'un coffre, et ses griffes courbes tintèrent sur le couvercle qu'il refermait.

— Buvons, Samber, à des jours meilleurs.

Haumerune soupira et vida sa coupe. Les jours meilleurs viendraient-ils jamais ? Il dit :

— Je voudrais que tu m'aides à persuader Aura. Madame Urraque propose de la prendre parmi ses Suivantes, et je crains qu'elle ne refuse.

— Elle refusera sûrement, mais il faut qu'elle y aille. Samber, les portes du quartier Ralode seront fermées. Je l'ai vu. Et les persécutions vont recommencer.

— Viens aussi, alors. Nous trouverons comment te cacher.

Bort secoua la tête.

— Non. Je sais qu'il faut que je reste, et les miens auront besoin de moi.

Samber se taisait, sourcils froncés. Bort ajouta :

— J'ai vu des choses bien étranges. Certaines nettes et claires, d'autres brouillées et incompréhensibles. J'ai vu les portes de Ralode closes, et gardées par des Proviens en armes. Mais, ce que je vais te dire maintenant, je ne le comprends pas moi-même. Samber, nous serons sauvés par Beltem !

— Beltem ! Impossible !

— Ça paraît impossible, et pourtant, c'est !

Samber plissait les paupières.

Il ne voulait pas peiner Bort, mais comment croire une pareille chose ? Beltem ! Oui bien. Aussi probable qu'une averse à rebours, la pluie jaillissant du sol pour se perdre dans les nuages.

Bort, qui sentait son incrédulité, changea de sujet. Il prit en main un flacon d'argent posé sur la table et demanda :

— Veux-tu goûter à ceci ? Une nouvelle production des Scienceux. Je l'ai fait venir de Prove. Il paraît qu'elle évite les effets de l'ivresse, mais je ne l'ai pas encore essayée.

Les Scienceux, ces maîtres des drogues ! Ils semblaient en inventer de nouvelles chaque jour, parfois très utiles, parfois moins, et les vendaient bon prix. Ils avaient produit la rauque, qui rendait les femmes stériles à volonté, la misa, qui guérissait les fièvres, l'autie, qui amenait le sommeil, et bien d'autres. On disait qu'ils en gardaient de très secrètes et très étranges pour leur usage personnel.

Bort reprit :

— Je crois que le moment est bon pour voir si elle est efficace. Samber, j'aimerais boire à en rouler sous la table. J'ai comme un goût âcre sur la langue. Soûlons-nous, frère, et soyons gais. J'enverrai Lusan chercher Aura, et nous dînerons ensemble.

Samber lui sourit, et dit :

— D'accord, ami. Nous boirons, nous rirons, nous chanterons, et nous tiendrons les soucis à l'écart.

Mais passait entre eux ce qu'ils ne disaient pas.

Les craintes d'Haumerune, et, pour Bort, le fardeau d'un don devenu trop lourd.

*

**

— Éveille-toi, dit une voix insistante. Éveille-toi.

Gellert dormait, nu, étalé sur le dos, dans la cellule qu'il occupait aux Salles Basses.

— Éveille-toi !

Gellert ouvrit les yeux, et fut averti instantanément du danger

par une âcre odeur de sueur toute proche.

Il roula sur lui-même et se jeta à terre.

La lame qui s'abattait sur son ventre ne troua que la paille du lit.

Un bruit de pas précipité se fit entendre. Gellert s'était déjà relevé. Il arracha brusquement le linge qui couvrait sa lumène, saisit au vol son couteau sur la table, et jaillit dans le couloir.

Trop tard, celui-ci était vide, et toutes portes closes. Allez savoir dans quel trou s'était mussé l'assassin ?

Encore un coup de Prove, bien sûr ! Lassé de voir ses hommes expédiés les uns après les autres, et décidé à employer des moyens plus subtils.

« Combien de temps avant qu'il ne me fasse saisir et tuer au grand jour ? Il me verrait sans doute très volontiers dans la cage de Beltem. »

On avait parlé de ces cages toute la soirée entre Acherriens. Gellert ne l'aurait pas reconnu volontiers, mais il devait bien s'avouer que cette mort lui faisait peur. Quel courage tiendrait contre une pareille souffrance ? Mourir n'est rien, mais être réduit à l'état d'animal glapissant...

Il rentra dans la chambre, et sursauta.

Un loubre se tenait à la tête du lit.

Gellert ne les croyait pas réels, mais celui-ci collait parfaitement aux descriptions. La fourrure bleue striée de noir, les larges oreilles rondes, et un bref museau de chat.

Tandis que Galt le regardait fixement, le loubre disparut aussi soudainement que s'il s'était dissous dans l'air. Gellert se frotta les yeux. Des hallucinations, à présent ? Puis il se souvint de la voix qui l'avait tiré du sommeil. Chuchotante, pressante, et bien réelle. Les loubres parlaient-ils ?

Curieuse histoire, et qu'il n'oserait guère raconter, de crainte de passer pour un menteur.

Il s'assit sur son lit, et ramassa le couteau qui était demeuré fiché dans la paille. Belle lame, et qui avait bien failli trouver un fourreau dans son ventre. Réel ou pas, ce loubre méritait des remerciements.

Gellert se recoucha, la tête sur ses bras repliés, et ferma les yeux, mais le sommeil ne venait plus.

Trop de pensées, et guère plaisantes.

« Ce gros porc veut ma peau, et il a la haine tenace. Il ne me lâchera pas avant d'avoir obtenu satisfaction. Somme toute, il n'aurait guère qu'un ordre à donner. Pour le moment, il n'ose... Faire saisir un Suivant du Dep sans de bonnes et valables raisons risquerait encore de causer des troubles, mais les Scienceux arrivent. Quand ils seront bien

installés, doublant les effectifs d'Eller, et enserrant toute la Terre acherrienne dans leurs griffes de fer... Ils envisagent bien de faire publiquement supplicier les prisonniers, ce qui pourrait pourtant soulever une émeute. Ils vont nous serrer le cou de si belle façon que nous n'oserons plus respirer sans leur ordre. Ma peau ne vaudra guère cher, et je ne parierais pas dessus. Ils me mettront dans la cage, et me feront cuire. Mais, fuir... à cause de ce chien galeux... Je le tuerai avant ! »

Gellert se leva, et vint pousser le battant de la fenêtre.

Pas encore l'aube. Il avait plu et une odeur de végétation mouillée montait du jardin. Les nuits étaient déjà plus fraîches. L'haleine humide des arbres et le parfum amer des feuilles mortes en décomposition disaient la fin de l'été.

Gellert se décida brusquement.

Enfilant une chemise qui traînait sur une chaise, il sortit dans le couloir et prit l'escalier.

Il monta vers les chambres des Suivantes d'Urrique.

Faire l'amour à Rosalde chasserait ses idées noires.

*

**

Urrique recevait l'Archèque dans la Salle Haute.

On avait recouvert les dalles blanches d'une profusion de tapis aux vives couleurs, garni les murs de branchages verts et bleus, et tapissé de mousse les hauts piliers qui soutenaient le plafond. Des guirlandes de passores tendues d'un mur à l'autre offraient une profusion de fleurs violettes à cœur jaune ardent.

« Bien des honneurs, songeait Urrique, pour cet hôte dont je préférerais voir les talons. »

Il avançait vers elle à pas lents, dans la longue robe bleue marquée du Serpent doré, accompagné d'une douzaine de Scienceux en mêmes vêtements.

Eller et ses Suivants se massaient derrière eux, près de la porte.

Urrique siégeait dans le fauteuil de Laccan, entourée des membres de son Conseil.

Elle portait une robe noire dont les manches descendaient en pointe sur ses mains, ornée sur la poitrine des deux cercles rouges enlacés.

Son voile lui amenaisait le visage, et avivait le roux de ses yeux.

Elle se leva pour accueillir le visiteur, et ils s'étreignirent brièvement avec la même politesse froide.

Un instant, le Serpent de Prove frôla les cercles acherriens, et les lèvres d'Urrique touchèrent la bouche serrée de l'Archèque.

— C'est un grand plaisir pour moi de te recevoir, Messier

Saulmon Burra, dit aimablement Urrique.

Elle mentait sans vergogne.

Cet homme l'avait glacée au premier contact.

Ce grand corps décharné, ces mains osseuses, et ce visage aux joues creuses, au nez saillant, les yeux noirs brûlants comme des braises au fond des orbites. Il avait le crâne rasé, ce qui accentuait sa ressemblance avec un rapace. On le sentait sucé de l'intérieur par quelque chose qui le dévorait sans répit. Elle sentait son odeur, celle d'un cadavre embaumé depuis trop longtemps. Faiblement balsamique, mais avec un arrière relent de moisissure.

Elle l'aurait haï d'instinct, même s'il n'avait pas été son ennemi.

— C'est une grande joie de te rendre visite, Madame, et de t'apporter le soutien de Beltem, dit l'Archèque, un demi-sourire sur ses lèvres sèches.

« Le soutien de Beltem, oui bien, pensait Urrique. Je m'en passerais volontiers. » Mais elle remercia poliment.

Ils échangeaient des formules creuses, courtoises, qui ne voulaient rien dire, et ils le savaient l'un et l'autre. Les fers se croiseraient plus tard.

Elle le fit asseoir, et lui présenta ses Suivants tour à tour.

Elle avait tenu ses filles et son fils à l'écart de l'entrevue. Hittise et Augier étaient bien trop violents, et leur jeunesse aurait pu les pousser à des actes irréfléchis. Aimegarde était plus raisonnable, mais sa rancoeur la consumait.

Les chasubles acherriennes défilaient devant Saulmon, qui les accueillait d'un mot sec.

Son regard s'attarda sur Galt, qui pliait le genou avec une très évidente mauvaise grâce. Les yeux gris du Suivant ne se baissaient pas. Urrique frissonna en voyant la bouche de l'Archèque se pincer. Ce fou de Gellert ! N'aurait-il pu feindre un peu mieux la soumission ?

Les présentations terminées, et après un échange de nouvelles phrases polies sans signification, on entra dans le vif du sujet.

— Madame, dit Saulmon, mes Scienceux vont prendre possession des Temples, et la Fête Serpente d'automne sera célébrée très solennellement cette année. Tes gens n'en ont pas l'habitude, ce sera pour eux une agréable expérience, et je tiens beaucoup à ce que tous y assistent.

Urrique se raidit. La lutte commençait. Elle se força à parler d'une voix calme.

— Nous avons notre foi, Messier.

Saulmon balaya l'objection d'un geste de la main.

— Balivernes et superstitions ! Beltem est le seul Dieu. Nous avons déjà commencé à abattre ces statues ridicules, et nous continuerons.

» *Balivernes et superstitions ! Statues ridicules !* Notre douce Alémi. Ne nous aideras-tu pas ? Vois, on te jette à bas de tes socles, on t'expulse de ta demeure... »

L'Archèque continuait :

— A ce propos, tes gens se sont permis de tuer deux soldats qui ne faisaient que leur devoir. Nous ne pouvons tolérer cela. Il faut qu'ils apprennent à se soumettre. Les coupables seront punis, et ils célébreront la gloire de Beltem.

Urrique enfonce ses ongles dans ses paumes. Ainsi, c'était vrai ! « Alémi, chasse de moi la peur et la colère. Il faut que je sois adroite... »

— Es-tu sûr, Messier, que ces pauvres gens soient vraiment coupables ? Dans une telle bousculade...

— Coupables ou non, qu'importe ? Ils serviront d'exemple. D'ailleurs, leur chance est grande. Ceux qui souffrent pour Beltem vont tout droit au Séjour Heureux.

Urrique se retenait de hurler.

Elle sentait derrière elle la tension de ses Suivants et leur rage, qui, heureusement, ne s'extériorisait pas.

Elle-même se tenait dans une dure discipline. Ce monstre... Croyait-il vraiment ce qu'il disait ?

— Les Acherriens n'ont pas coutume de telles choses, dit-elle. Ne crains-tu pas de les pousser à la révolte ?

— L'habitude leur viendra. Quant à se révolter... Penses-tu qu'ils y parviennent ? J'en doute fort.

La voix était pleine d'ironie. Cet homme jouissait de son pouvoir. On ne lui arracherait nulle concession. Il prenait tant plaisir à écraser.

— Je ne peux te donner mon accord pour cette chose, Messier, ni l'approuver publiquement. En ma conscience, je ne le peux !

— Nous nous en passerons. Mais songe bien que tu n'es pas à l'abri de la cage, non, même pas toi, ni tes enfants. Beltem prend ce qu'il veut, et qui il veut.

Le sourire de Saulmon était si cruel qu'Urrique faillit s'évanouir. La sueur perla à son front.

Il y eut un grondement parmi les Acherriens, qui portèrent la main à leurs armes. Scienceux et Proviens se raidirent comme des chiens à l'arrêt. Un instant, la salle parut prête à jaillir dans un déchaînement de violence. Puis Urrique retint les siens d'un geste, et Saulmon fit de même.

Urrique se leva.

— Tu dois être bien las, après un tel voyage, Messier, et j'aimerais moi-même me reposer. Séparons-nous, si tu le permets.

Elle tourna les talons et s'en fut, sans attendre la réponse. Ses

Suivants lui emboîtèrent le pas.

C'était une fuite sans dignité, mais Urraque n'aurait pu demeurer un instant de plus en face de cet homme sans vomir.

Saulmon restait maître du terrain, assis dans son fauteuil, la commissure des lèvres légèrement relevée.

Il s'amusait beaucoup.

CHAPITRE IV

Urrique allait et venait à grands pas dans sa chambre. Elle pressait ses mains l'une contre l'autre, les tordaient et les détordaient.

Dans moins d'une quinzaine, cette Fête Serpente qu'elle redoutait tant.

Elle refuserait d'y assister ! Ils l'y traîneraient par les cheveux, s'ils le voulaient.

Et l'on venait de fermer ce matin le quartier Ralode.

La nourriture des Marqués, livrée de l'extérieur et apportée chaque jour, allait être réduite. De plus, hommes, femmes et enfants devraient fournir en échange de ces aliments rationnés une certaine somme de travail, fixée très arbitrairement.

Pourquoi ? Pourquoi ?

N'avaient-ils pas un ventre comme tous les autres ?

L'Archèque les appelait « les bouches inutiles » !

Urrique ne pensait pas que la haine qu'elle portait à Prove pût être dépassée, et pourtant, elle l'était maintenant largement par celle qu'elle vouait à Saulmon.

Un monstre... Un fou... Sans une parcelle d'humanité.

Il pouvait bien traiter les Marqués d'animaux !

L'amie d'Haumerune se trouvait à présent parmi les Suivantes. Celle-là au moins serait sauvée. Une si belle jeune femme ! Urrique comprenait l'amour que lui portait Samber.

Mais il aurait fallu les sauver tous.

Que faire ? Que faire ?

Mate qui la regardait avec pitié dit :

— Madame, ne te ronge pas ainsi. Alémi nous aidera. Quelque chose va arriver.

— Je ne le crois pas ! Alémi n'a pas de violence. C'est folie d'avoir une foi si douce. Regarde les Proviens, tout leur réussit.

— Le mal ne gagne pas chaque fois, dit Mate.

— Oh si ! Si ! Tu te trompes, Mate. Il triomphe. Il triomphe toujours. La douceur ne vaut rien, elle est faiblesse. Seul le mal est puissant.

— Les OEuvriers et les Paisans grondent, Madame. Ils sont prêts à la révolte.

— Avec quelles armes, dit amèrement Urrique. Les Proviens ont fait fermer les Armureries. Ils les gardent, et bien ! Le Sindat m'a fait envoyer un délégué, l'autre semaine. Cet homme écumait. Les

Armuriers n'ont plus le droit de vendre. Et de quoi vivront-ils ? De l'air du temps ?

Elle marchait, voltait, les joues rouges et les yeux brillants.

Mate craignait pour sa santé.

— Madame Urraque, dit-elle, appelle Messier Galt et Messier Haumerune. Ils sont de bon conseil.

— A quoi bon ? Que peuvent-ils me dire que je ne sache déjà ?

— Madame, parler dénoue quelquefois l'écheveau.

Mate ne savait que faire pour tirer Urraque de cette agitation fébrile. Elle insista :

— Messier Galt et Messier Haumerune...

Urraque lui coupa impatiemment la parole :

— Eh bien, va les chercher, si tu y tiens tant. Au moins, je verrai des têtes agréables à regarder. C'est toujours ça. Celles d'Eller et de Saulmon me mettent le coeur au bord des lèvres.

Mate sortit, puis revint accompagnée des deux Suivants.

Samber avait le regard las, et deux plis fortement marqués aux coins, des lèvres.

Gellert faisait la mine d'un homme qui devine un danger très proche. Les yeux froids, la mâchoire durcie, et une sorte de tension menaçante habitant le corps.

Urraque ne les avait fait venir que pour complaire à Mate, mais elle se sentit un peu réconfortée par leur présence.

Des amis sûrs, et qui ne lui feraient jamais défaut.

Ils faisaient tous deux un effort pour sourire, et chasser l'expression sombre de leurs traits.

— Que pourrions-nous faire ? demanda Urraque. Reste-t-il une chose à laquelle nous n'ayons pas songé ?

— Pour le quartier Ralode, dit Samber, j'ai une idée. Des demeures le bordent. De leurs toits, on pourrait jeter des ballots de vivres par-dessus le mur de l'Enceinte.

— Un bien grand risque pour ceux qui accepteront qu'on utilise ainsi leurs maisons. Les Acherriens n'ont pas le coeur mauvais, mais...

— Madame, certains seront terrifiés par les cages, c'est sûr, mais d'autres réagiront. On doit pouvoir y arriver. Je verrai cela.

— Bien, dit Urraque. Maintenant, les prisonniers...

— Cette prison n'est pas tellement bien gardée, intervint Gellert. Si j'avais seulement une vingtaine d'hommes...

— Les Suivants, dit Urraque avec espoir. Les soldats ?

Galt secoua la tête.

— Il ne reste pas dix Suivants, tu le sais bien, et tous de grand âge. Je ne mets pas leur courage en doute, mais ils ne serviront de rien dans une affaire un peu chaude. Les soldats ne sont guère plus nombreux, mais le pire est qu'ils ont la cervelle tourneboulée par la

peur que leur inspire Beltem. Ils n'accepteront jamais, même pour un monceau d'or.

— Des OEuviéris ou des Paisans, dit Samber, on pourrait en trouver.

— Pas d'armes, dit Gellert. Si nous réussissions à leur en fournir, ce qui n'est pas sûr, il reste bien trop peu de temps pour espérer les entraîner. Ils se feront tuer pour rien.

Ils se regardaient tous trois. Comment sortir de cette impasse ?

Urrique se leva, reprise d'une impatience nerveuse. Elle fit quelques pas au hasard, puis poussa un petit cri de surprise.

Une boule de poils bleus venait d'apparaître sur la coiffeuse, et se reflétait dans le miroir rond.

Un loubre !

Augier en parlait tout le temps, mais elle n'y avait guère prêté attention. L'imagination d'un enfant travaille si aisément.

Samber regardait le rêve matérialisé de son élève avec grand intérêt. Bien réel, vraiment, et bien ressemblant.

Un corps bleu un peu rond, un trait noir le traversant sur toute la longueur du dos. Deux autres stries sur les flancs. Une tête de chat aux yeux jaunes, fendus verticalement, et de vastes oreilles d'où jaillissaient des tiges d'inégales longueurs. Ces tiges bougeaient doucement, balançant les coupelles de leurs extrémités.

Le loubre s'était tassé sur ses hanches, et Samber vit que ses pattes de devant se terminaient par des sortes de petites mains à quatre doigts.

Gellert et Mate étaient les moins surpris.

Gellert avait déjà vu le loubre, il l'acceptait maintenant avec simplicité, et Mate avait toujours fermement cru à leur existence.

L'animal parla :

— Vous trouverez les hommes dont vous avez besoin dans la forêt Mauraze. Ils campent dans les ruines du Domaine Estéhaulan.

Samber était dévoré de curiosité. Il demanda :

— Qui es-tu ?

Gellert interrogea :

— Quels hommes ?

Et Urrique, un peu inquiète :

— Que nous veux-tu ?

Le loubre semblait rire de tout son museau de chat.

— Ne questionnez pas tous à la fois ! Ce que je suis importe peu pour le moment. Ce que je veux non plus. Les hommes sont ceux de Mauran Querre.

— Le Rançonneur ! s'exclama Gellert.

— Oui. Il n'aime guère les Proviens, qui le gênent beaucoup et ruinent son profitable petit commerce. Lui et ses hommes n'ont pas vu

un Marchand à tondre depuis des mois. Moyennant une bourse bien garnie, ils feront ce que vous voudrez.

Gellert trouvait l'idée excellente.

Des ruffians, mais courageux et bien entraînés. Ils ne se battraient certes pas pour l'amour d'Acherra, mais si on leur proposait une bonne somme...

Urrique voyait déjà les prisonniers libérés au nez et à la barbe de Prove. Elle oubliait le loubre, et l'étrangeté de son apparition. Elle s'adressa à Gellert :

— Pourrais-tu les contacter ?

Samber regardait le miroir de la coiffeuse, qui ne reflétait plus que le lit tendu de soie rouge à broderies blanches.

Le loubre s'était évanoui dans l'air.

Haumerune demeurait avec une foule de questions dansant dans sa tête.

Il se secoua et retourna à Gellert et Urrique qui, pratiques, discutaient déjà les modalités d'un plan d'action.

*

**

Galt chevauchait depuis l'aube. Son corps suivait les mouvements de la bête avec l'aisance que donne une longue habitude.

Il se sentait bien, détendu pour la première fois depuis des jours.

« Ce regard de l'Archèque ! Une araignée guettant la mouche aventurée sur sa toile. Un vrai soulagement de ne plus le sentir me peser sur le dos. Il est cent fois pire que Prove... J'avais bien besoin de lui pour ajouter à mon bonheur. »

Gellert poussa sa bête dans un temps de galop.

Un bon cheval, produit des Ecuries de Ferne, mais qui ne valait pas Magrile. Gellert regrettait toujours sa jument.

Celui-ci était un hongre à robe violacée, avec une courte et épaisse corne améthyste, vaillant, répondant bien à la pression des genoux ; il s'appelait Mûreau, sans doute par allusion à sa couleur.

Gellert le remit au pas. Inutile de le fatiguer. La forêt Mauraze serait bientôt en vue.

Après avoir traversé des vignobles où les Paisans s'affairaient aux vendanges, Galt arrivait sur un bourg d'une vingtaine d'habitations.

Le chemin se rétrécissait pour passer entre des maisons basses aux portes closes. Des passores grimpaient aux murs rocaillieux, les éclaboussant d'un déchaînement de violet et d'or, et enroulaient leurs vrilles autour des fenêtres.

Le village était désert, vidé de ses habitants par la saison des vendanges. Trois chiens couchés dans la poussière se levèrent

brusquement et aboyèrent avec fureur. Mûreau bougea nerveusement les oreilles, et dansa un peu. Gellert lui flatta l'encolure pour l'apaiser.

Une vieille surgit de l'ombre d'un porche et fit taire les chiens. Courbée, appuyée sur un bâton, un maigre chignon gris noué sur sa tête de pomme ridée. Gellert la salua poliment, et elle répondit :

— Belle journée à toi, Messier.

Un sourire découvrait sa mâchoire édentée où ne demeuraient que deux chicots noircis.

Galt demanda où il pourrait trouver de l'eau, et elle lui indiqua une source à la sortie du village. Il la découvrit bientôt, au milieu d'un groupe de rochers. Elle bouillonnait dans un creux de pierre polie par son eau, et se perdait à nouveau sous la roche un peu plus loin. Il but avec plaisir, s'aspergea le visage, et fit boire Mûreau.

Le chemin serpentait au travers d'une lande broussailleuse, piquée de quelques chenels à grosse écorce. Il faisait beau et chaud, et les insectes grésillaient. Une sorte de musique âpre et grinçante, qui accompagnait les pas du cheval. Gellert voyait, sur l'horizon, la masse sombre de la forêt Mauraze.

Une odeur puissante de végétation chauffée montait de la brousse épineuse. Les feuilles à pointes des chenels commençaient à roussir. Gellert se laissait bercer sur sa selle, l'esprit vague. Le chemin n'était plus qu'une étroite sente poussiéreuse, des gérandes en petites étoiles blanches y poussaient par touffes, et Mûreau les écrasaient sous ses sabots. Leur parfum doux et sucré emplissait les narines de Gellert, et lui ôtait toutes pensées.

Il se trouva dans Mauraze sans y avoir pris garde, et des rameaux feuillus lui giflèrent le visage.

La sente continuait entre les arbres. Des eucalies, leur bleu virant à l'argent, des chenels devenant peu à peu de cuivre, et des pins demeurés verts, mais qui tapissaient le sol de leurs aiguilles roussies.

Un geai s'envola en criant dans un froissement de branches bousculées.

Gellert connaissait bien cette forêt. Il y avait chassé tant de fois en compagnie du Dep et des Suivants. La retrouver lui mit un peu de mélancolie au coeur. Ces temps-là étaient bien passés. D'y rêver ne les ramènerait pas. Pour l'instant, il avait un autre chat des bois à débusquer : Mauran Querre. Si ce qu'on disait de lui était justifié il ne se montrerait certes pas d'abord plus facile qu'un aupard.

Galt mit pied à terre en atteignant les ruines.

Du Domaine Estéhaulan ne demeuraient que quelques pans de murs, encore découpés de fenêtres ogivales qui s'ébréchaient. Les pierres éboulées formaient des monticules dévorés par les ronces et envahis d'herbes folles. Sur un fragment de mosaïque aux couleurs délavées, un petit lézard mordoré se chauffait au soleil, la gueule

entrebâillée, le gosier palpitant. Soudainement, il bougea et disparut entre deux cailloux.

Mûreau hennissait de terreur, se cabrait, voltait pour s'enfuir au galop.

Alors Gellert vit l'arbre mort, fendu par le milieu, et qui dégorgeait un nuage sombre d'insectes bourdonnant de fureur.

Des fronges !

Galt s'immobilisa, appliqué à ne plus bouger un cil, à respirer avec une prudente lenteur. Il écarquillait les yeux pour empêcher ses paupières de battre.

Ne pas bouger... Ne pas bouger...

Ils sentent l'odeur de la peur, elle les énerve. Si j'ai peur, ils me piqueront.

Gellert se demandait s'il transpirait.

Une seule piqûre pouvait tuer un homme en un instant, et il y en avait bien deux ou trois centaines à tourner autour de lui, zonzonnant avec rage. Ils se posaient, se promenaient dans ses cheveux, sur son visage. Il en sentait un glisser dans le col de sa chemise.

Ne pas bouger... Ils ne me feront rien si je ne bouge pas.

Gellert était enveloppé d'écharpes d'insectes bleu-noir, aux ailes étincelantes, et grands à peu près comme le pouce.

Une silhouette apparut au détour d'un pan de muraille, et les insectes refluèrent.

L'homme approchait, nullement incommodé par les fronges qui s'enroulaient à présent autour de lui.

Un Scarabe, le plus rare des Marqués.

Il dit :

— Tiens, tiens ! Un Suivant du Dep. Et que fais-tu sur notre territoire, mon frère ?

Gellert n'osait remuer les lèvres. Deux fronges restaient collés à son cou.

— Tu peux parler, dit le Scarabe, d'une voix amusée. Ils ne te feront rien sans mon ordre. De bons gardiens, tu vois. J'ai passé un accord avec eux. Ils comprennent tout, et je crois bien qu'ils lisent dans mes pensées. Alors que viens-tu faire ici ?

— J'ai un message pour Mauran Querre.

— Quel message ?

— Mauran t'en fera part, s'il le désire, mais c'est lui que je veux voir.

— Tu le verras certainement, mais peut-être n'en retireras-tu pas tellement de plaisir. Mauran n'est pas de bonne humeur, ces temps-ci. Quelle idée mon frère de venir ici démonté, sans cotte de mailles et sans armes, à part ce méchant petit couteau dont je vais te débarrasser.

Il tira le poignard de sa gaine.

— Mon cheval s'est enfui en voyant tes amis, dit Gellert, et je viens ici en messager, non en ennemi.

— Nous enverrons quelqu'un pour chercher ce cheval. Il peut toujours servir même si tu ne dois plus le monter. Maintenant mets tes mains dans ton dos.

Galt obéit docilement, et une corde serrée sans douceur immobilisa ses poignets.

L'alliance avec les fronges semblait fonctionner à merveille, car les deux insectes posés sur son cou s'envolèrent aussitôt.

Gellert examinait le Scarabe. Il n'en avait vu que rarement, tant ils étaient peu nombreux. Un corps poli, d'un brun rougeâtre et une tête sans nez, sans lèvres, sans cheveux, aux yeux énormes et bombés. Des yeux opaques, battus par instants de fines paupières plissées, et qui n'exprimaient rien.

A part sa ceinture et ses armes, l'homme ne portait qu'un pagne de chiffon rouge.

— Viens maintenant, dit le Scarabe. Allons voir Mauran.

Gellert le suivit.

L'homme bavardait en marchant, et Galt regardait bouger cette bouche fendue jusqu'aux oreilles, et dont les bords coupants semblaient capables de trancher des os.

— Tu vois comme ces franges sont utiles, disait le Scarabe. Tu n'aurais pas pu aller plus avant sans te faire tuer. Ils veillent pour nous, et nous leur donnons de la viande en échange. Ils l'aiment un peu pourrie. Ce sont des charognards, tu sais.

Il semblait sociable, amical, mais Gellert savait bien qu'il ne fallait pas s'y fier.

Une odeur de fumée et de viande rôtie le fit saliver.

Ils arrivaient dans une clairière qui avait dû être autrefois le jardin du Domaine Estéhaulan. Des fragments de dalles brisées recouvraient encore le sol, et le puits, en son centre, avait une margelle ornée de mosaïque aux teintes douces et passées.

Il pouvait y avoir là vingt-cinq hommes, éparpillés en petits groupes. La plupart étaient torses et pieds nus.

Un sanglier enfilé sur un épieu rôtissait sur un feu de braises.

L'aupard couché près du foyer se leva.

Galt n'en avait jamais vu de plus grand. Son poil rouge brillait. Il bâilla, découvrant des crocs luisants, puis se ramassa et souffla de fureur. Ses yeux verts étincelaient.

Une main le saisit par la peau du cou.

— Couché, Rouge !

L'homme qui retenait l'aupard avait un corps bien bâti aux épaules larges, des cheveux noirs et des yeux bleus très froids. Son

visage, plutôt beau, barré d'une cicatrice courant de la tempe à la mâchoire, présentait dans la forme une certaine analogie avec celui de Gellert. Pommettes saillantes, et yeux étirés. Il portait un large collier d'or au cou, et une profusion de poils noirs jaillissait de sa chemise ouverte.

— Que nous amènes-tu là, Rauri ? demanda-t-il d'une voix nonchalante.

— Un Suivant du Dep, et porteur d'un message, à ce qu'il paraît.

— Un message ? Qu'avons-nous à faire d'un message d'Acherra ? Urrique paiera-t-elle pour ta rançon ? Cela vaudrait mieux. Mes hommes s'ennuient. Ils aimeraient bien jouer avec toi.

En regardant les trognes des Rançonneurs et les yeux de loup de son vis-à-vis, Gellert se faisait une idée assez juste du jeu proposé.

Il répondit calmement :

— Madame Urrique ne donnera pas un ferra de ma peau, mais elle en offrirait bien cinq cents pour autre chose.

Mauran se mit à rire.

— Cinq cents ferras... Comme tu y vas, mon frère ! Et que faut-il faire pour cela ? Tuer Eller Prove ? Je le ferais aussi bien gratis si je le pouvais. Il me gêne. Plus un Marchand sur les routes, et des patrouilles proviennes dans tous les coins. Nous en sommes réduits à vivre de la chasse.

Il désignait de la main le sanglier qui achevait de rôtir.

Gellert dit :

— Cinq cents ferras pour libérer les prisonniers promis à Beltem.

— Oui bien ! Crois-tu que nous ayons envie d'entrer dans la cage à leur place ? Du temps du Dep, on ne risquait guère que la prison. La corde au pire. La somme avant le travail ?

— Après, dit Gellert.

— Sûrement pas, mon frère, dit Mauran. On n'emporte pas les ferras dans la mort. Ils ne me serviraient de rien dans ma prochaine vie.

— Es-tu Coldien ? demanda Gellert, surpris.

— Très Coldien. Né à Jaumon.

— Et moi à Raube, dit Gellert.

Mauran se renversa pour rire à l'aise, découvrant des dents très blanches.

— Nous sommes bien loin de notre Terre, ami.

Il se trouvait que Galt et Querre étaient nés dans des villes voisines. Ils échangèrent des souvenirs. Deux cadets de famille Vale, qui avaient quitté l'île pour courir l'aventure. Mauran avait quelques années de plus que Gellert. Un même passé les réunissait.

Deux hommes s'affairaient à décrocher le sanglier de l'épieu et le posaient sur un lit de branches d'eucalyptus qui répandirent un brûlant

parfum aromatique. Le Scarabe commença à tailler la viande fumante et les Rançonneurs se rapprochèrent.

Mauran passa derrière son prisonnier et trancha la corde qui lui maintenait les bras.

Gellert frottait ses poignets engourdis. L'affaire tournait mieux qu'il n'avait osé l'espérer. Merci à la chance.

Mangeons, dit Mauran, puis nous parlerons un peu de ces cinq cents ferras.

*

**

Samber se faisait du souci pour Aura. Il voyait bien qu'elle n'était pas heureuse, même si elle ne se plaignait pas.

Les appartements d'Urrique étaient trop vastes, elle n'y était pas habituée, et devait apprendre les couloirs en promenant ses paumes sur les murs. Elle s'y perdait, parfois, et Rosalde ou une autre Suivante la ramenait gentiment à sa chambre.

Le voile qu'elle portait pour cacher sa chevelure la gênait. Cent fois par jour, elle y glissait les doigts pour le desserrer un peu.

Sa beauté attirait bien trop les regards. Samber vivait dans la crainte de la voir découverte. Pour éviter les Proviens, elle ne descendait jamais aux Salles Basses, et passait le plus clair de son temps dans le jardin privé d'Urrique.

Haumerune l'y trouva, appuyée contre un tronc d'eucalyptus, la joue sur l'écorce aromatique. En entendant les pas, elle se redressa et sourit. Ses traits étaient tirés, et des cernes noirs marquaient ses yeux violets.

— Mon petit coeur, dit-il, tu t'ennuies ? Tu as l'air bien triste.

— Je pensais à Bort, et aux autres. Ils me manquent, et je suis si inquiète pour eux.

— Nous avons pu leur faire jeter des vivres, tu le sais. J'ai trouvé un Marchand qui a accepté que l'on passe par son grenier. Un bien brave homme. Il avait déjà envoyé du pain et des poissons secs par-dessus le mur de sa propre initiative.

— Crois-tu que le pain suffise à tout, Samber ? Tu nous reprochais de ne pas profiter de notre liberté, mais elle existait, et nous le savions. Maintenant les portes se sont refermées...

— Cela finira bien un jour, dit sombrement Samber, d'une façon ou de l'autre.

Il lui prit les poignets et l'attira à lui.

— Mon petit coeur, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Nous allons nous marier.

— Tu n'y penses pas !

— J'y pense, au contraire, et très sérieusement. S'ils doivent te

découvrir, tu seras ma femme, ils n'oseront pas te toucher.

— Ils me toucheront très bien, et le pire est qu'ils te toucheront toi aussi. Nous finirons tous les deux dans la cage !

— Je ne veux pas t'entendre parler de cela. Je t'épouse, de gré ou de force. Veux-tu que je t'attache ?

Il riait. Aura posa sa joue contre la sienne.

— Samber, je ne veux pas que tu prennes un aussi grand risque !

— Quel risque ? Viens maintenant, il faut te faire belle, Madame Urraque a tout préparé.

Et il ajouta :

— Le risque est pour toi, mon coeur. Tu épouses un vieux bonhomme boiteux qui a le double de ton âge.

Samber et Aura furent unis dans la pièce des appartements d'Urraque servant aux réceptions privées.

Une pièce moyenne, garnie de tentures, de tapis, de banquettes le long des murs et d'une profusion de coussins aux vives couleurs. Mate l'avait décorée de fleurs et de branchages.

Les cinq témoins requis étaient présents.

Urraque, dans sa robe noire à cercles rouges, Rosalde en somptueuse soie grise brodée de vert, et trois Suivants en tenues acherriennes.

Samber regrettait l'absence de Gellert, pas encore revenu de la forêt Mauraze.

Un vieil Archiviste d'Acherra attendait près de son Registre, le couvant du regard comme s'il craignait qu'on le lui volât.

Aura portait une robe blanche brodée de grandes fleurs violettes, et Samber du noir et du rouge. Sa chasuble de cuir luisait de neuf.

Ils mangèrent du pain saupoudré de sel, burent dans la même coupe, et se passèrent l'un à l'autre au poignet le bracelet d'or maillé qui symbolisait les chaînes du mariage.

L'Archiviste grattait son registre d'une plume grinçante, et les témoins signèrent à tour de rôle.

Urraque embrassa les mariés et leur souhaita une vie de bonheur. Souhait rituel, qu'elle formulait du fond du coeur, mais auquel elle ne croyait guère.

Ces Proviens gâchaient tout.

Chaque fois qu'elle y pensait, elle en avait comme une rage de dents dans la mâchoire. Il aurait dû y avoir des Fêtes, pour ce mariage, des réjouissances et de la gaieté. Bien obligé, pourtant, de le célébrer en secret. Toutefois, il serait valable, dûment inscrit dans les Archives d'Acherra, qui en témoigneraient au besoin.

Elle offrit à Aura un collier d'améthystes et à Samber une bague ornée d'un rubis.

Les participants s'approchèrent avec leurs propres présents.

Samber se sentait soulagé, et Aura inquiète, tous deux pour les mêmes raisons.

Elle pensait que ce mariage pouvait attirer le malheur sur la tête de son nouvel époux, et lui songeait qu'à présent, ils ne risquaient plus d'être séparés dans la mort si les choses tournaient mal, et c'était tout ce qui comptait.

*

**

Gellert revint au Domaine d'excellente humeur.

Il montait Mûreau, récupéré dans la forêt par un des Rançonneurs. Il mit pied à terre pour le conduire par la bride aux écuries. Un jeune garçon accourut, et promit de s'occuper du cheval et de le bouchonner avec soin. Galt lui glissa une pièce dans la main.

En traversant la grande cour d'entrée, il croisa Prove qui sortait, accompagné de ses Suivants. Gellert le salua avec une politesse distante et ironique qui fit briller de rage les yeux verts du gros.

« Attends un peu, pourri ! Si les choses vont bien, nous te jouerons un tour dont tu te souviendras sans plaisir. »

L'accord avec Mauran Querre était conclu. Deux cents ferras avant l'affaire, le reste après. Ils demeureraient en contact, par l'intermédiaire des Écuries de Ferne, et Mauran n'entrerait en ville avec ses hommes que pour l'attaque. Y demeurer longtemps eût été trop risqué pour eux. Gellert pensait la déclencher quatre ou cinq jours avant la Fête Serpente. Il restait encore bien des choses à mettre au point d'ici là.

Cette prison était mal gardée, c'était un fait.

Pas plus d'une trentaine de soldats, dont l'allure débraillée en disait long sur le relâchement de la discipline. Leur Officer semblait aimer le vin, et boire plus que de raison.

Pour avoir guetté assez longtemps leurs allées et venues, Gellert avait son idée sur la manière d'investir cette prison. Restait à apprendre ce qui se passait à l'intérieur, et, pour cela, il lui faudrait de l'aide.

Il monta aux appartements d'Urraque pour faire son rapport, et fut introduit par Mate.

A l'idée de voir les prisonniers arrachés aux griffes proviennes, les yeux d'Urraque brillaient de joie. Toutefois, une crainte lui demeurait.

— Ne risquent-ils pas de se venger cruellement, si nous leur enlevons ainsi leurs proies ?

— Il serait bon d'envoyer des émissaires chauffer un peu les OEuvriers et les Paisans. Si des bruits de soulèvement courent, Prove et l'Archèque en seront un peu bridés.

— J'ai des amis qui feront cela bien volontiers, intervint Mate. Et les Acherriens bouillonnent d'une telle rage qu'il ne sera pas trop facile de les pousser dans cette direction.

— Bien, dit Urrique. As-tu prévu ton plan, Gellert ?

— Pas encore tout à fait, Madame, mais ne t'inquiète pas, tout sera au point d'ici peu.

Ils parlèrent un moment.

Gellert apprit le mariage d'Aura et de Samber, et fut un peu surpris.

— Est-ce une bonne idée, Madame ? Aura n'en sera pas sauvée, et Samber y perdra probablement la vie s'ils découvrent jamais qu'elle est Fleurie.

— Je crois bien, dit Urrique, que c'est justement ce que Samber désire.

— Possible, dit Gellert. Il l'aime... Bah !

Il pensait bien n'être jamais pris à ce piège. L'amour... Oui bien ! Existait-il autre chose entre deux êtres que le désir à satisfaire ?

Il n'en quitta pas moins Urrique pour aller féliciter les nouveaux mariés. Les amis ne se jugent pas, ils agissent à leur guise.

Gellert embrassa Samber, puis posa brièvement ses lèvres sur la bouche d'Aura.

Quelle belle femme ! Les larges prunelles éclairaient tout le visage de leur lumière violette. En regardant ces yeux, on oubliait toujours qu'elle ne voyait pas, tant ils étaient beaux. Somme toute, Haumerune avait de la chance.

Gellert longea le couloir pour parvenir à la chambre de Rosalde. Il heurta à la porte, et entra sans attendre.

Elle brodait, assise près de la fenêtre, une tache de soleil sur les cheveux. Sa beauté n'avait pas la pureté de celle d'Aura, mais elle était peut-être plus séduisante, de quelque façon. Un visage mobile, expressif, au petit nez court, aux lèvres pleines. Des yeux verts moqueurs de chatte, bordés de cils épais, et un flot de cheveux blonds mousseux, retenus sur le front par un cercle d'argent. Sa robe vert mousse moulait un corps appétissant, aux seins haut placés, à la taille mince et aux cuisses longues.

Elle se leva en souriant.

— Eh bien, Gellert, ton voyage s'est bien passé ? Tu as obtenu ce que tu voulais ? Je vois que Mauran Querre ne t'a pas tué. J'en suis bien contente.

Elle lui glissa les bras autour du cou, colla son corps contre le sien, et lui mordit légèrement la lèvre inférieure. Gellert se dégagea en la repoussant par les épaules.

— Je ne viens pas faire l'amour, petite gueuse. Je dois te parler

de choses importantes.

— Bien Messier, Bien. Quand tu viendras faire l'amour, tu me le feras savoir.

Elle parlait d'une voix traînante, une expression de moquerie insolente dans le regard.

Gellert la secoua.

— Rosalde ! Écoute ! Il s'agit des prisonniers. J'ai besoin que tu entres dans cette geôle, et que tu me dises ce qui se passe à l'intérieur.

— Vraiment ? Et comment m'y prendrai-je ? Dois-je me déguiser en rat ou en araignée ?

Gellert sourit.

— Un bien joli rat ! Mais il existe un plus simple moyen. Le lourdaud qui dirige cette prison te tombera dans les bras comme un fruit mûr si tu t'arranges pour le rencontrer. Pousse-le à te recevoir dans la prison, et tout sera dit.

— Pour qui les corvées ? Quelle tête a cet homme ?

— Pas très jolie, pas répugnante non plus.

— Bien, dit Rosalde. Je vais donc sacrifier ma vertu pour Acherra.

Elle avait pris un air de dignité prude qui fit rire Gellert. Il glissa une main dans les cheveux blonds et lui renversa la tête en arrière.

— Pas un peu pour moi ?

— Sûrement pas !

Les lèvres et la langue de Gellert se promenaient sur le cou de Rosalde.

— Je croyais que tu n'étais pas venu faire l'amour, dit-elle, le souffle court.

— Tu vois bien que si.

Et il commença à la dépouiller de sa robe.

*

**

Gellert se rendit plusieurs fois aux Écuries de Ferne, pour faire passer à Mauran des messages, puis l'argent promis.

Mûreau commençait à bien connaître le chemin.

Le Domaine Ferne se trouvait à mi-chemin entre Acherra et Mauraze. C'était un lieu de rencontre commode. Jallot Ferne était le propre père de Rosalde. Gellert s'amusait de lui voir des yeux si pareils à ceux de sa fille. Jallot prêtait bien volontiers sa demeure. Ses deux fils étaient morts à la guerre. L'aîné, Égelan, avait été le promis d'Aimegarde, c'est dire si les deux maisons étaient liées. Il y avait d'ailleurs un cousinage entre Ferne et Acherra.

Les Écuries étaient célèbres. Jallot vendait ses bêtes partout, et jusqu'en Terre d'Offren, pourtant réputée pour la beauté de ses

chevaux. Malgré cela, Ferne n'était pas riche. L'argent gagné repartait aussitôt. Jallot était capable de payer une fortune un étalon qui lui plaisait, et de donner pour rien l'une ou l'autre bête à un acheteur qu'il trouvait sympathique. Sa femme, Ailande, tentait de mettre de l'ordre à cela sans trop y parvenir. Gellert riait sous cape de leurs disputes.

Il lui arrivait d'attendre une demi-journée le messager de Mauran, Rauri le Scarabe. Querre ne se présentait pas lui-même. Sa confiance n'allait pas jusque-là. Il avait bien fallu, pourtant, lui accorder cette confiance qu'il refusait, et remettre à Rauri les deux cents ferras qui constituaient la première partie du marché. Si maintenant Mauran se mettait en tête de les garder sans rien donner en échange, on ne pourrait pas grand-chose contre lui.

Mais Gellert ne pensait pas le voir agir ainsi. Mauran avait juré sur la Vie, et les Coldiens ne prennent pas ce serment à la légère. Querre était une canaille, sans aucun doute, mais qui devait garder une manière de sens de l'honneur suivant son propre code.

Rauri arrivait, enveloppé dans une cape de Paisan, le capuchon rabattu sur le visage.

Même ainsi, il prenait un bien grand risque. S'il croisait jamais une patrouille provienne... Les Marqués n'avaient aucun droit de sortir de l'Enceinte. Avant la fermeture des portes, tous ceux qui n'habitaient pas le quartier Ralode avaient été contraints d'y retourner.

Sur le sujet, Rauri riait, disant qu'il passait à l'écart de la route, et se cachait dès qu'il voyait l'ombre d'une tenue bleue.

Gellert supposait que le Scarabe devait être le seul en qui Mauran eût une absolue confiance.

Il en était venu à apprécier Rauri. Ils bavardèrent deux ou trois fois assez longuement.

On ne voyait guère l'Archèque, qui demeurait tapi dans les appartements de Laccan comme une araignée dans sa toile. Il sortait peu, et se montrait rarement aux repas du soir.

Gellert ne le regrettait pas, et Urrique encore moins.

La Fête Serpente approchait, et tout reposait maintenant sur Rosalde. Elle et Gellert s'étaient rendus trois soirs de suite en pure perte à *l'Auberge de l'Oiseau rouge*. L'Offcer qu'ils voulaient piéger y prenait habituellement ses repas. Ils avaient entendu les soldats dire que le lourdaud souffrait d'une indigestion.

Il ne restait plus qu'à espérer qu'il se remettrait bientôt.

CHAPITRE V

Gellert et Rosalde passèrent sous l'enseigne représentant un oiseau écarlate et griffu, et entrèrent dans l'Auberge.

Ils poussèrent tous deux un soupir de soulagement en voyant l'Officer assis seul dans un coin.

La grande salle était assez plaisante, relativement bien éclairée, et déjà à demi pleine de clients, principalement des soldats provinciaux, qui occupaient les tables de bois bien cirées et luisantes.

Deux OEuvrières s'affairaient au service, et l'Aubergiste, ficelé dans un tablier de toile bise, son bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils, allait et venait devant l'âtre gigantesque, dans une vapeur de rôtis, de soupes et de ragoûts.

Il n'était pas coutume de voir une jeune et jolie femme venir seule à l'Auberge. Gellert était bien forcé d'accompagner Rosalde, mais ils avaient prévu un remède à cet inconvénient.

Ils s'assirent à une table voisine de celle de l'Officer, et commandèrent leur repas.

Rosalde examinait sa proie. Un gros homme, dont le nez rouge disait assez le goût pour la boisson. Solide tout de même, des cheveux noirs abondants et frisés, un peu striés de gris, et d'assez beaux yeux noirs.

Allons, l'affaire ne serait pas trop déplaisante.

Comme l'homme avait les yeux fixés sur elle, elle lui coula un regard sous ses cils. Il s'agissait d'appâter. Elle s'était assise de manière à lui faire face, et Gellert, à côté d'elle, arborait une mine renfrognée. Un deuxième regard, rapide et pas trop insistant, et l'homme redressa les épaules d'un air conquérant.

Rosalde et Gellert terminèrent leur potage, puis commencèrent à se disputer à mi-voix. Bientôt, le ton monta. Galt cria :

— Crois-tu que je vais passer la soirée ici pour que tu aguiches ce lourdaud ?

— Je n'aguiche personne, espèce de pourri !

Ils échangèrent quelques injures. Toute la salle les regardait.

Gellert hurla :

— Garce !

Il se leva en renversant sa chaise, gifla Rosalde à la volée, et partit à grandes enjambées rageuses vers la porte. Il la fit claquer derrière lui.

La gifle n'avait pas été donnée de main morte. La joue de

Rosalde rougissait. Elle poussa un petit cri, mit la tête dans ses mains, et secoua les épaules comme si elle sanglotait tout bas.

L'Officer s'était dressé. Il s'approcha et dit :

— Madame, ne pleure pas. Cette brute a eu raison de partir si vite, je l'aurais tué. Frappe-t-on ainsi une femme !

Rosalde leva des yeux humides et rougis. Elle les avait frottés de ses doigts enduits de salive.

— Il disait que je te regardais, Messier. Si je t'ai regardé, c'est bien sans intention, comme n'importe qui ferait en voyant un bel homme.

Dès cela, les choses allèrent au mieux.

Rosalde et l'Officer achevèrent de dîner ensemble. Elle apprit le nom de sa victime, Romon Surmeille, donna le sien, faux, Aylante Dauriage, et accepta de boire un peu de vin liquoreux pour se remettre de ses émotions.

Surmeille était si incroyablement naïf qu'elle en avait presque pitié. Les Acherriennes étaient pourtant réputées farouches à l'égard des Proviens, mais il ne s'étonnait nullement d'en voir une lui faire des yeux très doux. Il était aussi peu fait que possible pour être geôlier. Sans méfiance, et de caractère plutôt aimable.

Bien avant la fin du repas, il avait volé trois baisers à Rosalde qui se défendait mollement, et il était tout émoustillé.

Elle n'eut pas de peine à lui faire admettre qu'elle ne pouvait, décemment, partager une chambre avec lui à l'Auberge. Sa réputation serait perdue, si jamais on la surprenait. Elle avait un père très féroce, il la tuerait sûrement. Surmeille proposa de lui-même son appartement de la prison, et Rosalde trouva l'idée excellente. Son père ne pourrait jamais y entrer, n'est-ce pas ? Elle s'y sentirait tellement en sûreté.

Rosalde vit tout de suite que Gellert avait eu raison. Cette prison était bien mal gardée.

L'unique soldat qui se trouvait de garde derrière la lourde porte lorsque Surmeille frappa au judas, ne portait même pas sa cotte de mailles. Il dut appeler des camarades pour faire basculer les barres de fer.

L'entrée donnait sur la salle des gardes, peuplée d'hommes débraillés, buvant, jouant aux dés, certains ronflant dans la paille. Ils se permirent quelques exclamations en voyant Rosalde, sans que Surmeille fit autre chose qu'hausser les épaules avec indulgence. Il n'avait manifestement aucune autorité sur ses hommes. Prove avait bien mal choisi son geôlier. C'était presque trop beau pour être vrai. Toutefois, il n'était pas question d'entrer par cette porte, impossible à forcer sans mettre en émoi tout le quartier, et réveiller la garnison. La discipline avait beau être relâchée, les soldats ne se laisseraient tout de même pas abattre sans défense.

Surmeille tenait Rosalde par la taille, et la poussait dans un escalier aux marches très hautes. Il avait bu beaucoup, et vacillait légèrement.

Au premier palier, ils entrèrent dans l'appartement, composé de deux petites pièces en enfilade, sommairement meublées. Une table, un fauteuil, deux coffres, et, dans celle du fond, un lit bas tendu de grosse toile vers lequel Surmeille entraînait Rosalde en lui murmurant des mots tendres.

Elle se laissa docilement déshabiller. Après tout, elle était venue, pour cela.

L'expérience ne fut pas désagréable, l'homme était vigoureux ; pas très agréable non plus, car il se montra trop pressé. Il s'endormit d'un coup, terrassé par le vin.

Rosalde attendit patiemment la mi-nuit.

Elle se pinçait par moments pour demeurer éveillée, ou fixait la lumène dont la lueur lui brûlait les yeux.

Elle avait vu en bas tout ce qu'il y avait à voir, y compris, au fond de la salle des gardes, le couloir menant aux geôles à barreaux où se trouvaient les prisonniers.

Ce qu'il fallait examiner, à présent, c'était le haut.

Elle se dégagea doucement du bras qui pesait sur elle. Surmeille ronflait en soufflant un relent de vinasse. Elle se leva, enfila sa robe et entreprit d'ouvrir la porte avec précaution. Celle-ci grinçait, et Rosalde mit un grand moment pour l'entrebâiller à petites secousses prudentes. Elle jeta un regard à Surmeille, qui ronflait toujours et sortit dans l'escalier. Il n'était que faiblement éclairé par quelques rares lumènes fixées au plafond. Rosalde monta, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur les marches. Elle rasait la muraille afin de demeurer dans la pénombre.

Elle se rejeta vivement en arrière en voyant le soldat assis sur le palier, sa lance à portée de la main. La porte menant au chemin de ronde était fermée par une barre de fer, et l'homme s'appuyait contre elle.

Ainsi, il y avait tout de même un garde. Il faudrait s'en occuper le moment venu.

Rosalde examinait la barre de fermeture qui luisait faiblement. Aurait-elle assez de force pour la dégager de ses encoches ?

Elle y arriverait, d'une façon ou de l'autre. Nécessité fait loi.

Le soldat bougea et fit cliqueter sa lance. Rosalde redescendit à petits pas prudents et rentra dans l'appartement. Elle referma la porte avec lenteur, enleva sa robe, et se glissa vivement dans le lit où Surmeille ronflait toujours, la bouche entrouverte. Sa chaleur fit plaisir à Rosalde qui s'était gelé les pieds sur les marches froides. Elle se rapprocha de l'homme, s'étira, bâilla et s'endormit paisiblement.

Rosalde avait si bien fait la conquête de Surmeille qu'elle se promenait à sa guise dans la prison.

Les soldats avaient reçu des ordres à son sujet, et ne s'étonnaient plus de cette présence devenue familière. Elle allait et venait à son gré, croisant les gardes qui lui lançaient volontiers des plaisanteries fort salées, et répondait d'un mot ou d'un sourire. Elle avait dû repousser quelques assauts galants assez rudes, mais comme elle le faisait en riant, ses victimes ne lui en tenaient nulle rigueur. Les soldats la regardaient passer. Quelle jolie fille ! Ce pourri d'Offcer avait bien de la chance.

Surmeille était fou de Rosalde. Il l'a comblait de cadeaux, parlait de l'épouser, et la pressait de parler à son père. Rosalde disait « oui, oui » et atermoyait. Son père était si sauvage ! Il n'aimait guère les Proviens, il faudrait du temps pour l'habituer à cette idée. Elle avait déjà bien du mal à sortir la nuit, et devait s'entendre avec des amies qu'elle était censée visiter, et qui lui fournissaient un alibi.

Lorsque Surmeille lui dit un soir qu'il songeait à demander l'accord d'Eller Prove pour ce mariage, Rosalde fut épouvantée. Il n'aurait plus manqué que cela ! Eller n'avait pas la naïveté de Romon. Il ne lui faudrait pas longtemps pour flairer quelque chose.

Elle supplia Surmeille de ne pas agir ainsi. Son père avait des amis au Domaine Acherra, s'il apprenait la chose par personne interposée, il serait fou de rage. Non, non. Il fallait attendre. Elle comptait le préparer tout doucement. Que Romon soit patient. Il ne voulait sûrement pas lui causer de tels ennuis ! Elle pleura un peu sur son épaule, et il promit tout. Il lui aurait aussi bien promis la lune, si elle l'avait demandée.

Gellert reçut de Rosalde un rapport détaillé sur la disposition intérieure de la prison. Il étudia un grand moment le plan qu'elle avait dessiné avec soin, en réfléchissant, sourcils froncés, puis il partit une fois de plus pour le Domaine Ferne, afin de contacter Mauran.

On était à six jours de la Fête Serpente.

Rosalde poussa la porte de *l'Auberge de l'Oiseau Rouge*, et sourit à Romon qui se levait pour venir à sa rencontre.

La salle était comme de coutume bruyante et enfumée. Ils dînèrent en bavardant. Romon embrassait Rosalde dans le cou, et ses joues s'empourpraient.

L'Aubergiste s'empressait autour d'eux. Provien ou non, ce gros Offcer était bon client. Il fallait bien vivre. Mais cette Acherrienne qui pactisait ainsi avec l'ennemi ! Même les OEuvrières refusaient de se laisser toucher par les soldats. Celle-ci était Vale, pourtant, et jolie

filles. Une honte ! Il lui jetait au passage des coups d'oeil réprobateurs.

Rosalde poussa Romon à boire abondamment, ce qui n'était guère difficile. Elle affichait le calme, la bonne humeur, mais ne pouvait empêcher ses mains de trembler imperceptiblement.

Maintenant, il s'agissait que tout marchât à souhait, sinon...

Romon toqua au judas, celui-ci s'entrouvrit, puis les barres de fer glissèrent bruyamment derrière la porte.

Rosalde entra, serrée contre Surmeille.

Dans la salle des gardes, une partie des soldats dormaient déjà, enfouis jusqu'au nez dans la paille. Les nuits commençaient à être fraîches, et la prison était humide. Un feu brûlait dans la cheminée, jetant des ombres au plafond.

Ils montèrent, enlacés, à la chambre.

Rosalde accepta volontiers de faire l'amour. La jouissance détendit un moment ses nerfs trop crispés.

Elle n'eut guère de peine à attendre sans s'endormir, mais le temps semblait s'étirer à l'infini. Son coeur battait, ses oreilles étaient pleines d'un grondement, et elle ne savait plus si ce bruit venait d'elle-même ou d'ailleurs.

Lorsque Surmeille commença à ronfler, ce petit raclement rauque l'exaspéra.

Elle se tenait raide, les yeux grands ouverts, avec l'impression que la nuit ne s'écoulait plus.

Lorsqu'enfin elle se leva, l'action lui rendit son calme.

Elle passa sa robe, tira de sa gaine le poignard au tranchant effilé de Surmeille. Ce qu'elle devait faire, à présent, lui déplaisait fort.

Romon dormait, à plat dos, la tête un peu renversée vers l'arrière.

Rosalde était prise de pitié. Ce n'était pas un mauvais homme. En parlant avec lui, elle avait pu comprendre, à des réticences, qu'il n'approuvait pas totalement le sort réservé à ses prisonniers. Il les traitait d'ailleurs sans méchanceté, et les nourrissait bien. Il n'était pas question, pourtant, de le laisser en vie.

Elle balançait, hésitante, puis se décida brusquement et l'égorgea d'un seul coup sec.

Elle se consolait en pensant qu'il n'avait jamais dû comprendre ce qui lui arrivait.

Elle monta lentement l'escalier, en dissimulant le couteau dans les plis de sa robe. Le garde devant la porte parut un peu surpris en la voyant, et il demanda :

— Que fais-tu là, Madame ?

— Je me sens mal, dit Rosalde. J'aurais voulu prendre un peu d'air sur le chemin de ronde.

Elle était si blême que le garde la crut sans peine.

Il répondit néanmoins :

— Ce n'est pas possible, Madame. Je n'ai aucun droit d'ouvrir cette porte sans ordre.

Rosalde chancela, gémit, parut sur le point de tomber.

Sans réfléchir, le soldat avança pour la retenir à pleins bras.

Le couteau glissa entre ses côtes, et toucha le coeur.

Rosalde dégagea sa lame d'une torsion du poignet. Elle dut le traîner par son col pour atteindre plus aisément la porte. On entendait distinctement les pas de la sentinelle qui se promenait sur le chemin de ronde. Lorsque ces pas s'assourdirent en s'éloignant, Rosalde s'attaqua à la barre de fer.

C'était si lourd ! Elle poussait, tirait, s'écorchant les mains aux arêtes du métal.

Elle réussit enfin à la sortir de ses encoches, mais faillit tomber tant le poids à soutenir était grand. Elle s'appuya de tout le corps sur la barre, la coinçant contre la porte, et réussit à la faire glisser peu à peu à terre sans faire trop de bruit. La sentinelle revenait, ses bottes sonnait sur les dalles.

Il n'était pas question de sortir. La discipline avait beau être relâchée, le soldat hurlerait certainement en voyant s'ouvrir une porte devant absolument demeurer close jusqu'à la relève.

A Gellert de s'occuper de celui-là.

Elle avait fait sa part du travail.

Elle s'assit sur les marches pour attendre.

*

**

Galt avait choisi d'attaquer à terge d'après nuit.

Lui et les Rançonneurs, disséminés en groupes sous les arbres, attendaient dans le d'un Domaine touchant le mur de la prison.

Gellert et Mauran parlaient à voix basse.

— Tu es sûr de Rauri ?

— Tu ne l'as pas vu tirer, moi si. Il toucherait une mouche en plein vol.

Il s'agissait de se débarrasser du garde qui marchait sur le chemin de ronde.

L'homme était en partie protégé par le rempart. On ne voyait guère que sa tête, apparaissant par instants dans la découpe des créneaux.

Une bien petite cible, et qu'il fallait atteindre à coup sûr.

Heureusement, la lune éclairait bien. Un avantage certain, dans le cas précis, mais des inconvénients d'un autre côté. Rien n'est jamais parfait.

— Je crois qu'il va être temps, dit Gellert à Mauran.

Ils s'approchèrent de Rauri qui patientait, assis contre le tronc d'un énorme eucalyptus, son arc et son carquois près de lui.

— On y va, dit Mauran. A toi de jouer.

Rauri se leva, ôta la cape qui l'enveloppait, et passa l'arc et le carquois au travers de ses épaules. Il empoigna une branche pour se hisser. Du sommet de l'arbre, l'angle de tir serait meilleur. Gellert le retint un instant.

— Ne le rate pas ! S'il crie...

Il pensait à Rosalinde, coincée dans la prison, et qui finirait dans la cage si elle était prise.

Rauri rit tout bas.

— Dix fers qu'il ne criera pas !

— Pari tenu, dit Gellert.

Il aurait donné bien plus que cela pour en être sûr.

Rauri disparut dans les branches, dans un léger froissement de feuilles. Il atteignit une fourche commode, et s'installa. Comme tous les Scarabées, il y voyait fort bien de nuit. Il tira une flèche, dégagea son arc et le banda, puis attendit.

Sur le chemin de ronde, le soldat marchait à pas lents, s'arrêtait, repartait, sa tête apparaissant et disparaissant derrière les créneaux.

Rauri guettait.

Un instant, le garde stoppa, la tache claire de son visage tournée vers le jardin, et Rauri lâcha sa flèche.

Elle fila en sifflant, et la tête de l'homme s'effaça.

Gellert se mordillait la lèvre. Il s'attendait presque aux hurlements, mais rien ne vint et son souffle se relâcha.

Les jambes de Rauri apparurent au travers des feuilles, puis il sauta à terre.

— Tu me dois dix fers, Galt.

— Tu les as bien gagnés. Allons-y maintenant.

Mauran imita le cri de la chouette pour rassembler des hommes au pied de la muraille.

Un Rançonneur se détacha du groupe, déroulant une longue et épaisse corde terminée par un grappin entortillé de chiffons. Il prit du recul, la fit tourner, et la lança. Il y eut un choc sourd, et la corde retomba. Un deuxième essai, un troisième, puis le grappin mordit dans la pierre. L'homme tirait sur la corde à grandes secousses pour l'éprouver. Le grappin semblait tenir bon.

Souber s'avança. Un petit homme maigre et nerveux, à la tignasse blonde si embroussaillée qu'elle n'avait certainement pas dû connaître un peigne depuis sa naissance. Il empoigna la corde à deux mains, et grimpa, les pieds appuyés contre le mur. Il portait sur le dos une échelle de corde roulée en ballot épais.

Il montait vite, avec une aisance remarquable, hissant son corps une traction après l'autre. Durant un temps de sa vie, Souber avait fait partie d'un Sindat d'Amuseurs. Il atteignit le sommet, l'enjamba, et disparut dans le chemin de ronde. Un instant après, l'échelle, accrochée aux créneaux, tombait dans le vide.

Gellert empoigna un barreau, et monta. Mauran demeurait au pied de l'échelle, la maintenant à deux mains pour l'empêcher de flotter. Il ne passerait qu'après tous les hommes.

Gellert bascula par-dessus le rempart et se redressa sur le chemin de ronde.

Le garde gisait, la flèche plantée en pleine gorge.

Galt avança jusqu'à l'épaisse porte, et cogna légèrement du poing contre le vantail qui s'ouvrit aussitôt, tiré par Rosalde.

— Tout va bien ?

— Oui.

Gellert lui caressa brièvement la joue.

— Bonne fille ! Maintenant, tu te tiens à l'écart jusqu'à ce que tout soit fini.

Les Rançonneurs arrivaient les uns après les autres, puis Mauran parut, le dernier. Il sourit à Rosalde et la détailla effrontément des pieds à la tête. Elle n'avait pas pour habitude de s'effaroucher d'un regard d'homme et trouvait celui-là plutôt plaisant. Elle lui rendit son sourire.

Le groupe s'engagea dans l'escalier.

Gellert se disait qu'aucun de ces hommes n'entrait pour la première fois dans une maison endormie. Ils faisaient si peu de bruit malgré leur nombre que cela tenait du prodige.

Avant les dernières marches, Rauri abattit d'une flèche la sentinelle qui veillait devant la porte d'entrée.

Ils tombèrent dans la salle des gardes avec une violence d'orage.

En un instant, la pièce fut pleine de cris, de jurons, de fracas de métal heurté.

Une bagarre plutôt facile, contre des hommes à demi réveillés, et dont beaucoup tâtonnaient encore à la recherche de leurs armes. Une quinzaine se fit tuer au premier choc, et sans guère se défendre.

Ensuite, le combat s'engagea, mais les gardes se trouvaient déjà en état d'infériorité, et les Rançonneurs nettement plus nombreux.

Mauran luttait contre un gros Provien chauve, et y prenait un visible plaisir. Il se débarrassa de l'homme qui s'essoufflait en lui ouvrant le ventre. Gellert s'était trouvé un adversaire plutôt coriace, et s'employait à fond. Rauri, demeuré près de la porte, tirait l'une après l'autre ses flèches dans la mêlée, avec une précision effarante si l'on tenait compte de la bousculade.

Mauran cria :

— Derrière toi, Galt !

Gellert se déplaça de côté juste à temps pour éviter d'être embroché. La lance, destinée à son dos et lancée avec force, traversa de part en part son précédent adversaire. Galt expédia le nouveau d'un coup de pointe au travers de la gorge.

Les uns après les autres, les gardes tombaient. Il n'en resta bientôt plus qu'une poignée, qui jetèrent leurs armes en criant grâce. Ils se firent égorger comme à la boucherie.

Deux Rançonneurs étaient morts, et trois ou quatre blessés, mais légèrement.

Gellert et Mauran vérifièrent soigneusement les corps des Proviens. Aucun ne devait demeurer en vie pour parler. Dans les cas douteux, ils tranchaient les cols.

Rauri avait décroché le trousseau d'énormes clés pendu à un clou, et s'engageait dans le couloir menant aux cellules. Il ouvrit les grilles.

Les prisonniers sortaient, effarés, les yeux clignotants, n'osant encore croire à leur chance, et regardant avec inquiétude les figures sauvages qui les entouraient.

Ils ne semblaient pas avoir trop souffert de leur détention, du moins physiquement, mais leurs traits demeuraient creusés d'angoisse. Ils comprirent enfin qu'ils étaient libres, et en furent comme assommés de joie.

Rosalde s'empressa auprès des deux femmes qui paraissaient prêtes à tomber en faiblesse. Elle dénicha une cruche de vin, et leur en fit boire.

Gellert s'approcha.

— Vous ne devez en aucun cas retourner chez vous. Vos familles sont déjà parties pour la Terre ivalienne, où vous irez les rejoindre au plus tôt.

Il coupa court à un flot de questions, et continua :

— Rendez-vous à la place Fontane, chez le Grainetier Mauquin, qui vous attend. Il vous fera partir pour Ivalie avec un chargement de blé. Tout a été prévu, aussi ne vous faites pas de soucis.

Les quatre hommes et les deux femmes se confondaient en remerciements.

Gellert agita impatiemment la main et les entraîna vers la porte. Rauri l'avait entrebâillée, et il guettait.

— La rue est vide. C'est le moment !

— Marchez calmement, dit Gellert. Ne vous affolez pas si vous croisez des Proviens. Ils ne peuvent pas deviner qui vous êtes. Allez tout de suite à la place Fontane. Tout ira bien.

— Messier, dit l'un des hommes, comment jamais te rendre ce que tu as fait pour nous ? Alémi te garde.

Gellert les poussa par la porte, et la referma. Tout devait demeurer d'apparence normale le plus longtemps possible. Lui et les Rançonneurs repartiraient par le chemin qu'ils avaient pris pour venir.

Gellert et Rosalde prirent congé de Querre et de ses hommes dans la ruelle à l'arrière du jardin. Mauran et les siens regagneraient immédiatement Mauraze. Traîner en ville n'aurait rien valu pour eux.

— Garde le contact avec Ferne, dit Gellert à Querre. Tes trois cents ferras t'y attendent déjà. Envoie un messenger de temps en temps, nous aurons peut-être besoin de toi une autre fois.

— L'or est toujours bon à prendre, dit Mauran. Surtout pour une besogne aussi facile que celle d'aujourd'hui. A te revoir, frère de Colde.

Il souriait. Il ajouta :

— Tu te bats bien, ami. Si tu veux un jour t'embaucher chez moi...

— On ne sait jamais, dit Gellert.

— Cette jolie fille aussi sera la bienvenue, dit Mauran.

Il se pencha pour chuchoter quelque chose à l'oreille de Rosalde qui se mit à rire.

Gellert parlait à Rauri. Il revint prendre Rosalde par la taille, et l'entraîna.

Mauran et ses hommes partirent de l'autre côté.

L'aube venait.

CHAPITRE VI

Urraque se promenait dans le jardin, emmitouflée dans une cape de drap rouge fourrée d'aupard.

Il avait gelé dans la nuit, et l'herbe et les arbres brillaient d'une dentelle de givre que le soleil commençait à mordre. Des gouttes rondes perlaient aux branches nues de l'eucalyptus.

Un surmulot glissa sur le tronc comme un trait d'argent, et s'immobilisa en poussant de petits couinements. Urraque tira une noisette de sa poche, et la lança à l'animal qui l'attrapa au vol, fit craquer la coquille sous ses dents, la cracha, et dégusta le fruit. Son museau gris aigu frémissait de plaisir. La noisette avalée, il en réclama d'autres en couinant impérativement, et Urraque joua un moment avec lui, jetant des fruits qu'il attrapait invariablement avec adresse.

Elle avait toujours nourri les surmulots en hiver. Le jardin en était plein. Des boules de poils gris argent, à peine plus grosses qu'un poing, avec un museau pointu et une longue queue soyeuse. Mate disait qu'ils étaient voleurs et s'en plaignait, mais Urraque les aimait beaucoup. Ils étaient familiers, gentils ; s'ils chapardaient un peu, cela n'avait pas grande importance. Ce n'était pas elle qui laisserait jamais poser des pièges.

Elle avançait. Le soleil lui chauffait la joue. Elle ne portait plus son voile de veuve, et des mèches noires s'échappaient de son capuchon. Elle avait l'air plus jeune, avec un regard plus reposé.

L'Archêque venait de repartir pour Prove, et elle se sentait comme libérée d'une chape de plomb. Eller demeurait, mais, à côté de l'autre, il paraissait presque anodin.

La Fête Serpente s'était déroulée dans le calme, et les cages de Beltem étaient demeurées vides.

À l'annonce de l'évasion des prisonniers, Saulmon avait eu un regard d'une telle méchanceté qu'Urraque avait senti se geler son sang.

Durant trois jours, les Proviens avaient fouillé la ville en tous sens pour retrouver leurs proies, puis s'étaient résignés.

Les Acherriens les regardaient s'agiter avec une goguenardise insolente qui agaçait les nerfs du moindre soldat.

L'Archêque s'était enfermé toute une matinée avec Eller pour conférer. Finalement, ils n'avaient pas osé faire remplacer les victimes prévues par d'autres, prises au hasard.

Des bruits de soulèvement couraient, qui avaient dû les inciter à

la prudence.

Les Scienceux n'étaient pas encore installés partout dans le pays. Seule Acherra-la-ville avait été jugée assez bien prise en mains pour permettre une Fête Serpente avec des sacrifices, si bien que personne n'avait célébré la gloire de Beltem, selon la formule de l'Archèque. Merci à la chance. Merci aussi à Gellert et Mauran Querre.

La prochaine Fête n'aurait lieu qu'au Printemps. D'ici là, il pouvait se passer bien des choses. Le temps gagné est toujours bon à prendre.

Urrique avait assisté à la Cérémonie dans le Temple, et l'avait trouvée d'un ennui mortel.

Cela durait des années, les Scienceux, Saulmon en tête, psalmodiaient devant la statue de Beltem, s'agenouillant, se relevant. Ils balançaient leurs larges manches comme des ailes de chauve-souris.

Urrique avait dû faire taire Augier et Hittise, pris d'un fou rire nerveux. Le gros Prove avait fulminé à voix haute.

Vers le milieu de la cérémonie, les Scienceux avaient fait circuler des coupes de vin où chacun devait boire.

Avertis la veille par Samber, Urrique et les siens s'étaient bien gardés d'y toucher, faisant simplement mine d'y tremper les lèvres. Elle avait remarqué qu'Eller ne buvait pas.

Après cela, les assistants s'étaient comportés de bien étrange façon ! Certains riant ou pleurant, d'autres figés, le regard vide, d'autres encore se roulant sur les dalles. Des femmes avaient été prises de violentes convulsions.

Une drogue puissante avait sans aucun doute été mêlée au vin.

L'Archèque appelait cela le contact avec Beltem. Oui bien ! N'empêche que lui n'avait pas bu non plus.

De voir Urrique et les siens demeurer lucides ne lui avait pas fait le visage plus aimable.

Enfin, ce pourri venait de tourner les talons. Quel soulagement !

Le gros Eller, lui, s'incrustait. Il était Dep de la Terre provienne, pourtant. N'avait-il rien à y faire ? L'Archèque devait mener les affaires à sa place, et rondement ! Pauvres Proviens. On en venait presque à les plaindre.

Urrique se retourna pour voir Augier arriver en courant. Il la heurta et l'entoura de ses bras.

— Mère, tu as donné à manger aux Surrels sans moi ! Je t'ai vue par la fenêtre. Ce n'est pas bien.

La voix de l'enfant était pleine de reproche.

— La belle affaire, dit Urrique, en riant. Tu en trouveras d'autres à nourrir à l'instant. Ils ont toujours faim. Viens te promener un peu, il me semble que je ne te vois plus. Que fais-tu tout le jour ?

— J'étudie avec Messier Haumerune, dit Augier d'un ton

compassé.

— Oui bien ! Pas à chaque instant, je te connais. Allons, que fais-tu ?

Augier baissa la tête, coula à sa mère un regard sous ses cils, puis, la voyant sourire, il avoua :

— Messier Galt m'apprend à me servir des armes.

— Gellert ? C'est bien gentil à lui, il faudra que je l'en remercie. Tu ne l'ennuies pas ?

— Oh non ! Il dit que j'apprends bien, et que je serai aussi bon que mon père plus tard.

Urrique eut le coeur serré en l'entendant évoquer Laccan. Le garçon lui ressemblait. Et ce même caractère, violent mais généreux. Elle serra son fils dans une brusque étreinte, et l'embrassa.

Augier demanda :

— On dit que c'est Messier Galt qui a délivré les prisonniers. Est-ce vrai, mère ?

Urrique sursauta.

— Qui dit cela ?

— On le dit.

Il ne voulait pas répondre. Cette bavarde de Mate, sans aucun doute. Si jamais ces bruits se répandaient... Ne pouvait-elle tenir sa langue, pour une fois ! Il faudrait lui parler sans attendre.

Urrique prit Augier par les épaules, et s'agenouilla pour être à sa hauteur.

— Augier, si tu répètes jamais cela, Messier Galt sera pris et tué. Tu ne le voudrais pas, sûrement. Il ne faut en parler à personne, entends-tu ? Même pas à moi ou à tes soeurs. On pourrait nous écouter sans que nous le sachions.

— Je ne dirai rien, mère, je te le jure. Je ne dirai rien.

— C'est bien. J'ai confiance en toi. Maintenant, va chercher Mate, et dis-lui que je l'attends ici tout de suite.

Urrique secoua Mate d'importance.

— Ne pouvais-tu te taire ?

— Madame je n'en ai parlé qu'aux enfants. Seulement aux enfants. Je ne pensais pas que nous avions des secrets pour eux.

— Il s'agit de secrets, en effet, et les enfants, justement, sont des enfants. Passe encore pour Aimegarde, mais Augier et Hittise ! Vois-tu bien ce qui arrivera s'ils bavardent inconsidérément ? Gellert pourra te remercier !

Mate se mit à pleurer.

— Madame, je ne pensais pas mal faire.

— Tu ne penses jamais. C'est bien ce que je te reproche. Allons, essuie tes yeux. Il ne sert à rien de pleurer, maintenant que le mal est

fait.

*

**

Gellert aussi se sentait soulagé depuis le départ de l'Archèque. Jamais un regard d'homme ne lui avait causé un tel malaise. Il avait eu envie de le tuer cent fois pour s'en débarrasser. S'il avait pu les tenir, lui ou Prove, dans quelque coin désert... Mais ils se faisaient bien garder. Eller avait toujours des Suivants autour de lui, et Saulmon ne se déplaçait pas sans une meute de Scienceux pendue à ses jupes.

On leur avait tout de même joué un joli tour !

Un vrai plaisir, pour une fois, de voir leurs têtes. Furieuses, désappointées. Deux chiens à qui l'on vient de retirer un os !

On menait une vie presque normale, depuis quelque temps.

Prove n'avait pas renouvelé ses tentatives d'assassinat, si bien qu'il arrivait à Gellert d'oublier ce qui le menaçait.

Il s'amusait à entraîner Augier aux armes. Un gentil gamin, adroit, sans peur. Il ferait un bon combattant, plus tard. Un bon Dep aussi, le moment venu.

Trois ou quatre fois, Gellert s'était rendu à Ferne. Il emmenait Rosalde, parfois Haumerune et Aura. Par beau temps, c'était une promenade agréable.

Mauran Querre avait fait savoir qu'il quittait les ruines Estéhaulan pour prendre ses quartiers d'hiver aux cavernes Revelle. Il ne devait plus faire bon coucher à la belle étoile. Il pleuvait beaucoup, en Acherra, durant la saison froide.

Samber avait eu des nouvelles de son ami du quartier Ralode par une lettre jetée, alourdie d'une pierre, par-dessus le mur d'enceinte. Ce Bort remerciait au nom de tous pour la nourriture et disait que les Marqués n'étaient pas trop malheureux, mais s'usaient les doigts à coudre des chasubles proviennes. Il plaisantait gaiement là-dessus. Ce devait être un homme bien. Un homme bien, aussi, ce marchand qui prêtait sa maison pour le passage des vivres et servait de courrier. Allons, il y avait encore de braves gens. Des femmes de coeur, aussi. Rosalde avait montré plus que du courage, dans cette affaire de la prison. Elle risquait la cage, et le savait fort bien. Beaucoup d'hommes n'auraient pas joué aussi cher.

Gellert rêvassait, assis dans sa chambre aux Salles Basses.

Quel temps dehors ! Du vent, une pluie rageuse qui fouettait les carreaux. Il faisait froid et humide.

Gellert s'approcha du brasero pour s'y chauffer les doigts. Il s'ennuyait. Il songea à monter voir si Samber était libre pour une partie de dés. Haumerune avait une cheminée dans sa chambre, et

Gellert pensait avec plaisir à un bon feu craquant. Ces braseros ne donnaient guère de chaleur. Même pas de quoi sécher les murs qui suintaient.

Il se décida et sortit.

En arrivant près des appartements d'Urraque, Gellert vit deux silhouettes enlacées qui luttaien dans le couloir.

Hittise, qu'un des Suivants d'Eller maintenait à pleins bras. L'homme la bâillonnait d'une main, et tâchait de l'entraîner vers la porte de la lingerie.

Hittise se défendait courageusement, griffant, donnant des coups de pied, mais il était visible qu'elle n'était pas de force.

Gellert courut, arracha l'homme par son col, et lui écrasa la bouche d'un coup de poing qui l'envoya dinguer contre le mur.

Le Provien demeura un instant à cracher du sang et des fragments d'os, puis il bondit, l'arme au poing.

Gellert écarta aisément l'attaque maladroite, et tira aussi son couteau.

— Je te tuerai, rugit le Provien.

Gellert l'observait. Un violent, qui se laissait emporter par la rage. On pouvait mettre cela à profit. Il demanda avec une ironique sollicitude :

— Tu as la voix bien sifflante, frère, aurais-tu des ennuis de bouche ?

Comme il l'avait prévu, l'homme fonça aveuglément, et Gellert l'embrocha sans peine.

Le Provien s'effondra, plié sur sa blessure, et ne bougea plus.

L'imbécile ! Se laisser aller à la colère quand on se bat ! La dernière chose à faire. Eh bien, il avait payé cette erreur de sa vie.

Hittise regardait Gellert avec des yeux extasiés. Elle n'aurait pas montré plus de déférence éblouie à Alémi descendue de son piédestal.

— Comment te remercier, Messier Galt ?

— En ne soufflant mot à personne de ceci, Mademoiselle Hittise.

Il tira le corps dans la lingerie, le poussa dans un placard, et revint avec un linge essuyer les traces de sang.

— Il s'agit de faire disparaître cette charogne sans que rien ne transpire. Je m'en occuperai. Toi, pas un mot à quiconque. Prove ne serait que trop heureux de me coincer.

Gellert enterra le cadavre dans le jardin d'Urraque à la nuit close, avec l'aide d'Haumerune.

Les deux hommes creusèrent une fosse en se relayant, tassèrent la terre humide sur le corps avec patience, avant de la recouvrir de feuilles mortes. Ils étaient trempés jusqu'aux os par la violence des averses. Le vent hurlait, secouant les arbres avec fureur, couvrant tous les autres bruits.

— Au moins, dit Samber, ce temps nous aide, mais je ne suis plus d'âge à ces plaisanteries.

Sa jambe le mordait d'une douleur méchante à chaque pas.

Eller fit tout un drame de la disparition de son Suivant.

Par chance, l'homme s'était rendu en ville le matin même, et les gardes ne se souvenaient pas de l'avoir vu rentrer. Les recherches s'orientèrent vers l'extérieur. Les patrouilles bourdonnèrent en tous sens, questionnant, fouillant, quêtant, mais sans le moindre résultat.

Prove tempêta, hurla, menaça de prendre des otages, puis finit par renoncer.

Le Provien nourrissait les racines d'un eucale.

*

**

Hittise était à l'âge où l'on change d'amour chaque quinzaine, et sans se soucier de savoir si la passion est partagée.

Durant un temps, elle avait pensé être éprise de Samber, rougissant, pâlisant, se fabriquant des mondes de rêveries pour un regard ou un sourire, puis, refroidie par la venue d'Aura, était passée à un OEuvrier de son âge qui travaillait aux écuries.

Il y avait eu quelques échanges de baisers maladroits, de serments, et elle s'était crue très perverse pour avoir fait pleurer le garçon.

Depuis que Gellert avait tué ce Provien, elle flambait de passion.

Elle l'accablait de sourires, de petits gestes frôleurs, et avait le coeur qui battait à chaque rencontre. Elle ne respirait plus que pour ces yeux gris bridés et ce visage aux pommettes saillantes.

Elle se fabriquant des histoires, s'inventait de passionnantes aventures, et ne rêvait pas au-delà d'un baiser, dont la seule pensée lui faisait les jambes molles.

Gellert voyait bien ces petits manèges, mais ne s'y intéressait guère. Il ne l'aurait pas touchée du bout du doigt. Il n'était pas tenté par cette fille neuve. Ces démonstrations d'affection l'agaçaient un peu. Il fronçait les sourcils, comme un homme importuné par un chiot exubérant.

Urrique comprenait fort bien ce qui se passait.

Elle avait eu son temps de jeunesse, elle aussi.

Elle n'avait nulle intention de parler de cela à sa fille, sachant bien qu'Hittise se rebellerait au premier mot. L'adolescence a le coeur farouche, et ne saurait tolérer que l'on se mêle de ses amours, même et surtout si elles ne sont qu'imaginaires. Au reste, ces fantaisies ne passent que trop vite.

Urrique était assise dans sa chambre auprès du feu. Le bois

craquait et grésillait.

Elle fixait le dessin mouvant des flammes et y voyait surgir des images fugitives.

Elle sursauta en entendant claquer la porte.

Hittise venait justement d'entrer, les cheveux emmêlés, les yeux brillants de rage.

— Mère, ce gros cochon de Prove rôde dans les couloirs ! Il m'a encore arrêtée pour me dire des fadaïses, et il a osé poser sa sale patte sur mon cou !

— Ne t'énerve pas ainsi, mon petit chat, ça n'en vaut pas la peine.

Mais Hittise continuait sur sa lancée :

— Je le dirai à Messier Galt. Il le tuera !

— Ma chérie, dit Urrique, agacée, je voudrais bien que tu laisses Gellert en paix.

— En paix ?

Hittise était suffoquée.

— Oui, dit Urrique, je crois que tu l'ennuies un petit peu, par moments.

— Je l'ennuie ?

Urrique regrettait déjà d'avoir abordé le sujet. Elle tenta de détourner la conversation, mais Hittise ne se laissait pas distraire. Elle flambait.

— Comment pourrais-je l'ennuyer ! Je ne lui voue que de la reconnaissance, pour tout ce qu'il a fait pour nous !

— Oui ma chérie, mais...

Hittise coupa la parole à sa mère, et se lança dans un flot de paroles emportées. Elle criait.

Urrique faisait « chut, chut », sans parvenir à endiguer ce débordement verbal.

La jeune fille en était à vanter les mérites de Gellert : « un homme qui... un homme que... »

— Et pense que Messier Galt a libéré les prisonniers, ajouta-t-elle.

Urrique jeta un coup d'oeil inquiet vers la porte, et poussa un cri d'effroi.

Eller Prove se tenait dans l'encadrement, qu'il bouchait de toute sa masse, un mauvais sourire aux lèvres.

Urrique était blême, et Hittise affolée.

Comment avaient-elles pu ne pas entendre les pas du gros et de ses Suivants ? Prove n'avait guère l'habitude de frapper aux portes, on ne le savait que trop, et entraînait partout comme chez lui.

— Je venais te voir pour affaires, Madame, dit-il, mais elles pourront attendre. Ceci est plus intéressant. Que disais-tu, petite ?

— Rien, dit Hittise, qui tremblait, rien.

— Oui bien, dit Eller.

Il se retourna vers le couloir, et appela :

— Sellot ! Juremon ! Vous gardez cette porte. Personne n'entre ou ne sort sans mon ordre !

— Messier... tenta Urrique.

Mais il ne l'écoutait plus et sortait. Il s'arrêta un moment dans le couloir.

— Galt, dit-il pensivement, les yeux rétrécis. Galt...

*

**

Gellert jouait aux dés avec un vieux Suivant aux Salles Basses lorsqu'il vit entrer la troupe des gardes proviens.

Il comprit tout de suite que sa chance venait de tourner et se leva brusquement.

L'issue vers la porte était bouchée, les fenêtres à petits carreaux closes, il n'aurait pas le temps de les ouvrir.

Il tira son couteau.

— Prove le veut vivant, dit une voix, ne l'oubliez pas !

Gellert tua son premier adversaire, blessa le second, se débarrassa d'un troisième en ruant, reçut un coup sur le poignet qui lui arracha son arme de la main, puis se défendit un moment à poings nus avant de succomber sous le nombre.

Il se retrouva les poignets ligotés dans le dos, une pointe de lance appuyée contre la colonne vertébrale, et fut poussé dans le couloir, puis vers l'escalier des caves.

Six gardes l'entouraient, les armes tenues sans négligence, et il pensait qu'on lui faisait bien des honneurs.

Ils dépassèrent les caves, s'arrêtèrent pour permettre à un soldat d'allumer une lanterne, et continuèrent à descendre. Les anciens cachots du Domaine s'étendaient là-dessous. Ils ne servaient plus depuis si longtemps que nul n'avait songé à y installer des lumènes. La lanterne balancée jetait des ombres sur les murailles épaisses, tout en arêtes de roc mal équarri, et tachées de salpêtre.

Les gardes s'arrêtèrent, ouvrirent une porte bardée de fer rouillée qui protesta en grinçant furieusement, et Gellert, poussé d'une violente bourrade dans le dos, tomba sur les genoux.

La porte se referma, éteignant la lumière, et les verrous cognés avec vigueur s'enclenchèrent sèchement.

Gellert se redressa.

Le noir était si absolu qu'il avait l'impression d'être aveugle.

Il fit trois pas hésitants, buta contre une arête, se retourna, et, tâtonnant avec ses mains liées, découvrit un bat-flanc de pierre où

s'asseoir.

Il régnait là-dedans une odeur très acre de moisissure. Le sol était boueux, et la pierre ruisselante d'eau. Il faisait glacial, et Galt n'avait sur le dos que sa chemise. Il ne tarda pas à frissonner.

Rien d'autre à faire que remuer des pensées peu gaies. Prove avait-il découvert quelque chose, ou décidé brusquement de passer à l'attaque ? Les deux cas se valaient.

« Ma peau n'est plus à mettre en loterie. Il me fera torturer de toute façon, il me hait. Un mauvais moment à passer, mais qui passerait. La prochaine vie sera peut-être meilleure... »

Gellert passa toute la matinée dans son cul-de-basse-fosse.

Pour tuer le temps, il explora sa prison à petits pas précautionneux, tâtant la muraille des épaules. Pas bien grande, on en avait vite fait le tour. Il bougea pour combattre le froid. Ses mains liées s'engourdissaient.

Il revint s'asseoir.

Il s'interdisait de penser à Prove et aux ennuis à venir. Il recréa l'île de Colde, morceau par morceau, et la passa en revue. Il refit des parties de chasse avec Laccan. Il tenta de se rappeler tous les visages des hommes de Mauran, ce qui était difficile, et l'occupa un grand moment.

Il fut tiré de sa geôle après la mi-jour.

Des bruits de bottes résonnèrent, les verrous s'ouvrirent en rechignant, et Gellert clignota des yeux, ébloui par la lanterne.

Avant de l'emmener, les gardes lui entravèrent les pieds d'une corde qui l'obligeait à marcher à petits pas.

Il voyait bien les raisons de ce luxe de précautions. Il avait songé lui-même à tenter de se faire embrocher par une lance. Mais Eller le voulait en vie, et devait avoir donné à ce sujet des ordres stricts. Amère ou non, il faudrait avaler la drogue.

Gellert suivit un long passage voûté, et fut poussé dans une pièce où rougeoyait un brasero. On avait allumé des torches résineuses qui flambaient en fumant dans les torchères.

Prove attendait, assis dans un fauteuil apporté pour la circonstance où s'étalait sa vaste masse.

Gellert regardait autour de lui, et se raidit involontairement.

L'ancienne chambre de torture du Domaine, avec des chaînes et des menottes rouillées pendues au mur.

Pas d'instruments de supplice. On les avait détruits depuis bien longtemps en Acherra. Le gros devait être déçu. Oui bien ! On pouvait lui faire confiance pour trouver autre chose.

L'Exécuteur attendait dans un coin. Un torse comme un muid, des bras énormes, et la tête directement enfoncée dans les épaules.

Deux gardes poussèrent Gellert devant Prove, et demeurèrent

dans son dos, en le maintenant par les bras.

« Pensent-ils que je vais l'égorger avec les dents ? »

Eller épiait, avec l'expression satisfaite du chat qui vient de poser la patte sur sa proie.

— On dit que c'est toi qui as fait évader les prisonniers ?

Gellert se demandait qui avait pu vendre la mèche. Et que savait le gros, exactement ?

Il dit :

— Quelle est cette histoire ?

— Une histoire que je crois vraie. J'aimerais en apprendre un peu plus long là-dessus.

— Que veux-tu que je t'apprenne ? Je ne sais rien.

— Je pense bien que si, dit Eller. De plus, tu n'as pas agi seul, dans cette affaire. Qui était avec toi ?

Allons, le gros ne paraissait pas trop renseigné. Gellert était bien décidé de se taire. Il ne donnerait ni Mauran, ni ses hommes, et encore bien moins Rosalde. Il n'en serait pas sauvé pour autant.

Il répondit :

— Personne, je n'y étais pas.

— C'est ce que nous allons voir.

Le gros s'était levé, et parlait à son prisonnier en lui soufflant dans la figure.

— Recule-toi, dit Gellert, ton haleine pue !

Prove sursauta comme s'il avait été mordu. Sa voix se fit venimeuse :

— Quand j'en aurai fini avec toi, tu trouveras que je sens la rose, et tu le diras. Tu me diras aussi tout ce que je veux savoir.

— Crève !

Gellert fut dépouillé de sa chemise, et enchaîné face à la muraille par les poignets et les chevilles, le corps étiré et les bras ouverts.

L'Exécuteur ramassa un fouet à épaisse lanière tressée, et s'approcha.

Prove s'était rassis, et se carrait dans son fauteuil.

Il fit un geste de la main.

Le premier coup mordit Gellert comme un acide.

Il serra les mâchoires. Il ne donnerait certainement pas à Prove le plaisir de l'entendre crier, dût-il se couper la langue entre ses dents.

Un coup, un autre coup, un autre encore. Et la douleur, brûlante, lancinante, qui monte par vagues successives et irradie jusqu'à l'extrémité des ongles.

La mèche cingle, et les muscles se contractent jusqu'à une rigidité minérale. La lanière broie, déchire, laboure, arrache, et le corps révolté se tord et se convulsé dans l'attente du coup suivant. Le

cerveau martelé se morcelle en fragments de souffrance.

Tout est rouge, tout est flammes, tout est brasier.

Gellert s'accrochait à sa haine. Une haine sauvage, démente, qui s'enfla, grandit, devint vaste comme l'immensité du ciel, puis se ramassa, se durcit et se concentra en un noyau dense.

Il ne céderait pas. Jamais.

Le fouet claquait.

L'Exécuteur frappait méthodiquement, à droite, puis à gauche, traversant en oblique toute la longueur du dos, où se multipliaient des stries sanglantes. Chaque coup, tombant sur des blessures fraîches, devenait plus dur à supporter que le précédent.

Eller arrêta son bourreau.

Le gros remuait dans son fauteuil, enfonçait les mains dans ses manches fourrées. Il fit approcher le brasero en se plaignant du froid, puis demanda :

— Eh bien, as-tu quelque chose à me dire ?

Gellert haletait, la bouche salée de sang, le coeur fou.

— Je ne sais rien.

Le premier coup après cette pause lui arracha un râlement.

La douleur l'enveloppa à nouveau dans un réseau de flammes.

L'Exécuteur cinglait avec régularité, mais, comme son bras se fatiguait, il s'arrêtait maintenant de temps à autre pour se reposer un moment.

La reprise après ces répit était terrifiante.

Eller s'énervait.

Il regrettait d'avoir décidé d'interroger cette charogne dans un trou aussi glacial. L'endroit lui avait paru commode, à l'écart de tout, et facile à garder.

Il ne tenait pas à ce que tout Acherra se mêlât de cette affaire. Il imaginait déjà les glapissements d'horreur des Suivants lorsqu'ils apprendraient de quelle façon on traitait un des leurs.

Il avait craint de mettre tout le Domaine en émoi à cause des cris.

Oui bien !

Pour ce que ce chien entêté criait, il aurait aussi bien pu le faire questionner dans sa chambre.

Le gros houspilla son bourreau :

— Est-ce que tu ne sais plus ton métier ? Nous n'allons pas y passer la journée !

La mère cinglait. Son claquement mat et monotone résonnait sous la voûte.

Un répit.

Une reprise.

Un répit.

Une reprise.

Tout le dos de Gellert devenait plaie. Les stries entrecroisées se mêlaient, se rejoignaient, se touchaient, et la douleur accumulée le rendait fou.

Prove s'exaspérait. Il harcelait l'Exécuteur, et posait ses questions d'une voix de plus en plus irritée.

— Vas-tu te décider à dire ce que tu sais, pourriture !

Et Gellert ne savait plus ce qui l'obligeait à répondre avec une obstination de brute :

— Je ne sais rien.

Un nouveau choc lui hachait le dos de part en part, et il souhaitait la mort.

Il était prisonnier d'une gangue d'étincelante souffrance, et se débattait vainement. Il tirait sur ses chaînes, s'y tailladant les poignets. Les secousses successives l'incrustaient dans les arêtes de la muraille, et ses dents mordaient la pierre.

La douleur puisait, se tordait et se distordait en tourbillons écarlates. Des cascades de torture croulaient, des vagues de géhenne s'abattaient.

Gellert ne voyait ni n'entendait plus, toutes pensées cohérentes anéanties.

Des meules de moulin le broyaient.

Il était dévoré par les charrons.

Une fournaise rugissait sous la cage, et le fer rougi le tuait.

Il s'éloignait de son corps.

Il flottait.

Il dérivait.

Quelque part, un homme qu'il ne connaissait pas geignait.

Puis tout bascula dans du noir traversé de fleuves incandescents.

L'Exécuteur recula en laissant retomber sa lanière, et se retourna vers Prove.

— Il s'est évanoui, Messier.

— Réveille-le !

CHAPITRE VII

Hittise et sa mère avaient passé toute la journée dans la chambre, aussi angoissées l'une que l'autre.

Hittise pleurait, et Urraque tentait de la reconforter.

— Ce n'est pas ta faute, ma chérie, c'est juste une terrible malchance.

Mais la jeune fille ne voulait rien entendre, et se désespérait.

— Mais tu m'avais dit, mère, de ne jamais en souffler mot, tu me l'avais dit !

Urraque n'osait parler de sa propre angoisse. Gellert se tairait certainement, mais Prove pouvait décider d'interroger Hittise.

Urraque en avait la bouche séchée de terreur.

Elle finit par prendre la jeune fille dans ses bras pour lui chuchoter à l'oreille :

— Que sais-tu exactement de cette histoire ?

— Rien, mère. Mate a seulement dit un jour que Messier Galt avait sauvé les prisonniers.

Elles parlaient toutes deux par murmures. On entendait par moments les gardes remuer derrière la porte.

— Si Eller t'interroge, fais l'idiote. Tu as juste entendu une vague phrase aux Salles Basses, et quand il demandera qui parlait de cela, donne-lui le signalement de ce Provien que Gellert a tué.

Par chance, Hittise n'avait pas mentionné le meurtre de cet homme. Le gros ne pouvait rien savoir là-dessus. Urraque supposait que l'explication paraîtrait plausible. Un homme assassiné parce qu'il en savait trop et bavardait. Eller en penserait ce qu'il voudrait. La situation de Gellert ne pouvait plus être empirée.

Mate apporta le repas de sa maîtresse. Les gardes lui refusèrent l'entrée et elle partit en pestant.

Les uns après les autres, Augier, Samber et Aura, Aimegarde, Rosalde puis plusieurs Suivants essayèrent à leur tour de voir Urraque, sans y parvenir.

Tout le Domaine avait dû apprendre l'arrestation de Galt.

Prove revint avant le soir, et ouvrit la porte à la volée.

Il ne semblait guère de bonne humeur.

— Ce chien ne veut rien dire ! A toi petite, que sais-tu ?

Hittise s'en tira fort bien. Elle fit l'enfant effarouchée, raconta sa petite histoire avec talent, et le gros parut la croire. Merci à la chance qu'il eût un faible pour elle.

— Alors, dit-il pensivement, cette charogne m'aurait aussi tué un Suivant ? Oh mais il parlera !

Urrique en eut le coeur serré. Elle savait bien que le gros n'aurait de toute façon pas lâché sa proie, mais tout de même... « Alémi, aide Gellert ! » On ne pouvait guère que prier pour lui.

Prove s'en allait. Il dit :

— Vous pouvez sortir, à présent. Je tirerai tout cela au clair !

Il partit, emmenant les gardes.

Il n'était pas dans l'escalier que Mate entra précipitamment.

— Ah Madame, quel malheur !

— Va me chercher Samber, dit Urrique. Il faut que nous parlions.

Haumerune entra, accompagné de Rosalde et d'Aura.

— Madame, que s'est-t-il donc passé ?

Il fallut raconter la faute commise par Hittise, et la jeune fille se remit à pleurer à gros sanglots.

Rosalde la regardait avec haine. Cette petite dinde ! Elle l'aurait bien tuée. Ce que Gellert devait supporter, à présent, à cause de la langue bavarde de cette sotte !

Hittise surprit ce regard méchant, et pleura plus fort.

Rosalde n'en était que plus exaspérée. Tu peux bien sangloter, idiote ! Ils tueront Gellert à cause de toi, et il n'aura pas une mort facile. Elle-même ne songeait pas à ce qu'elle risquait...

— Il faudrait tirer Galt de là, dit Samber, mais comment faire ? Et nous ne savons même pas où ils l'ont mis.

Une voix résonna :

— Il est dans l'ancienne chambre de torture, sous les caves. Et il faut le tirer de là, en effet, il nous gêne.

Le loubre s'était matérialisé sur le lit.

Tous le regardaient avec incrédulité.

Aura s'approcha en tendant la main pour le toucher, et la bête se laissa palper.

— Il vous gêne ? fit Samber stupéfait.

— Les explications prennent trop de temps, dit le loubre. En ce moment même, un Provien attend aux Cuisines que l'on remplisse de soupe sa marmite. Il va la porter aux gardes des cachots. Après la deuxième volée de marches, il y a un renforcement où te dissimuler. Si cette fille blonde qui est là détourne l'attention du soldat, tu pourras mettre dans la soupe une drogue à endormir. Dépêchez-vous !

Il avait déjà disparu.

— Pourquoi nous aide-t-il ainsi ? dit Urrique. Et que veut-il ?

Samber se posait bien d'autres questions.

Qu'était cet animal ? Comment pouvait-il ainsi surgir et se dissoudre ? En quoi Gellert le gênait-il ?

— Madame, ne cherchons pas à comprendre. S'il a raison, nous devons faire vite ! As-tu de l'autie ?

Mate fouillait déjà un coffret, et en tirait un flacon plat.

— Allons-y, dit Samber à Rosalde.

— Attends ! J'aurai besoin d'une cruche remplie, ainsi le garde pensera que je reviens de tirer du vin, et ne s'étonnera pas.

Une bonne fille, songeait Samber, et qui pensait vite.

Ils descendirent, marchant rapidement, passèrent devant les Salles Basses et parvinrent aux caves.

L'escalier continuait, noir, vers les cachots.

On entendait faiblement les voix des gardes qui bavardaient.

Samber trouva un renforcement assez sombre où se dissimuler, et Rosalde attendit.

« Alémi, faites que ce Provien ne soit pas encore passé. » Elle frissonnait dans sa robe mince. « Quel froid ! Gellert... Que lui ont-ils fait ? Si nous pouvions l'en tirer... »

Un bruit de pas résonna, et le garde apparut, l'anse de la marmite dans une main, une lanterne dans l'autre.

Rosalde s'avança à sa rencontre.

A quelque distance de lui, elle perdit l'équilibre, et s'effondra. La cruche vola en éclats, arrosant de vin sa robe et le sol.

Rosalde gémissait en se frottant la cheville.

— Mon pied ! Oh, j'ai mal !

Le garde posa sa marmite et sa lanterne, et s'approcha pour la relever. Rosalde s'accrochait à lui, se plaignait à voix très haute, et semblait avoir beaucoup de difficulté à se remettre debout.

Samber surgit de son encoignure, vida le flacon dans la soupe, et regagna sa cachette.

Rosalde s'était redressée.

— Grand merci, Messier. Cela va mieux.

Elle s'éloignait en boitillant.

Le garde récupéra marmite et lanterne, et prit l'escalier menant aux geôles.

Dès qu'il eut disparu, Samber suivit Rosalde.

Ils remontèrent jusqu'aux appartements d'Urrique.

— C'est fait, dit Samber. Il ne reste plus qu'à espérer qu'ils dormiront bien !

Haumerune et Rosalde attendirent la mi-nuit, en compagnie d'Urrique et de Mate.

Ils ne parlaient guère, chacun plongé dans ses pensées.

Il y avait tellement de « si... » encore en suspens.

Samber proposa une partie de dés, qui fut bientôt abandonnée, aucun des participants n'ayant le cœur au jeu.

Rosalde broda un moment, se piqua trois fois, et jeta rageusement son ouvrage dans un coin.

Mate s'en fut à plusieurs reprises rôder dans les couloirs. Elle revint enfin, disant que tout semblait dormir.

Eller avait regagné les appartements de Laccan dès après le dîner. Chance merci, il n'avait pas eu envie de retourner voir son prisonnier le soir même.

Samber l'avait vu avec satisfaction, pendant le repas, bâfrer, vider coupe sur coupe, puis bâiller bruyamment en plissant les yeux.

Haumerune et Rosalde se levèrent, et Mate, qui devait faire le guet les suivit.

Urrique demeura seule, n'osant rien souhaiter. Elle porta ses mains jointes à son front pour saluer Alémi.

Ils arrivèrent tous trois à l'escalier des caves sans avoir rencontré personne dans les couloirs déserts. Mate demeura sur les premières marches, tandis qu'Haumerune et Rosalde continuaient leur chemin.

Les gardes dormaient, et dormaient bien. L'autie provoquait un sommeil très profond, dont rien ne les tirerait avant le matin.

Il fallut retrouver le soldat qui avait transporté la marmite, et Samber l'égorgea sans plaisir. Il avait peu de goût pour ces choses, mais l'homme pouvait fort bien se souvenir de Rosalde lorsque l'on commencerait à poser des questions.

Samber ramassa une lanterne, et Rosalde décrocha le trousseau de clés pendu à un clou.

Ils enfilèrent un étroit boyau noir.

Les murailles resserrées donnaient une sensation d'étouffement. La lanterne éclairait par à-coups des arêtes de pierre grossièrement taillées. Une odeur moisie, épaisse, semblait traîner là depuis l'aube des âges, et le froid humide gelait.

La mauvaise jambe d'Haumerune se vengeait, en élancements cruels.

Dans la salle de géhenne, des torches achevaient de se consumer, et Gellert était toujours accroché à la muraille.

Samber retint un cri en le voyant, et Rosalde se mordit inconsciemment la lèvre.

On l'avait torturé jusqu'à l'épuisement total, et il pendait sans forces entre ses chaînes, une joue sur la pierre, et le menton reposant au creux de l'épaule.

Il ne devait plus avoir un pouce de chair intacte sur le dos. Un magma de viande rouge, hachée au tranchoir.

Du sang séché raidissait sa culotte, maculait ses bottes, et s'étalait à terre en taches piétinées.

Lorsque Samber toucha ses poignets pour les dégager des menottes, Gellert se raidit, tenta de redresser la tête, et ouvrit des

yeux vitreux qui ne voyaient pas.

— Je ne sais rien, dit-il d'une voix lasse.

— Gellert, c'est moi, Samber !

Les yeux injectés de sang s'éclaircirent un peu.

— Samber ? Tire-moi de là si tu peux. Je ne sais pas si je tiendrai une deuxième fois.

Samber libérait les poignets, fortement entaillés et saignants puis les chevilles.

Délivré de ses chaînes, Gellert chancela, tenta de s'accrocher au mur, et plia les genoux.

Samber le retint, et chargea le corps inerte sur ses épaules.

— Veux-tu que je t'aide ? demanda Rosalde, inquiète.

— Hé, je ne suis pas boiteux du dos. Je le porterai bien. Prends la lanterne.

Ils remontèrent jusqu'aux caves, et trouvèrent Mate qui attendait. Elle faillit hurler en voyant Galt, puis se reprit.

— Personne, dit-elle.

La traversée du couloir, devant les Salles Basses, représentait la partie dangereuse du trajet.

Il y avait toujours des allées et venues, même de nuit. Qu'un Provien rentrât se coucher, après avoir passé la soirée en ville... Qu'un autre sortît pour satisfaire un besoin naturel...

Des hommes ronflaient derrière les portes des Salles Communes, et des bruits de conversation et le choc des dés sur une table s'échappaient d'une cellule.

Ils se hâtèrent.

Haumerune forçait sa jambe raide, courbé sous le poids qu'il portait et soufflait fort. Rosalde passait sa langue sur ses lèvres sèches, et Mate priait.

Ils atteignirent enfin la porte des jardins, et la tension se relâcha.

On pouvait maintenant regagner les appartements d'Urrique par l'escalier privé donnant sur son jardin.

Samber déchargea son fardeau sur le lit.

— Alémi ! Dans quel état...

— Madame, il ne sera pas sur pied avant longtemps. Et où le cacher ? Prove fera tout fouiller, et sans doute jusqu'à ta chambre.

— J'y ai pensé, dit Urrique, et j'ai un moyen.

Elle poussa sur une grappe de raisins ornant le mur près de la cheminée, et un pan de muraille pivota.

— Laccan et moi étions seuls à connaître ceci. Je ne crois pas que Prove trouvera Gellert ici.

Samber s'approcha pour examiner l'étroite pièce sans fenêtre qui s'enfonçait derrière la cheminée. Les cachettes de ce genre n'étaient pas rares, dans les Domaines. Prove pourrait y penser.

Il repoussa le mur, passa ses doigts sur les interstices des pierres et frappa du poing à différents endroits.

Du travail bien fait. Même au son, on ne distinguait rien.

Gellert remua un peu.

— Soif, dit-il.

Rosalde s'agenouilla pour le faire boire. Il avait les lèvres déchirées, et des marques noires sous les yeux, si sombres qu'elles paraissaient dessinées à la suie.

Mate s'était approchée avec un pot de pommade cicatrisante, et ne savait par quel bout prendre ce dos labouré.

Urrique lui enleva le pot des mains.

— Va plutôt chercher une paillasse et des draps, il faut le cacher dans cette pièce avant le matin. Trouve aussi de la soupe et du vin. Il a perdu bien trop de sang.

Gellert ne semblait pas conscient de l'agitation autour de lui.

*

**

Urrique fit partir Augier et Hittise dès l'aube, en compagnie de Samber et d'Aura.

Ils passèrent les portes sans bagages, comme s'ils allaient faire une simple promenade à cheval. Ils devaient se rendre à Ferne, et y demeurer pour un temps.

Urrique ne tenait pas à ce qu'Eller interrogeât les enfants, et Aura aussi était en danger. Elle imaginait très bien la rage de Prove lorsqu'il découvrirait que son prisonnier s'était envolé. Elle préférait savoir à l'abri les victimes possibles. Elle-même se sentait de taille à tenir tête au gros. Au reste, il n'oserait pas la toucher. Elle remplaçait le Dep en Acherra jusqu'à ce que son fils soit en âge de prendre sa place. Porter la main sur elle amènerait pis que des troubles.

Il y eut des échos de la fureur de Prove dans tout le Domaine.

Il fit punir les gardes qui avaient dormi, fouiller jusqu'au moindre recoin, et interroger et malmenier les Suivants.

Il était évident que Galt n'avait pu s'en tirer sans aide.

Finalement, il se présenta lui-même pour visiter la chambre d'Urrique.

Elle brodait, assise près de la cheminée, avec l'air d'une femme qui n'a pas un souci au monde, tandis que le gros regardait sous le lit, secouait les tentures, frappait du poing contre la muraille, et ouvrait des coffres qui n'auraient jamais pu contenir un corps d'homme.

Eller la vit sourire, et ses yeux verts flambèrent de rage. Il avait le visage cramoisi.

« S'il pouvait mourir d'un coup de sang, se disait Urrique. Quel débarras ! »

— Madame, dit le gros, je veux voir la petite Hittise. Où est-elle ?

— J'ai envoyé les enfants à la campagne, en compagnie de leur Stuteur et d'une de mes Suivantes. Ils avaient l'air fatigué, et j'aimerais qu'ils se reposent.

— Où cela ?

Urrique piquait posément son aiguille.

— Je ne crois pas que cela te regarde, Messier.

— Tout me regarde, ici, rugit Prove. Et je veux interroger Hittise. Je l'ai peut-être crue trop vite, l'autre jour !

— Hittise n'en sait pas plus qu'elle ne t'a dit. Et tu ne la verras pas de mon fait. Tes colères l'effrayent.

Le gros la regardait, les yeux plissés.

— Peut-être est-ce toi qui sais quelque chose. Et si je te faisais questionner ?

— Fais-le si tu l'oses, Messier. Tu n'apprendras rien que tu ne saches déjà.

Elle passait son aiguille dans le tissu. Ses mains ne tremblaient pas. Elle était seule à entendre son cœur battre trop vite.

Eller l'observait avec attention.

— Tout le monde me ment, dit-il d'une voix lente. Tout le monde me promène d'une histoire à une autre, et qui n'est jamais la bonne. Ce chien n'a pas pu se détacher tout seul, et il ne serait pas allé loin dans l'état où je l'ai laissé.

Il sortit sans prendre congé et en faisant claquer la porte.

Les recherches durèrent cinq jours, mettant le Domaine sens dessus dessous. Les Suivantes hurlaient en voyant les Proviens mettre leurs chambres à sac, et les Suivants se plaignaient hautement d'être bousculés.

Eller tempêtait.

Il revint trois fois chez Urrique, criant, menaçant. Elle se défendait calmement, sans laisser voir ses craintes. Tout de même, il valait mieux que l'Archêque fut parti. Celui-là aurait sûrement osé ce qu'Eller n'osait pas !

Durant ce temps, Gellert délirait dans la chambre secrète.

Il avait été pris d'une mauvaise fièvre, et se débattait, luttait en dévidant des phrases incohérentes.

On lui avait entortillé le buste de bandelettes, mais son dos ne guérissait pas et suppurait.

Il devenait rigide comme une barre de fer lorsqu'on touchait ses plaies.

Aimegarde et Rosalde se relayaient à son chevet.

Ce n'était pas un malade facile. Il repoussait les bouillons qu'on

voulait lui faire boire, et mordait les mains qui tentaient de le bâillonner lorsqu'il divaguait trop haut. Heureusement, les murs étaient assez épais pour étouffer les bruits.

Rosalde passait un linge humide sur le visage amaigri trempé de sueur et envahi d'une barbe drue qui piquait la main. Elle pensait qu'il allait mourir, et s'étonnait d'en éprouver tant de chagrin. Après tout, il y avait bien d'autres hommes, mais celui-là lui manquerait.

Aimegarde était toute patience et douceur. Rien ne la rebutait. Elle remplissait le bol que Gellert venait de rejeter pour la troisième fois, y mêlait la misa qui guérissait les fièvres et réussissait à le faire boire.

C'était une fille châtaine, ni laide ni jolie, avec des yeux gris-bleu et un regard calme.

Pour décoller les pansements qui adhéraient aux chairs à vif, elle s'y prenait mieux que Rosalde qui s'énervait et arrachait sèchement.

Gellert crispait ses poings sur les draps, mais ne se plaignait pas.

Rosalde vint un matin prendre la relève, et salua Urrique qui déjeunait, encore en robe de nuit.

Mate verrouilla soigneusement la porte. Il s'agissait de ne plus se laisser prendre par surprise.

Rosalde fit pivoter la muraille, et Aimegarde sortit en souriant.

— Il dort encore. Je lui ai fait boire de l'autie, et il a passé une nuit calme. Je crois bien qu'il va mieux.

Rosalde entra, et le mur se referma derrière elle.

Que cette pièce était petite ! A peine la place de circuler autour de la paillasse. Un siège garni de coussins, et, dans un coin, un coffre à dessus plat encombré de pots, de flacons et de cruches. Une lumène accrochée au mur dans une ancienne torchère. La cheminée proche chauffait la pièce, et un trou noir au plafond laissait passer l'air. Il devait déboucher dans le toit, quelque part à l'extérieur.

Gellert reposait sur le ventre, enroulé dans un drap.

Rosalde s'agenouilla pour lui toucher la joue.

Fraîche, et il n'y avait plus cette mauvaise rougeur aux pommettes. Elle fit glisser le drap sur le torse entortillé de linge, et posa sa main sur la peau nue au creux des reins. Pas de sueur, et une chaleur normale.

C'était vrai qu'il semblait aller mieux.

Gellert se retourna sur le flanc, et ouvrit les yeux. Son regard était clair et il souriait.

— Rosalde ! Il m'avait bien semblé te voir, avec Samber, mais je pensais avoir rêvé.

— Tu n'as pas rêvé. Nous t'avons enlevé à Eller, et sans trop de peine.

Gellert s'assit en grimaçant un peu, les genoux remontés.

— Ainsi, Prove ne m’a pas eu. Eh bien, moi, je l’aurai !

— Pense à autre chose pour le moment. Il est bien gardé, et de plus, il a fait mettre ta tête à prix. Deux cents ferras, et trois cents si on te ramène en vie.

— Jolie somme pour une seule peau, dit Gellert, ironique. Cet homme m’aime. Il faut dire que je le lui rends bien, et plus encore qu’autrefois.

Ses yeux noircissaient, et un muscle bougea près de sa mâchoire.

— Comment te sens-tu ? demanda Rosalde.

— Assez bien, mais aussi solide qu’un chaton nouveau-né. Je ne partirai pas en guerre aujourd’hui.

— Ton dos ?

— Ça va.

Il examinait la pièce étroite. Rosalde s’était assise près de lui, jambes croisées. Il sentait son parfum, léger, un peu acide.

— Quel est ce trou ? demanda-t-il.

— Une cache, et derrière la propre chambre de Madame Urraque, s’il te plaît. Tu vois si on te soigne !

— Je ne me souviens pas de grand-chose. Comment m’avez-vous tiré des pattes d’Eller ?

Rosalde raconta l’intervention du loubre, et la ruse employée.

— Décidément, ce loubre me veut du bien. Drôle de bête, et curieuse affaire, c’est à n’y rien comprendre.

Il réfléchissait, et regardait sans le voir le profil de Rosalde.

— Tout de même, je voudrais bien savoir comment le gros a reniflé ma trace. Le sais-tu ?

— Une histoire idiote, et la malchance. Hittise parlait de toi à Madame, et elle criait trop haut des choses qu’il aurait mieux valu taire. Eller est arrivé là-dessus, et a tout entendu.

Gellert soupira.

— J’avais trop tiré sur la chance. Elle devait bien me lâcher. Je ne peux même pas en vouloir à cette gourde. Quinze ans, et elle se croyait amoureuse de moi. Bah ! De toute façon, Eller m’aurait posé la patte dessus un jour ou l’autre. Il ne voulait qu’un prétexte.

— As-tu déniaisé la petite ? demanda Rosalde, curieuse.

— Tu plaisantes ! Je ne suis pas encore à l’âge où l’on a besoin de fillettes pour se chauffer le sang. Une fille neuve ! Oui bien ! Des cris, des drames, des pleurnicheries, et de l’amour à vous engluier. Tu n’y penses pas !

Rosalde le regardait, un peu rêveuse. Elle fit glisser un doigt le long de la joue barbue, puis sur le cou, et appuya au creux de l’épaule.

— Tu n’aimes pas qu’on te gêne, n’est-ce pas, Gellert ?

— Non, ma chatte jolie. Et pour l’amour, il faudra attendre un peu. Je ne suis pas en état.

Il y avait un brin d'ironie dans son regard gris. Il se rallongea sur le flanc, et ferma les yeux.

*

**

Gellert se remit rapidement, mais, lorsqu'il fut assez bien pour tenir debout, l'inaction forcée ne tarda pas à lui porter sur les nerfs.

Il lisait, bavardait avec Samber venu lui apporter des livres, et se laissait docilement soigner. Son dos sécha peu à peu en croûtes rugueuses et épaisses qui le tiraillaient et le démangeaient par moments.

Il descendit deux ou trois fois de nuit dans le jardin d'Urrique pour prendre l'air, et remonta dans la cache avec bien peu de plaisir.

Il s'ennuyait, allait et venait dans sa prison comme un aupard encagé, et se montrait facilement irritable. Finalement, il décida de ne pas demeurer un instant de plus dans ce trou.

Il discuta un peu de la situation avec Urrique.

— Comment sortir d'ici, Madame ? Je m'arrangerais des murailles du Domaine, mais les remparts posent un autre problème.

Eller faisait garder les portes de la ville, et sérieusement. Nul ne sortait sans montrer patte blanche, et les charrettes étaient fouillées à fond, et leurs chargements lardés de coups de lance. De plus, non seulement les gardes respectaient strictement les consignes, mais ils en rajoutaient plutôt. Ils avaient tous très envie de gagner la somme promise pour la capture de Galt.

Urrique souriait.

— Tu sortiras quand tu voudras, et facilement. Un souterrain de fuite part des caves pour aboutir hors de la ville, assez loin dans la campagne. Seule la famille en connaît l'existence. Mais où comptes-tu aller ? Veux-tu rejoindre Colde ?

— Non Madame, j'ai un compte à régler avec Prove, et je ne quitterai pas Acherra en laissant traîner cette dette. Le gros est hors de ma portée pour le moment, mais les choses peuvent changer.

Les yeux gris de Gellert étaient devenus aussi durs et froids que deux silex.

Urrique comprenait très bien. Ce goût de la vengeance, elle l'avait elle-même dans la bouche. Elle ne pouvait regarder Eller sans voir flotter près de lui la tête coupée de Laccan.

— Tu peux aller à Ferne, dit-elle, mais tu n'y seras pas complètement à l'abri. Des Proviens y passent parfois pour acheter des chevaux, et Eller a fait clamer ton signalement dans toute son armée.

— J'ai une meilleure idée, Madame. Je vais rejoindre Mauran Querre.

Urrique se mit à rire doucement.

— Je te vois bien mal en Rançonneur, Gellert !

— Pourquoi pas, Madame ? Je m'en arrangerai, et d'ailleurs, je doute que Mauran rançonne beaucoup ces temps-ci. Je pense qu'on pourrait facilement, faute de Marchands, le pousser à attaquer ces caravanes qui emportent nos biens en Terre provienne.

— Elles sont bien mieux gardées que celles des Marchands. Le risque sera grand. Accepteront-ils ?

— Je ne crois pas que le risque retienne jamais Mauran. Ses hommes suivront et moi, j'ai très envie de me battre.

En parlant, Gellert avait fermé inconsciemment les poings.

« Il sent encore les coups de fouet sur son dos, se dit Urrique. Cette séance lui a laissé autant de traces dans l'esprit que de cicatrices sur les épaules. Les Proviens qui l'auront en face pourront s'en repentir. »

Elle le devinait enragé de haine.

Gellert descendit au jardin bien après la mi-nuit.

Il était vêtu de culottes de peau, de courtes bottes, et d'une veste de cuir fourrée de loubel noir, sanglée d'un ceinturon à boucle ornementée. Il taquinait de la main la poignée de son couteau de chasse, bien décidé à ne pas se laisser reprendre en vie.

Le jardin était froid et humide, balayé de rafales de vent qui secouaient les branches nues, et la nuit très sombre. Quelques gouttes de pluie lui cinglèrent le visage tandis qu'il traversait pour atteindre la porte.

Il aspira avidement l'air glacial qui sentait les feuilles mortes et le terreau.

Il n'aurait pu demeurer un jour de plus dans cette cache.

Mate l'attendait, avec un chariot couvert de paquets de linge, où il s'allongea. Elle le recouvrit d'un drap, arrangea adroitement les ballots, puis poussa le chariot le long du couloir des Salles Basses.

Précaution nécessaire, car ils croisèrent un Suivant provien qui rentrait, assez aviné, et ne jeta en passant qu'un coup d'oeil distrait à cette OEuvrière qui transportait un chargement de linge. Le Provien eut un hoquet, puis poussa en chancelant la porte d'une cellule et y disparut.

Mate atteignait l'escalier des caves. Gellert sortit. Ils s'embrassèrent brièvement.

— A te revoir, Mate.

— Alémi te garde, Messier Galt.

Gellert descendit, et trouva Urrique assise sur les dernières marches.

Ils suivirent un couloir qui sentait âprement le vin, et Urrique ouvrit à l'aide d'une grosse clé la porte d'un cellier obscur où dormaient quelques tonneaux.

Gellert tira de sa poche une lumène taillée, et Urraque fit surgir un passage de la muraille du fond en tournant un morceau de roc saillant.

Le souterrain béait, soufflant une haleine froide et âcre.

— J'espère qu'il est encore en bon état, dit Urraque. Il peut y avoir des éboulements, fais attention.

— Je m'en tirerai, Madame.

Urraque l'embrassa avec affection.

— Alémi te garde, Gellert. Fais donner de tes nouvelles par Ferne.

— A te revoir, Madame.

Il s'engagea dans le boyau, et la lumière qui l'accompagnait disparut avec lui derrière un coude du chemin.

Urraque referma le mur avec un soupir.

Il lui restait si peu d'amis. Encore un qui partait. Enfin, celui-là, au moins, demeurait en vie.

Gellert avançait à grands pas.

Au début, le souterrain fut facile à suivre. Il serpentait à travers le roc brut, étroit, resserré. La lumène arrachait des scintillements aux aspérités de la pierre. Le sol était relativement sec. Des pans de murs tourmentés, hérissés d'arêtes et de saillies naissaient de l'ombre pour s'y dissoudre à nouveau. De menus crissements de griffes annonçaient la fuite précipitée de bestioles furtives. Des grappes d'insectes noirs, accrochés aux anfractuosités de la muraille s'éparpillaient brusquement.

Gellert avait marché un grand moment lorsqu'il tomba sur un rêle tapi au milieu du chemin.

Une vilaine bête, longue à peu près comme l'avant-bras, le poil jaunâtre, la queue et le crâne chauves, et les oreilles pointues.

L'animal se dressa, sifflant de rage, découvrant les longues canines courbes, et déployant des ailes membraneuses. Ses petits yeux rouges brillaient méchamment. Il attaqua avec un sifflement suraigu.

Gellert le balaya d'un violent revers de bras, et l'acheva à terre de deux coups de talon.

Il reprit sa route, en se demandant s'il y en avait d'autres. Les rèles vivaient en groupe, généralement. Être attaqué par une troupe volante et bien endentée manquerait de charme.

Le tunnel traversait maintenant une zone sableuse, étayée de poutres et de madriers. Les pas de Galt déclenchaient de petites avalanches de graviers et de poussière. Il avança avec plus de prudence, s'appliquant à poser les pieds doucement pour ne rien ébranler. Il dut dégager deux fois des éboulements qui lui barraient le chemin, et ramper par-dessus, ce qui lui prit du temps, car il devait se mouvoir avec une sage lenteur. Les poutres soutenant le plafond

grinçaient et craquaient, et des petites pierres lui frappaient la nuque.

Le chemin descendait, et devenait très mouillé. Les bottes de Gellert s'arrachaient de la boue avec des bruits de succion, et plongeaient de temps à autre dans des flaques assez profondes.

Il supposa qu'il devait passer à présent sous la rivière.

Des gouttes glacées pleuvaient du plafond. La muraille ruisselait de nappes fluides et brillantes.

Le tunnel remonta, et redevint à peu près sec, traversant un nouveau passage rocheux.

Ce souterrain semblait interminable, et Gellert pensait ne jamais en voir la fin lorsqu'il arriva sur un cul de sac.

Il découvrit aisément une poignée de fer rouillé, et la tira. Elle résistait, et il dut s'y reprendre à deux fois, et employer toute sa force.

La roche s'ouvrit sur un jour blême. L'aube se levait. Une rafale de vent mouillé gifla Gellert au visage, et il sortit en rampant dans un bosquet de pins.

Il repoussa le roc d'un élan des épaules. Il s'encastrait parfaitement dans un groupe de grosses pierres grises polies et moussues.

Il écarta les ronces griffues qui s'accrochaient à ses vêtements, et vit Rosalde qui attendait sous un arbre en compagnie de deux chevaux. Elle retenait les pans d'une cape fourrée que le vent gonflait. Des rafales courtes pliaient la cime des pins, et des nuages au ventre lourd de pluie défilaient au ciel.

— J'ai pris la plus belle bête de mon père pour toi, dit Rosalde. Fais-toi tuer si tu veux, mais pas cette jument ! Jallot y tient comme à la prune de ses yeux. J'ai promis que tu la rendrais un jour ou l'autre. Elle s'appelle Océane.

Gellert pensait qu'il était voué à perdre ses chevaux. Après son arrestation, un Suivant provenien avait trouvé Mûreau à son goût, et se l'était adjugé.

Il flatta habilement les doux naseaux. Une bête magnifique, très bien proportionnée, d'un bleu verdissant de profondeurs marines, la crinière comme de l'écume, et une corne spiralée bleu acide. Son nom lui allait bien.

— Si tu as besoin de quelque chose, dit Rosalde, fais-le savoir à Jallot.

Elle lui noua les bras autour du cou pour l'embrasser, et, comme leurs lèvres se touchaient, le désir les prit brusquement, les laissant sans autres pensées que cette faim exigeante à satisfaire.

Ils firent l'amour debout et vêtus, avec une violence sauvage qui les accouplait comme pour un combat.

Gellert avait traîné Rosalde contre un pin, et il la mordait, la clouait au tronc à grandes saccades brutales.

Elle gémissait, répondait de tout le corps, et étouffait ses plaintes en lui enfonçant cruellement les dents dans le cou

.Les rafales du vent rythmaient leur jeu.

Le plaisir les emporta sur des crêtes très aiguës et très hautes.

Ils se séparèrent, un peu étonnés l'un et l'autre.

Rosalde la bouche tuméfiée, les yeux brillants, des fragments d'écorce dans les cheveux, et Gellert le visage verni de sueur, des traces de morsures saignantes sur le cou.

Elle laissa retomber ses jupes troussées, et il se rajusta, renouant les lacets sur son ventre.

Elle le regardait sans rien dire.

Dans l'espoir de modifier un peu son signalement, il avait gardé une barbe taillée court, et une moustache qui tombait de chaque côté de la bouche. Elle le trouvait changé, plus dur, mais toujours aussi beau, la canaille. Le poil blond foncé lui creusait les joues, et éclaircissait ses yeux gris.

Quelles femelles irait-il satisfaire, à présent ?

Elle ressentait un petit pincement de regret. Il faisait bien l'amour, et il ne restait plus tellement d'hommes acceptables, au Domaine Acherra, hormis les Proviens dont elle ne voulait pas.

— Garde-toi bien, Gellert.

— A te revoir, petite gueuse.

Il lui sourit, sauta en selle et lança la jument au galop à travers champ. Rosalde enfourcha à son tour sa bête, les jupons remontés sur ses bottes, et prit la direction des remparts qui se dessinaient sur l'horizon.

CHAPITRE VIII

Gellert trouva Mauran aux cavernes Revelle, dans la région des étangs.

La sentinelle l'avait laissé passer avec un sourire qui essayait d'être aimable, et sans exiger qu'il remît son arme.

Plus de fronges, les insectes hibernaient.

Querre lui fit bon accueil, et Rauri le bourra amicalement de coups de poing.

— Je m'attendais à te revoir, dit Mauran. J'ai des oreilles qui traînent en ville, et on y parle beaucoup de toi en ce moment. Deux cents ferras pour ta tête, et trois cents si elle tient encore à tes épaules. Qu'as-tu fait à Eller pour qu'il te veuille autant de bien ?

— Une vieille haine entre nous, dit Gellert.

— Oui bien ! Les gardes proviens bavardent, à l'occasion, dans les tavernes. On y apprend pas mal de choses. A propos, je pense que je te dois un merci.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas nous avoir vendus.

Gellert haussa les épaules.

— Et qu'y aurais-je gagné ?

— Peut-être un répit, dit pensivement Mauran. Vient un moment où cela compte.

Il semblait absorbé dans des souvenirs déplaisants.

Gellert avait deux ou trois questions sur le bout de la langue, mais il ne les posa pas.

— Parlons d'autre chose, frère, dit Mauran. Tu arrives toujours pour les repas. Viens manger.

Les Rançonneurs étaient installés dans trois cavernes assez vastes à sol sablonneux, et réunies entre elles par d'étroits passages. Dans la troisième, un lit de braises rougeoyait au-dessous d'une cavité qui évacuait la fumée vers l'extérieur. Des levels y rôtaient, enfilés en série sur une broche.

Souber, sa tignasse blonde toujours aussi emmêlée, les faisait tourner de temps à autre, la main enveloppée d'un chiffon. Il salua Gellert d'un ton jovial :

— Te voilà revenu parmi nous, le Suivant ?

L'aupard était couché, la tête sur les pattes, humant l'odeur de la viande grillée. Il se dressa, le garrot hérissé, et Mauran l'appela :

— Viens ici, Rouge, du calme ! C'est un ami. Ami, tu

comprends ?

Puis à Gellert :

— Il faut qu'il te connaisse. Donne-lui ta main à sentir.

Gellert offrit sa paume au museau froid qui reniflait, puis gratta le crâne plat entre les oreilles. L'aupard se mit à ronronner bruyamment en fermant à demi les yeux.

— Ça ira, dit Mauran. Donne-lui à manger deux ou trois fois, et tout sera dit.

Le repas réunit le groupe des Rançonneurs.

Souber taillait la viande, et distribuait les parts. Des cruches de vin circulaient, passant de mains en mains.

Gellert se rendit compte que les hommes de Mauran l'acceptaient comme un des leurs, et étaient même amicaux, dans la mesure où ils pouvaient l'être.

— Maigre chère aujourd'hui, dit Mauran. La chasse n'a rien donné ce matin, et nous avons dû nous rabattre sur les pièges.

En fait, les parts étaient plutôt petites. Gellert offrit les os qu'il venait de ronger à Rouge, qui rôdait, avalant tout ce qu'il pouvait trouver, et qui les croqua en deux coups de mâchoire. Les hommes bavardaient, échangeaient des plaisanteries, et s'esclaffaient bruyamment. Des torches coincées dans les anfractuosités de la muraille enfumaient le plafond.

Le repas fini, les Rançonneurs s'égaillèrent.

Mauran montra à Gellert une faille noire près du foyer, juste assez grande pour livrer passage à un corps.

— La porte de sortie, dit-il. Je ne m'installe jamais dans un trou sans prévoir une issue. Les cavernes continuent là derrière, et elles vont loin. Il y en a d'énormes, et même un ruisseau souterrain. On s'y perdrait facilement. Il faudra que je te montre ça un de ces jours. Il y a aussi deux ou trois passages vers l'extérieur, et c'est l'important.

Il se leva et s'étira.

— Viens maintenant, allons chasser. Je n'ai pas du tout l'impression d'avoir le ventre rempli. Il nous faut de la viande pour ce soir.

*

**

Gellert s'installa, assez à l'aise, dans une vie somme toute pas déplaisante, et principalement consacrée à la chasse. Il fallait manger, et la viande constituait le principal des repas.

Parfois, Mauran échangeait une pièce de gibier contre un panier de légumes, du vin ou des fruits d'hiver dans une ferme où il avait des accointances.

Certains jours, la table était bien garnie, d'autres fois, non.

Raubal, un gros homme roux à carrure de taureau et qui ressemblait un peu, panse en moins, à Eller Prove, ramassait des champignons et les faisait cuire. Il s'y connaissait, et n'empoisonnait jamais personne.

Il y avait des crustacés, dans le ruisseau des cavernes, que l'on appâtait à l'aide d'une tête d'animal pourrissante. Des bêtes assez étranges, blanches et dépourvues d'yeux, agitant d'énormes pinces. Elles cuisaient sur la braise en répandant une odeur sucrée. Bonnes à manger, mais Gellert trouvait le résultat bien maigre pour tant de travail de décorticage. La carapace enlevée, ne restait qu'une bouchée de chair douce et parfumée.

La forêt était nue et froide. Les eucalyptus et les chenils griffaient le ciel gris de branches aiguës. Les pins, d'un vert assombri, se balançaient au vent sur une musique grinçante. Il pleuvait souvent, une pluie serrée qui tombait en rideaux épais. Les chasseurs revenaient trempés jusqu'aux os, tordaient leurs vêtements, puis venaient se sécher près du feu. Le roc gris de la caverne s'embaïait.

On demeurait tout le jour à boire, à jouer aux dés, à fumer des tiges de clémentes.

Souber jouait du guétel, et Raubal, qui avait une belle voix basse et chaude, chantait.

Gellert sortait, un sac de grain sur la tête en guise de capuchon, pour aller voir Océane, attachée avec les autres chevaux sous un bosquet de pins qui leur procurait un abri relatif. Les bêtes baissaient la tête, le poil collé.

Il flattait la jument, qui frottait ses naseaux contre lui et hennissait de joie. Pourtant habituée au luxe des Écuries de Ferne, elle ne semblait pas trop mal supporter ce traitement indigne de sa beauté.

Les étangs débordaient d'une eau plate, semée de plaques d'écume, et envahie d'un foisonnement d'herbes qui donnaient, par places, l'illusion d'une surface solide.

Il ne faisait pas bon s'y promener sans connaître les passages. Il y avait là des boursiers à engloutir un cheval et son cavalier sans qu'il en restât trace.

On dormait sur des lits de fougère sèche, qui emplissait la bouche et les narines d'une poussière rousse ; elle s'infiltrait dans les vêtements, et collait à la peau.

Gellert se trempait sans plaisir dans l'eau glacée du ruisseau des cavernes, se frottait de sable, et regrettait les bains confortables du Domaine Acherra.

Certaines nuits, ses rêves étaient hantés d'un long sanglot gémissant et lugubre.

Les premiers temps, il fut réveillé plusieurs fois par cette plainte morne qui s'étirait sur une gamme ascendante et descendante. Elle

semblait monter du fond de la terre, et traduisait une si grande douleur qu'elle paraissait pleurer toute la misère du monde. Mauran lui dit que les Paisans connaissaient depuis toujours cette lamentation sinistre, l'appelaient « le cri de la bête chagrin », et y voyaient un très mauvais présage. A cause de cela, ils évitaient les cavernes Revelle et leur voisinage, et les Rançonneurs s'en trouvaient fort bien.

Les jours secs, Gellert parcourait Mauraze à cheval, traquant le dale bleu ou le sanglier. La forêt était giboyeuse, fourmillant de levels à longues oreilles, de blares gris au poil hirsute, de coqs bérants au plumage azuré et de faisans traînant orgueilleusement leurs longues queues mordorées.

Il valait mieux ne pas tomber sur un aupard chassant en compagnie de sa femelle ; ils attaquaient immédiatement.

Des hérels à longues pattes et ailes écarlates hantaient les étangs. Leur chair était coriace et un peu âcre.

Gellert se remit à l'arc, pratiqué autrefois dans les forêts de Colde, et parvint en peu de temps à rendre Rauri jaloux en tirant presque aussi bien que lui. Il abattit au vol un grand agel vert et brun, et les Rançonneurs se partagèrent les plumes couleur d'or du cou, qui étaient censées apporter la fortune à leurs possesseurs.

Le temps s'adoucissait peu à peu, et des bourgeons se gonflaient aux pointes des branches nues.

Mauran trouva très à son goût l'idée d'attaquer les caravanes proviennes.

Il y avait déjà pensé lui-même, mais ne pouvait agir faute de précisions, malgré un service de renseignements fonctionnant à merveille.

Urrique fit parvenir par Ferne des détails glanés au Domaine Acherra sur les itinéraires et les jours de départ.

Querre tendit deux fois avec succès des embuscades minutieusement préparées, et sur terrain propice. Les Proviens, assaillis et percés de flèches, puis agressés à la hache et au glaive par une troupe hurlante et enragée n'offrirent que peu de résistance.

Gellert prit un vif plaisir à ces combats.

Les deux chargements, l'un de blé et l'autre de vin, furent revendus en ville par Mauran qui avait des contacts partout. Les Rançonneurs gardèrent pour eux un tonneau, et ne dessoûlèrent pas de trois jours.

Gellert eut la surprise de se voir remettre sa part de l'argent gagné, partagé entre tous avec une équité remarquable.

Mauran ne s'octroyait pas un cétel de plus que les autres.

En fait, il régnait dans son équipe une camaraderie assez analogue à celle partagée par les Suivants sous l'autorité de Laccan, et,

tout comme le Dep, il se faisait obéir facilement.

Gellert se pliait sans peine à cette discipline, il avait l'habitude de servir. Au reste, Mauran acceptait volontiers les suggestions, les étudiait, et ne les rejetait jamais sans raison valable.

Gellert, qui avait fait partie du Conseil de Laccan, ne se sentait nullement dépaysé. Il eut tout d'abord de l'estime pour Querre, puis de l'amitié. Un homme courageux, sur qui on pouvait compter en toutes occasions. Intelligent, de plus. Il avait mené une vie mouvementée, et racontait de temps à autre ses aventures avec un sens de l'image et de la couleur et un vif humour qui rendaient le récit passionnant.

Gellert l'écoutait volontiers, et il se livra lui-même davantage qu'il n'avait coutume de le faire.

Les deux hommes en vinrent à bien se connaître, et à s'apprécier mutuellement.

La troisième embuscade tourna mal.

Après un début d'attaque prometteur, une troupe de soldats surgie de l'arrière-garde fit changer la fortune de camp. Mauran eut cinq hommes tués, et deux blessés graves qu'il fallut charger au vol sur les chevaux avant de fuir. La poursuite dura longtemps, et les Raçonneurs ne se débarrassèrent des Proviens qu'en les égarant dans les marais.

Mauran s'en montra ennuyé. Il n'appréciait guère d'avoir dû amener la meute si près de son repaire. Il fit doubler les sentinelles, et demeura sur ses gardes durant bien des jours.

Il ne fut plus question, par la suite, d'attaquer les caravanes.

Elles étaient à présent si bien protégées que même en triplant leurs effectifs, les Raçonneurs n'en seraient pas venus à bout.

Gellert devint d'humeur morose.

Il chassa l'aupard seul, armé d'un épieu, risqua sa vie et celle d'Océane dans les marais par pur désœuvrement, puis se battit un soir à mains nues contre Raubal sous un prétexte très futile.

Un combat plutôt sauvage, où tous les coups étaient permis, qui dura longtemps et se termina sans vainqueur, les deux hommes aussi épuisés l'un que l'autre et couverts de meurtrissures, devenus incapables de remuer.

Raubal avait deux dents en moins, la bouche démesurément enflée, une arcade sourcilière fendue, et Gellert une joue entaillée et les yeux si bien fermés qu'il n'y voyait plus.

— Je ne sais pas ce que tu cherches, frère, lui dit Mauran. Je ne commettrais certes pas la folie de me battre contre Raubal, et je jouerais tout de suite du couteau s'il voulait m'attaquer, ce qu'il ne fera pas. Il a la force de deux hommes, et je suis très surpris qu'il ne t'ait pas tué. Si tu tiens tant que cela à jouer ta vie aux dés, va donc

faire un tour dans les cavernes avec Rauri, qui les connaît un peu puisqu'il voit dans le noir. Tu y trouveras assez d'occasions de passer dans une autre existence pour te satisfaire un moment.

En fait, Mauran exagérait. Les cavernes ne présentaient pas tant de dangers, hormis le risque de s'y perdre, ou de se faire surprendre par la montée des eaux dans un goulot étroit.

Gellert et Rauri les explorèrent assez profondément.

Elles s'enfonçaient sous la terre en une succession de salles plus ou moins vastes, reliées entre elles par des passages généralement difficiles.

La lumène de Gellert faisait naître un monde fragmentaire et très étrange. Piliers, colonnes, stalactites et découpures tourmentées de roche.

Ils rampaient dans des boyaux fermés sur un silence de tombe, descendaient à l'aide de cordes dans des crevasses déchiquetées, et marquaient soigneusement leur chemin.

Les salles se suivaient, s'enchevêtraient, toutes semblables et toutes différentes, taillées dans un roc gris-bleu traversé par places de paillettes scintillantes. La pierre jaillissait en cascades, en arêtes aiguës, en dentelle ajourée, et se tordait en des convulsions fantastiques.

Ils y errèrent quatre jours, remontèrent fourbus, leurs vivres épuisés, puis décidèrent de repartir en suivant le ruisseau.

Cette deuxième expédition fut plus pénible que la première.

L'eau était très froide, et ils s'y trouvaient la plupart du temps immergés.

Gellert devenait bleu, et la peau brun-rouge de Rauri virait à l'olive mûre. Ils étaient tous deux nus, et portaient, attaché aux épaules, un ballot de vivres roulé dans une couverture. Ils gardaient à la taille un ceinturon avec un couteau de chasse dans sa gaine.

Parfois, le ruisseau s'enfonçait dans un tunnel resserré, et Gellert qui était bon nageur, explorait le passage, la lumène liée au front. Il surgissait, ruisselant, pour dire que le chemin s'avérait praticable et battait des bras pour se réchauffer.

Ils continuaient.

Finalement, ils parvinrent à un cul-de-sac.

L'eau s'engouffrait dans un boyau poli, sans laisser place à un pouce d'air respirable.

— Le bout de la route, frère, dit Rauri.

— Pas sûr. Si le passage n'est pas trop long, nous pourrions continuer. J'ai bien envie d'aller voir.

— Je ne nage pas très bien, dit Rauri, méfiant.

— Hé, quel besoin auras-tu de nager ? Cela peut déboucher assez vite sur une autre caverne.

— Je n'ai pas de raisons de me suicider, frère. Enfin, si tu y tiens...

Gellert y tenait. Il noua la lumène à son front, attacha à sa taille une corde, en donna le bout à Rauri et dit :

— Si je ne reviens pas d'ici peu, tire !

Il prit une profonde inspiration et plongea.

L'eau glacée l'enserra dans une étreinte dure, et le poussa dans le boyau. Le courant le secouait, et le heurtait méchamment aux parois. Le passage était plus long qu'il ne l'avait supposé. Bientôt, l'air lui manqua.

Respirer devenait d'une absolue nécessité, et des éblouissements écarlates lui emplissaient les yeux.

Il n'était plus temps de retourner. Il continua, sans bien savoir ce qui le poussait, appliqué à contenir cette dévorante envie d'aspirer, pensant vaguement que Rauri le tirerait s'il perdait conscience, et aussi que la corde pourrait facilement se coincer, puis jaillit à l'air libre.

Le tunnel débouchait au creux d'une caverne géante, éclairée par un déferlement de cristaux luminescents, et qui enfermait en son centre un lac assez vaste et presque tiède.

Galt était à peine rassasié de remplir ses poumons lorsque la corde se tendit, lui mordant brutalement la taille. Il replongea. Le courant luttait contre lui, mais Rauri tirait vigoureusement.

— On peut passer, dit Gellert qui émergeait, haletant. Ce qui nous attend de l'autre côté est assez curieux, et vaut la peine d'être vu.

Rauri n'était pas très enthousiaste, mais se laissa tout de même convaincre.

Les deux hommes s'assirent pour manger un peu de viande sèche et quelques noix, puis se reposèrent un moment.

Galt se leva et s'étira.

— Allons-y maintenant !

Ils décidèrent de laisser sur place les couvertures et les vivres, et Gellert noua la corde à un pilier solide.

— Nous en aurons besoin pour le retour, dit-il, le courant est assez fort. Passe le premier. Je serai derrière toi si quelque chose ne va pas. Tu verras, ce n'est pas tellement long. Laisse-toi porter par l'eau, et n'aspire surtout pas, même si tu en as très envie.

Rauri disparut dans le boyau, et Galt le suivit, la corde entre les dents.

Ils émergèrent.

Rauri regagna la rive d'une nage prudente, et Gellert enroula l'extrémité de la corde à un piton avant de le rejoindre.

La caverne était immense ; les cristaux lumineux en dessinaient les contours, et se reflétaient dans l'eau noire du lac. Un ruissellement

de flammes froides coulait sur les parois. Des taches bleues, des traînées vertes, des flaques violettes, fondues et emmêlées, qui bougeaient, dansaient, chatoyaient, éclairant la salle d'une luminosité diffuse.

— Des cristaux clares, dit Rauri, le souffle coupé. Il y a là une fortune à rendre jaloux le Suellan d'Offren. Nous sommes riches, mon frère !

— Riches aussi de travail, si nous voulons les remonter au grand jour, dit Gellert en riant. Vois-tu bien les difficultés ?

— Certes, mais, à plusieurs, on peut y arriver. Il faudra en parler à Mauran.

L'idée de cette richesse ne tracassait pas Galt outre mesure. Il entra dans l'eau, traversa le lac sur toute sa largeur à vifs battements de pieds, revint, et se retourna pour flotter paresseusement sur le dos.

Il se sentait parfaitement bien.

A naître dans une île, on apprend à nager en même temps qu'à marcher. Colde ne lui manquait jamais, mais la mer si.

L'eau verte, transparente et lumineuse, qui battait ses rives en flots d'écume blanche.

Il avait son goût de sel âpre sur les lèvres, et toute la clarté étincelante d'un ciel d'été dans les yeux.

Il fut tiré de ses rêves par la voix pressante de Rauri.

— Gellert ! Reviens ! Danger !

Il fendit l'eau à toute allure, tirant derrière lui un sillage, et reprit pied sur la rive.

— Il y a quelque chose dans ce lac, dit Rauri. Quelque chose de gros qui fait des remous. Tu n'as rien vu ?

— Non.

Ils scrutaient tous les deux la surface plate, allumée de reflets bleus et verts, et qui semblait paisible, puis un mouvement déchira le miroitement des cristaux.

L'eau se creusa, bouillonna, s'apaisa pour se creuser à nouveau un peu plus loin.

Lentement, une tête aussi grosse qu'une citrouille creva la surface. Une tête plate, d'un blanc d'os, pourvue d'un oeil pourpre protégé d'une saillie cartilagineuse, et d'un terrifiant bec corné d'oiseau de proie.

Un nouveau remous, et un tentacule jaillit, terminé d'un crochet écarlate, puis un deuxième. Ils ondulaient mollement, et les crochets semblaient palper l'air. On distinguait mal un vaste corps blanchâtre immergé, et d'autres tentacules bouclant sur l'eau noire. L'oeil pourpre luisait.

D'un même mouvement instinctif, Rauri et Gellert avaient saisi leurs couteaux par la pointe.

— Non, dit Rauri, à voix basse. Pas tous les deux, nous resterions désarmés. Je vais lancer. Je peux atteindre l'oeil facilement.

— Bien. Dès que tu l'auras eu, file vers le tunnel aussi vite que tu peux. Je te suivrai. S'il faut se battre dans l'eau, j'y suis plus à l'aise que toi. C'est bien trop gros pour passer dans le boyau. Nous avons notre chance.

Galt évaluait la distance qui les séparait du tunnel. La bête serait aveugle. Si Rauri ne traînait pas trop... Rester sur la rive n'aurait rien valu. Elle était trop étroite, les tentacules pouvaient les atteindre n'importe où.

Rauri renvoya le bras en arrière, la pointe du couteau dans trois doigts, puis quelque chose arrêta son mouvement.

Une pensée informe, très étrangère, et cependant distincte, qui s'introduisait avec force dans la tête des deux hommes.

— *Pas tuer... Pas tuer... Je... Pas tuer-*

Une offre de paix. Ce n'était ni des mots, ni même une idée claire, et, cependant, il était impossible de ne pas comprendre.

— Alémi, dit Rauri, qu'est-ce que cela ?

Le bec corné s'ouvrit, émettant un long sanglot triste.

La bête chagrin, pensait Gellert. C'est elle qui pleure ainsi la nuit, et le son est amplifié et relayé par les cavernes. Une bête qui pense...

— *Pleurer... Pleurer... Vieille... Seule... Amis morts...*

La solitude, la tristesse, un âge remontant à des centaines d'années et la disparition d'êtres semblables à elle.

Gellert et Rauri étaient écrasés sous une peine trop lourde.

— *Partir... Hommes pas bons... Partir...*

On les refusait. Le contact n'était pas souhaité, et on leur reprochait quelque chose de très ancien.

Il y eut un violent remous, la tête plate sombra, un crochet écarlate s'attarda un instant à la surface, puis disparut.

— Le gardien du trésor, dit Gellert. Je me demande ce qu'elle ferait si nous venions nombreux pour les clares. Elle ne nous aime pas.

— Ces pensées, dans ma tête, dit Rauri. J'étais vieux comme le père temps, et malheureux à attendrir les pierres. As-tu senti cela, frère ?

— Oui. Et si nous devons la tuer, il faudrait sentir aussi toute l'angoisse de cette mort. Je ne le ferais pas volontiers, et d'autres non plus. Je crois bien que tes clares sont perdus, Rauri.

— Je n'ai pas pu lancer ce couteau... Je n'ai pas pu.

Ils restèrent un moment plongés dans leurs pensées.

Tuerait-on jamais, s'il fallait passer par toutes les affres de l'agonie de la victime ?

Le lac avait repris sa surface calme, et les cristaux scintillaient.

— Rentrons, Gellert, dit Rauri. Je suis las de jouer les poissons, et il me semble ne pas avoir eu la peau sèche depuis des mois. Viens, retournons au soleil.

CHAPITRE IX

Samber se coucha, l'esprit et le corps las, avec dans la bouche un goût âcre, mais il ne parvint pas à trouver le sommeil.

Cette fois, ils l'avaient fait !

Cinq Marqués avaient été sacrifiés ce jour, pour la Fête Serpente de Printemps. Deux femmes et trois hommes, pris au hasard dans le quartier Ralode juste la veille de la Cérémonie.

Ils avaient brûlé dans les cages, et Samber n'y pouvait penser sans écoeurement.

Urrique avait refusé d'assister à la Fête, et, comme Prove hurlait, elle avait dit :

« — Tu peux m'y traîner si tu le désires, Messier, mais pieds et poings liés, et bâillonnée, afin que je ne puisse crier mon indignation. »

Eller avait fini par se résigner devant cette volonté inébranlable, mais exigé qu'elle fût représentée par deux Suivants, et l'on avait tiré au sort ceux qui auraient à la remplacer.

Une bien pénible séance.

Les hommes ne plongeaient que bien à contrecœur leur main dans un vase où l'on avait mis deux haricots rouges parmi des blancs. Samber avait retenu son souffle avant de voir dans sa paume un petit rognon crème. Les deux Suivants désignés par le sort étaient devenus blêmes.

Qui aurait eu envie d'aller se réjouir à un pareil spectacle ?

La journée avait été houleuse.

Acherra était en colère, et bouillonnait. Au moment où l'on hissait les cages au-dessus des bûchers, la foule avait chargé les gardes. Ceux-ci s'étaient dégagés à la lance, et il y avait eu une dizaine de morts et de nombreux blessés. De plus, Eller avait fait arrêter des otages après l'échauffourée.

« Ils avaient bien prévu leur coup, songeait Samber. Nous n'avons rien su avant les derniers jours. Si nous avions eu un peu plus de temps, nous aurions peut-être pu organiser quelque chose de plus efficace que cette flambée de rage spontanée.

« Pas sûr tout de même. Ils nous tiennent bien, à présent. »

Samber se retourna, et tenta à nouveau de s'endormir, mais un brasier flambait derrière ses paupières.

Aura... Était-elle vraiment à l'abri ? Malgré le retour au Domaine Acherra d'Augier et d'Hittise, elle demeurait à Ferne, mais les

Scienceux se répandaient partout.

Ils avaient pris l'habitude d'entrer à l'improviste dans les demeures, pour vérifier si une statue de Beltem y avait bien été installée.

Gellert était toujours avec les Rançonneurs. Un petit homme à tête de filasse passait de temps à autre aux Écuries pour donner des nouvelles.

Bort se plaignait dans ses lettres, sans trop insister. La nourriture des Marqués était de plus en plus réduite, et enfants et vieillards mouraient de privations et d'excès de travail.

Il devenait très difficile de leur faire passer des vivres. Les Proviens patrouillaient continuellement autour de l'Enceinte.

Samber dévoila sa lumène, et se leva.

« Allons, je ne dormirai pas sans autie, tant vaut en prendre tout de suite. »

Il ressentait un tel dégoût et une telle lassitude qu'il aurait voulu ne plus avoir à s'éveiller.

Il versait la drogue dans une coupe lorsque le loubre apparut sur la table.

— Ça ne peut plus durer, dit l'animal. Un de nos jeunes est mort, malgré nos précautions.

— Mort ? demanda Samber, mais pourquoi ? De quoi parles-tu ?

Le loubre ignore la question. Il était assis sur son arrière-train, et ses moustaches de chat frémissaient. Il continua :

— Écoute, je crois qu'il y a une solution. L'un de nous a vu quelque chose de très intéressant dans la Communauté des Rêveurs de Vallière. Tu dois y aller, et demander Hiléro. Quand tu l'auras vu, je pense que l'idée qui nous est venue te viendra. N'oublie pas. Vallière. Hiléro. C'est très important !

— Mais, dit Samber, que...

Il parlait à la table vide.

Quelle histoire, encore ? Mais les conseils du loubre valaient d'être suivis. Il serait bon de se rendre au plus tôt à Vallière, afin d'apprendre de quoi il retournait.

Une solution... Quelle solution ?

Samber avait pensé rendre visite à Aura le lendemain. Elle devait pleurer la mort de ses frères, et avoir besoin de consolation. Malheureusement, la route de Vallière ne passait pas par Ferne.

Enfin, il valait mieux partir pour la montagne dès le matin, et demander à Rosalde d'aller voir Aura. Les deux femmes s'aimaient bien.

Il faudrait aussi parler à Urraque.

Samber quitta le Domaine assez tôt dans la matinée. Il partait

pour un voyage de deux jours, qui l'emmènerait dans une région montagneuse, et fort déserte.

Passé les Remparts, le printemps éclatait.

De l'herbe neuve, dans les champs, des bouquets bleus aux branches d'eucalyptus, et une éclosion jaune tendre et duveteuse sur les chenilles. Il flottait dans l'air comme une poussière d'or miellé. Le temps était doux, et quelques nuages brillants et gonflés dérivait dans le bleu du ciel.

Une bouffée d'air tiède enveloppa Sember qui se laissait rêveusement bercer par le pas de son cheval.

Dans les prés, les premiers tûtes épanouissaient leurs corolles écarlates veinées de blanc, et des pointes vertes aiguës jaillissaient des labours.

Sember traversa les vergers.

Les cerisiers pleuraient en grappes blanches, et les pêcheurs se dessinaient sur le ciel en taches roses intenses. Il y avait des Paisans au travail dans les allées, occupés au sarclage. Leurs voix sonnaient, hautes et claires dans l'air calme, et Sember les salua gaiement.

Il avait toujours aimé le printemps plus que tout autre saison. Cette victoire de vie jaillissant avec une profusion désordonnée. Il lui semblait sentir son propre corps renaître, et oubliait le poids de l'âge.

Il suivit sa route toute la matinée, passa par des villages nombreux, et entra dans la forêt Rabellot.

Des bourgeons vert tendre illuminaient les branches des pins, et les tiges ligneuses des clémentines se couvraient d'étoiles argentées qui attiraient les papillons et les abeilles. La forêt bourdonnait d'insectes, résonnait de mille chants d'oiseaux fous, et fourmillait de vie cachée. Un tapis de jaunes couleur d'or naissait des feuilles mortes.

Sember chevaucha tout le jour, puis demanda au soir l'hospitalité dans une ferme.

Il partagea le repas des Paisans, composé de fromage blanc assaisonné d'herbes, de pommes de terre bouillies, et d'une épaisse tranche de jambon cru.

Il passa une nuit très tranquille dans le grenier à foin, et repartit à l'aube, d'excellente humeur.

Le temps se maintenait au beau.

Il abordait maintenant la montagne, et le chemin grimpait en serpentant à travers une rocaillerie rouge sombre. Les chenilles devenaient plus rares et plus petits. Les eucalyptus avaient disparu, remplacés par des pins en groupe. Des buissons épineux tiraient leur vie du sol maigre, fleuris de rose.

Le cheval ralentissait l'allure, et Sember côtoyait des abîmes de plus en plus profonds. Il croisa un torrent qui descendait vers la vallée dans un jaillissement de cascades fracassantes.

Enfin il vit, dessiné sur le ciel, le Domaine de Vallière qui abritait les Rêveurs.

Un vaste nid d'aigle, perché au sommet du roc, et fortifié. Sans doute l'ancienne demeure d'un Vale un peu pillard.

Haumerune mit pied à terre devant l'épaisse porte bardée de fer, et tira la corde d'une cloche qui égrena ses notes tintantes et claires. L'air avait une extraordinaire pureté.

Samber dominait toute la vallée verdoyante, avec, en son creux, le fil brillant du torrent comme un Serpent d'eau.

Le lourd battant pivota, tiré par un Rêveur en robe safranée, ses cheveux noirs noués en chignon sur la nuque.

— Que désires-tu, mon frère ?

— Je dois voir Hiléro.

— Que lui veux-tu ?

— Je ne le sais pas moi-même. Et si je te dis qu'un loubre m'a envoyé vers lui, me croiras-tu ?

— Nous connaissons les loubres, dit l'homme. Nul mal n'est jamais venu d'eux. Permets-tu que je lise en toi ?

— Je n'ai rien à cacher.

— Alors, regarde mes yeux.

Samber plongea dans des prunelles jaune doré, qui s'agrandirent progressivement jusqu'à envahir le ciel.

Quelque chose le suçait, lui vidait la tête de toutes pensées. Une force bien trop grande pour qu'on pût espérer lui résister, et qui lui donnait la sensation de quitter son corps pour laisser la place à un autre.

Durant un instant, il flotta, devenu sans poids et sans consistance, puis il retrouva son intégrité avec soulagement.

Les prunelles dorées n'étaient plus que des yeux d'homme, au regard amical.

— Pardonne-moi, frère, nous sommes obligés d'être prudents. Entre, notre maison est la tienne. Je vais te conduire à Hiléro.

Ils laissèrent le cheval aux écuries, puis Samber traversa un vaste jardin intérieur où trois hommes et deux femmes agenouillés repiquaient des salades.

Il songeait qu'une telle vie ne devait pas être déplaisante.

Une existence de paix, consacrée à des tâches paysannes, et à la recherche d'une spiritualité absolue. Les Rêveurs vivaient retranchés du monde, derrière leurs hautes murailles. Un jardin, quelques chèvres, des poules. Ils se contentaient de peu, en quête d'une vérité éblouissante.

On les disait dotés d'étranges pouvoirs, et Samber venait d'en faire l'expérience.

Il suivit son guide le long d'un couloir dallé et entra dans une

pièce garnie de quelques sièges de bois. Deux tapis à tissage lâche ornaient le sol de porime noir pailleté d'or.

— Veux-tu attendre ici un instant, frère ? Je vais chercher Hiléro.

Samber s'assit et patienta.

Le vide bleu du ciel entraît par les hautes fenêtres grandes ouvertes. Pas un son, un calme absolu qui prédisposait au sommeil. Sans le vouloir, Haumerune qui était las de deux jours de cheval sombra dans l'engourdissement.

Un bruit de pas légers le ranima peu après.

Celui qui passa la porte le fit bondir sur ses pieds, et hoqueter de surprise.

Beltem !

Le Dieu Beltem dans toute sa gloire se tenait devant lui, statue descendue de son socle, et animée.

Tout y était. La peau d'or brillant, le corps nu parfait, l'absence de toute pilosité, les yeux immenses, d'un orange flamboyant, et la bouche qui s'incurvait aux extrémités. Même les oreilles, au dessin pur, et imperceptiblement pointues, étaient celles du Dieu !

Comme Samber, stupéfait, ne pouvait en détacher son regard, Beltem déploya ses larges ailes nervurées qui claquèrent, emplissant la salle de leur battement doré.

Il était d'une beauté totalement surhumaine.

— Non, dit l'apparition, je ne suis pas Beltem, mais Hiléro.

Les ailes s'étaient repliées.

Samber demeurait suffoqué. Une telle ressemblance !

Il essayait d'analyser.

L'homme devait avoir du sang de Marqué dans les veines, probablement de Serpentaïre. On en rencontrait parfois qui possédaient des vestiges d'ailes atrophiées. Mais les Serpentaïres étaient laids. Difficile d'en imaginer un, d'une si incroyable perfection ! Haumerune réalisait pour la première fois que le Dieu Beltem pouvait, somme toute, figurer assez bien un Marqué transcendant. C'était plein d'ironie, si l'on se rappelait à quel point les Proviens les méprisaient.

— Je t'attendais, dit Hiléro. Une voix a parlé dans mes rêves, et je sais que je dois te suivre, pour le bien.

Samber réalisait toutes les possibilités offertes.

Les Proviens qui verraient Hiléro tomberaient immédiatement à genoux.

« Supposons que nous parvenions à l'introduire dans le Temple. Les Scienceux écouteront ses paroles comme celles mêmes de leur Dieu. Une apparition à Prove, pour écarter toute idée de supercherie. Se débarrasser de Saulmon, celui-là risque d'être trop difficile à

convaincre. Pas absolument irréalisable. Nul ne devra voir Hiléro avant, grosse difficulté. Un chariot bâché ? »

Tout un plan s'agençait dans la tête de Samber, qui triait des idées, les acceptait, les rejetait.

« Il faudra prévenir Gellert, nous ne serons pas trop de deux. Ce voyage sera risqué. »

Mais une chance s'offrait tout de même, bien que faible.

— Ne pense pas tant, frère, dit Hiléro. Parfois, les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Nous ne sommes pas maîtres du destin, il nous guide où il veut.

Avant la défaite d'Acherra, Haumerune aurait trouvé cette philosophie parfaitement valable. A présent, il ne pensait plus de même.

Qui refuse de lutter n'a pas à se plaindre de son sort.

*

**

Galt attendait Haumerune à Ferne.

Ils devaient se rendre d'abord à Vallière, pour prendre Hiléro, puis partir en direction de Prove. Un long voyage, qui durerait bien un mois, dans un chariot bâché traîné par deux chevaux. Hiléro serait dissimulé sous des pansements, sous le prétexte d'une fièvre à pustules, et se rendrait soi-disant au Temple pour demander sa guérison. Gellert et Samber l'accompagneraient en qualité de parents, vêtus en Marchands.

Galt ne pensait pas risquer grand-chose. Si son signalement avait été diffusé en Acherra, il ne l'était sûrement pas en Terre provienne, et de plus, le temps avait dû refroidir l'ardeur de la chasse. Les hommes de grande taille, aux yeux clairs et aux pommettes saillantes ne manquaient pas. N'importe quel Coldien en donnait une parfaite image, sans parler des autres.

« Après tout, songeait Gellert, Eller n'a pas fait faire mon portrait par son peintre. »

Si personne ne démaillotait Hiléro, tout irait bien.

Galt n'était pas mécontent de retrouver de l'action. Le dernier mois chez les Rançonneurs avait été d'un ennui mortel.

Il était assis sur un billot, dans la cour de Ferne, et tendait l'oreille aux bruits de la route. L'aube avait blanchi le ciel, puis le soleil dissipé toutes les brumes de la nuit. La matinée avançait. Un grincement de roues le jeta sur ses pieds, et il alla entrebâiller la porte.

Le chariot arrivait, et Rosalde tenait les guides.

— Un ennui, dit-elle en sautant à terre. Samber a eu un accident hier. Son cheval est tombé sur lui, en écrasant sa mauvaise jambe. Il

ne pourra se tenir debout avant bien des jours.

L'ennui était de taille !

Il convenait de partir au plus tôt. Il y aurait bien des dispositions à prendre sur place, et ils avaient pensé faire apparaître Hiléro dans le Temple avant la Fête Serpente d'été.

Le temps perdu ne se rattraperait pas.

— Il faut que tu trouves quelqu'un d'autre pour t'accompagner, dit Rosalde.

Gellert réfléchissait.

Samber lui manquerait beaucoup. Sa connaissance de la Terre provienne aurait été bien utile. Un Rançonneur ? Souber, peut-être. Malgré sa petite taille, c'était un bon compagnon, et vaillant. Pour avoir fait partie d'une troupe d'Amuseurs itinérants, il connaissait assez bien Prove. Restait à le convaincre d'accepter une aventure des plus risquées.

— Urrique promet une très belle prime à qui voudra te suivre, dit Rosalde, cela peut aider.

— Je vais retourner chez Mauran, et voir ce qu'on peut faire.

— Le chariot t'attendra, et moi aussi. Je reste quelques jours chez Jallot. Comment va Aura ? Samber se fait du souci pour elle. Il craint qu'elle ne veuille retourner au Domaine en apprenant son accident. Il m'a chargée de la convaincre de ne pas le faire.

Jallot arrivait, avec Ailande, puis Aura parut. Il y eut des embrassades et des exclamations. Gellert était allé seller Océane. Il l'enfourcha et prit la direction de Mauraze.

Les fronges le laissèrent passer. Océane dansa avec inquiétude, en couchant les oreilles. Un nouveau nid, qui occupait toujours le tronc fendu. Rauri avait présenté Gellert aux insectes.

Galt trouva les Rançonneurs près du puits, occupés à tirer à l'arc sur de très petites cibles. Rouge se frotta contre ses jambes en ronronnant.

Mauran était à demi allongé, adossé à un tronc, les yeux mi-clos et tirant sur une tige de clémentine. Son collier d'or lui serrait le cou, et brillait au soleil.

Gellert expliqua l'accident survenu, parla de la prime offerte par Urrique, et dit qu'il pensait demander à Souber de l'accompagner.

— Un bon camarade, dit Mauran, mais j'ai une meilleure idée. Ami, que penserais-tu de moi ?

— Toi !

— Doutes-tu de mes capacités, dit Mauran en riant. Je vais t'en demander raison.

— Frère, je n'avais pas songé un instant à toi, mais...

— Je m'ennuie comme un rat mort, dit Mauran. Plus de caravanes, plus de Marchands. Penses-tu que je raterais une telle

occasion de m'amuser ? Je regrettais de t'avoir laissé partir sans t'en parler. Rauri peut parfaitement prendre ma place, mes hommes ne s'en porteront pas plus mal. De plus, je connais Prove, pour y avoir vécu quelques années. C'est dit, je viens !

— Je n'en espérais pas tant, dit Gellert, avec un sourire épanoui.

*

**

Gellert et Mauran quittèrent Vallière à l'aube.

La descente du chemin rocailleux et étroit présenta quelques difficultés. Les chevaux renâclaient, déportés vers le vide, et Galt les guida par le mors. Mauran tenait les rênes, une clémente aux lèvres.

Ils étaient tous deux vêtus du drap brun des Marchands, sur une chemise rigide au col passé à l'amidon de riz.

Leurs yeux de loup démentaient un peu l'aspect bonasse du costume.

Hiléro, noyé dans les draps jusqu'au nez, roulé dans un linge épais qui dissimulait ses ailes et le visage emmailloté de bandelettes, reposait sur une pailleasse à l'arrière du chariot.

La fièvre pustulaire se transmettait facilement et effrayait.

Gellert et Mauran comptaient bien sur cela pour tenir les curieux à l'écart.

Ils firent un assez long détour pour éviter Acherra-la-ville, où Galt risquait trop d'être reconnu, puis s'engagèrent dans la Vallée de la Salande pour suivre la rivière durant quelques jours. Ils s'arrêtaient pour le repos nocturne dans des endroits déserts, péchaient ou chassaient leur nourriture.

Hiléro, forcé de se dissimuler, enroulé dans ses bandes comme un nourrisson, avait la plus mauvaise part, mais ne se plaignait jamais.

La plupart du temps, il rêvait, son esprit s'échappant de son corps pour errer, sa chair devenue aussi dure et froide que celle d'un mort. Il mangeait à peine, et ne parlait pour ainsi dire pas.

Gellert et Mauran ressentaient en sa présence, malgré sa constante gentillesse, un vague malaise dont ils auraient été bien en peine de définir la raison.

La rivière coulait à travers une région de vignobles, et miroitait au soleil. Des saules pleuraient sur l'eau, leurs branches abandonnées revêtues de feuillage neuf, plus jaune que vert. Des frâles s'allumaient, leurs feuilles écarlates et lancéolées délicatement veinées de rose.

Mauran pécha un énorme brouge d'or vert, et faillit se faire trancher les doigts en voulant retirer son hameçon. La gueule garnie de dents cruelles claquait. Gellert le fit cuire sur des braises, et ils se gavèrent de la chair moelleuse à léger parfum anisé. Même Hiléro mangea ce soir-là de meilleur appétit que de coutume.

Les jours de pluie, Galt et Guerre se relayaient aux guides, enveloppés d'un long manteau de cuir. L'intérieur du chariot était assez confortable, la bâche de grosse toile bise tendue sur des arceaux demeurant étanche, à condition de ne pas être touchée, fût-ce du doigt.

Ils évitaient le plus possible la traversée des villes importantes, se contentant de chemins campagnards, qui, s'ils allongeaient la route, la rendaient aussi plus sûre. Ils furent tout de même contrôlés deux fois par des patrouilles proviennes. Mauran, l'air compassé, parla de son pauvre frère Herlan, atteint d'une méchante fièvre à pustules, et les soldats s'égaillèrent sans plus insister. Gellert regardait le sol d'un air chagrin, aux aguets sous ses paupières baissées.

Ils quittèrent la vallée pour aborder une région montagnaise. Les chevaux ralentissaient l'allure, et se reposaient plus fréquemment. Des sapins, du roc gris, et des gras pâturages où broutaient des troupeaux de voures, leurs cornes orgueilleuses menaçant le ciel. Le printemps était ici moins avancé, et les nuits très froides. Un peu de neige en gros flocons vite fondus tomba comme ils passaient le col Forémon. Il y avait çà et là des groupes de fermes basses, tapies sous leurs toits en pente. Ils croisaient des troupeaux retournant aux étables, des bûcherons transportant des charrois de bois, et quelques Paisans de naturel plutôt sauvage.

Ils descendirent l'autre versant qui tombait à pic vers la Vallée de la Serpente. Le fleuve marquait la frontière acherrienne. Les roues ferrées arrachaient des étincelles aux silex, et le chariot côtoyait des vides vertigineux.

Ils passèrent le pont enjambant la Serpente peu avant la nuit.

Il tombait une bruine légère, et la plupart des soldats étaient à l'abri dans les deux tours qui flanquaient la rivière de chaque côté. Une herse de fer fermait le pont.

Un Officer sortit au bruit du chariot, en compagnie de deux gardes et d'un Scienceux en robe bleue.

— Où allez-vous ?

Mauran débita leurs identités, puis l'histoire de son frère malade et le but supposé de leur voyage. L'Officer ne jeta qu'un coup d'oeil dans le chariot. Gellert s'affairait auprès d'Hiléro, tournant le dos à l'ouverture de la bâche, et il s'arrangea pour ne présenter que son profil. Le jour mourant n'éclairait que bien peu.

Le Scienceux était fort intéressé. De nouveaux convertis croyant assez en Beltem pour lui demander secours ! La chose était plutôt à encourager.

— Le Temple de Prove est réputé pour ses guérisons miraculeuses, dit-il à Mauran. Tu as eu là une bonne pensée. Je prierai pour ton frère.

Mauran se confondit en remerciements. L'Officer fit lever la herse qui monta en grinçant, et ils passèrent.

Ils étaient entrés en Terre provienne.

CHAPITRE X

Gellert, Mauran et Hiléro passèrent la nuit dans un bosquet de rumeaux, le chariot dissimulé sous les branches basses.

Ils évitèrent d'allumer du feu, afin de ne pas attirer l'attention d'une patrouille, et se contentèrent pour souper d'une poignée de graines de camone. La coque épaisse, adroitement fendue au couteau, laissait échapper une chair sucrée et farineuse.

Ils repartirent dès l'aube.

La route serpentait à travers des labours piquetés de quelques pommiers. Le printemps était plus tardif qu'en Acherra, et les céréales pointaient à peine hors de terre. Une sombre forêt se dessinait sur l'horizon. Il faisait un vent assez vif et frais, et le ciel gris contenait une promesse de pluie.

Mauran tenait les guides, son éternelle clémentine figée à la commissure des lèvres. La plupart du temps, elle s'éteignait, et Querre omettait de la rallumer, mâchonnant distraitemment la tige creuse.

Gellert était assis près de lui.

Il ramassa vivement son arc et prit une flèche en voyant filer entre les pointes vertes des champs une compagnie de burrets. Les oiseaux gras trottaient, battant l'air de leurs ailes trop courtes, picorant le sol brun.

Mauran retint Gellert par le bras, en lui montrant deux Paisannes qui approchaient sur le chemin, se partageant l'anse d'un panier ventru.

— Plus de chasse, frère. Elle est réservée à peu près partout, en Terre provienne. Ces deux femmes nous dénonceraient à la première patrouille, et nous serions poursuivis.

— Réservee, dit Gellert, et à qui, par la Vie !

— Les Paisans ne cultivent pas leurs terres. Elles appartiennent à de puissants Vales, ou à de riches Scienceux. Je te jure bien que ceux-là tiennent à leur gibier comme à la prune de leurs yeux, et ne souffrent pas d'en perdre une seule pièce. On risque la prison, à braconner, et bien pire. J'aime autant te dire que leurs geôles sont exécrables ! Et ils ont gardé la déplaisante habitude d'utiliser la torture pour délier les langues récalcitrantes. De toute façon, pour nous, ce serait le bout de la route.

Gellert sentait son échine se raidir. Il se promettait bien de se faire tuer avant de repasser par une semblable expérience.

— Que mangerons-nous, alors ? demanda-t-il.

— Nous avons un joli petit sac de deulers, obligeamment fourni par Urrique. Il sera simple d'en distraire quelques pièces pour acheter des vivres dans l'une ou l'autre Auberge. Nous y aurons moins grand risque qu'à chasser.

Dans le premier bourg assez important qu'ils traversèrent, Mauran descendit pour entrer dans une Auberge, tandis que Gellert montait la garde près du chariot. Une OEuvrière curieuse vint tourner autour de lui, posant quelques questions, mais elle disparut très vite après avoir entendu parler de fièvre pustulaire.

Querre acheta un jambon cru, deux poulets, une énorme tourte de pain, qui, enveloppée d'un linge, se conserverait assez longtemps, une botte d'oignons, un boisseau de pommes ridées, et un petit tonnelet de vin. Il transporta lui-même le tout jusqu'au chariot.

L'histoire de la fièvre à pustules avait dû se répandre, les OEuvrières demeuraient invisibles. Il avait à peine tourné les talons que l'Hôtesse jeta les pièces qu'il venait de lui donner dans un pot de vinaigre aromatique.

Gellert et Mauran prirent plaisir à boire à même la bonde du tonnelet, mais Hiléro refusa de toucher une goutte de vin.

Ses faux pansements se tachaient de sueur, mais il continuait d'accepter son sort avec une patience exemplaire.

Gellert pensait qu'à sa place, il serait devenu enragé. Il se demandait ce qui pouvait pousser Hiléro à risquer ainsi sa vie, et à admettre sans aucune plainte une situation des plus inconfortables. A peine avait-il le droit de se dégourdir les jambes de nuit, dans certains lieux déserts, et encore pas longtemps. Galt ne le comprenait pas du tout. A cause de cela peut-être, il éprouvait envers lui un léger sentiment de gêne. Hiléro ne se livrait jamais.

Ils poursuivaient leur chemin, à travers des villages, des bourgs, serrés autour de leurs Temples. Les maisons étaient plus hautes, bâties de pierre sombre, leurs toits accusant une pente plus accentuée qu'en Acherra. Les Domaines étaient presque tous fortifiés, si bien clos qu'on doutait de jamais les voir s'ouvrir. Les fenêtres se fermaient de lourds volets de bois cloutés de fer.

Les forêts étaient sombres et épaisses, la végétation grasse, nourrie d'humidité, et les tonalités bleues avaient disparu pour laisser place à des rouges et des orangés mêlés au vert. Au bord des chemins poussaient les grands lys matales couleur de flamme et tigrés de noir. Les frâles et les omels étaient ligotés de lianes de camone, qui commençaient à entrouvrir leurs gros boutons jaunes.

Il pleuvait souvent, une pluie serrée et froide qui tombait tout le jour avec obstination, puis rebondissait une partie de la nuit sur la bâche du chariot. Les arbres s'égouttaient ensuite à petits bruits. Au matin, le soleil revenu faisait fumer les bois, et allumait d'or les

écharpes de brume. Les roues du chariot s'enfonçaient dans des ornières de glaise. Deux ou trois fois, Galt et Querre durent le désembourber à grand-peine.

Ils achetaient de temps à autre des vivres, dormaient au plus désert des bois, à proximité d'un point d'eau.

A l'aube, Mauran surgissait ruisselant d'un ru dont l'eau froide coupait le souffle, dansait sur place pour se réchauffer, et disait à Gellert qui y entraît à son tour sans enthousiasme :

— Si j'ai des douleurs dans les os sur mes vieux jours, je saurai à qui m'en prendre !

— Hé, répondait Gellert, qu'as-tu à parler de vieux jours ? Si tu veux mon avis, nous n'irons jamais jusque-là !

Ils s'approchaient du feu, déjeunaient de bon appétit, puis se rhabillaient, encore humides, et repartaient.

Les Paisans étaient déjà au travail dans les champs, le plus souvent sous la surveillance de gardes ou de Scienceux armés. Ils regardaient passer les étrangers, la mine renfrognée, et sans saluer comme il était de coutume en Acherra.

Ils entrèrent dans leur onzième ou douzième forêt.

Le sentier, tapissé de mousse, courait entre les troncs énormes qui jouaient dans la lumière. Des rais de soleil passaient en fils ardents au travers des branches. Les chevaux déchirèrent une large toile emperlée de rosée qui barrait le chemin, et l'araignée, un monstre noir et vert, courut sur le timon, ses mandibules claquant de fureur, avant de se laisser choir à terre.

Mauran tenait les guides, sa chemise à col raide ouverte sur son cou. Il ne portait plus le collier d'or, qui n'aurait pas convenu à un digne marchand, et sifflotait un air entraînant. Gellert venait de rentrer sous la bâche, pour vérifier l'état de leurs provisions, et Hiléro, immobile sur sa paillasse, semblait dormir.

Le chariot arrivait sur une clairière, quand Mauran se plia brusquement en deux en grognant de douleur, une flèche encore vibrante enfoncée dans l'épaule.

Six hommes surgissaient des bois, dépenaillés, la mine peu avenante.

L'archer, une brute chauve qui avait un lobe d'oreille vilainement tailladé, des petits yeux ronds sous des sourcils broussailleux, et des dents noires, engageait une nouvelle flèche à son arc tendu.

— Descends de là, Marchand ! Voyons un peu ce que tu transportes dans ce joli chariot.

Querre descendit avec lenteur, une main à l'épaule, puis plongea brusquement sous les roues.

L'archer chauve chancelait, une flèche dans la gorge.

Gellert, surgi à l'arrière du chariot, abattit un deuxième homme avant que les autres, revenus de leur surprise et affolés par cette résistance inattendue, ne prennent la fuite.

Mauran avait rampé hors de son abri. Il lança son couteau dans le dos du troisième, et Galt en tua encore deux. Seul le dernier réussit à se perdre dans les bois. On entendit un moment des craquements précipités de branche, puis le silence retomba et les oiseaux reprirent leurs chants.

Mauran s'était assis, adossé à la roue. Du sang tachait sa chemise, autour de la tige empennée.

— Quelle pitié ! Se faire larder par de la concurrence. Et minable, en plus !

— Fais voir un peu ça, dit Gellert.

Il s'agenouilla, fendit la chemise, puis empoigna fermement la hampe. Une secousse brutale, deux, mais la flèche résistait, solidement accrochée.

— C'est ma chair que tu tripotes, rugit Mauran, les narines pincées. Pas de la viande morte !

Galt examinait la blessure.

— Il faut tailler un peu, dit-il, pratique. Elle ne sortira pas sans.

— Hé, taille ! Qu'attends-tu ? On pourrait croire que tu prends plaisir à lanterner.

Gellert ne se formalisait nullement de cette hargne. Il entailla rapidement la chair, et sortit la flèche qui glissa aisément avec un flot de sang. Mauran grognait, le visage crispé.

Galt grimpa dans le chariot, et revint avec un cruchon d'alcool de prunelle assez âpre. Il en inonda généreusement la plaie. Querre se recroquevilla, les dents à nu. Il attendit d'avoir repris souffle pour dire :

— Tu as raté ta voie, mon frère. Tu aurais fait un excellent Exécuteur.

Gellert bourrait la blessure d'un linge, et nouait par-dessus un morceau de la chemise déchirée. Il aida Mauran qui avait les jambes flageolantes à remonter dans le chariot.

A la halte du soir, Querre refusa de manger, mais vida d'un trait une cruche d'eau. Gellert lui trouvait les yeux trop brillants, et les mains brûlantes.

Hiléro se glissa hors des draps, et désemmaillota son visage. Ses larges yeux orange apparurent, puis le modelé parfait du visage, cisélures des narines, courbures des joues, lèvres incurvées. Il luisait comme une statue d'or, et ses ailes libérées s'entrouvraient.

Il s'approcha de Mauran, et posa sa main sur la blessure.

— Regarde-moi, frère, dit-il.

Un flamboiement orangé emplit les prunelles de Querre. La

couleur chaude envahissait tout, l'entraînait au coeur d'une roue de flammes vertigineuse. Peu à peu, en naissait une brume sombre et soyeuse, très apaisante, qui chassait la douleur. Mauran ferma les paupières et s'endormit.

Hiléro resta près de lui, sa main aux ongles dorés posée sur le pansement.

Bien plus tard, il demanda à Galt de l'aider à refaire son masque de bandelettes, et se dissimula à nouveau sous ses draps.

— Il ira bien, dit-il, le mal est parti.

De fait, dès le lendemain, Mauran paraissait se porter au mieux, et la plaie se cicatrisa en un temps remarquablement court.

A partir de cela, Querre et Galt regardèrent leur compagnon avec un respect nouveau, et beaucoup plus de sympathie. De quelque façon, il venait de s'intégrer au groupe. Il pouvait être utile, en cas de danger, à sa manière, et c'était l'important.

Quelques jours plus tard, Gellert conduisait sous une pluie battante, assez morose, des ruisselets d'eau froide lui coulant dans le cou.

Mauran tenait compagnie à Hiléro, sous la bâche qui retentissait d'un martellement rageur.

Le Rêveur bougea sous ses draps, et se redressa sur un coude. Un peu d'orange passait par la fente mince qui coupait ses pansements à hauteur des yeux.

— Qu'est-ce qui te pousse à nous suivre, Hiléro ? lui demanda Mauran. Tu risques la cage, si la supercherie est jamais découverte. Tu vivais en paix et à l'abri, à Vallière.

— Qu'est-ce qui te pousse, toi, Mauran ? Qu'est-ce qui pousse Gellert ?

Hiléro parlait d'une voix basse et sans inflexions. Il fallait un effort d'attention pour suivre ses paroles.

Querre réfléchit un moment avant de répondre :

— J'aime jouer, je pense, et Gellert aussi. De plus, il hait les Proviens.

— La haine, dit lentement Hiléro, le goût du jeu. Oui... Mais moi, je dois suivre ma voie, qui est celle du bien, et du bien sortira de tout ceci, si nous réussissons. Crois-tu que ma vie compte tellement ? Tu prends plaisir à risquer la tienne pour lui donner plus de saveur, mais certains d'entre nous rêvent parfois si profondément qu'ils ne peuvent plus s'éveiller. Tu vois que nous jouons, nous aussi, à notre manière. L'existence n'est jamais si précieuse, Mauran. Nul homme ne devrait être capable de tout accepter afin de la sauver.

Querre l'écoutait, surpris. Il ne s'était guère attendu à une telle réponse. Il se sentait plus proche d'Hiléro qu'il ne l'avait jamais été.

Ils poursuivaient leur route, à travers plaines et collines.

Ils s'arrêtaient au soir, pour repartir à l'aube. Les chevaux avaient droit à des haltes, durant lesquelles, dételés, ils broutaient avidement l'herbe grasse. Puis les bêtes repartaient, mâchonnant une bave verte.

Les bourgades traversées avaient des Temples très richement ornementés. En voyant les statues d'or de Beltem, Mauran et Gellert ne pouvaient s'empêcher de penser à Hiléro. La ressemblance était hallucinante.

Chaque bourg un peu important était clos d'une enceinte, et gardé aux portes. Il fallait répondre à un flot de questions : « Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? Pourquoi ? » Gellert ou Mauran racontait très poliment leur histoire de frère malade. La fièvre pustulaire tenait très bien les plus curieux à l'écart. A peine si, de temps à autre, un Officer venait jeter un coup d'oeil rapide par la fente de la bâche.

Fidèles à leur tactique, ils évitaient soigneusement les villes, s'obligeant à des détours parfois assez longs.

Le temps s'était mis au beau, et Galt et Querre, torses nus, prenaient les rênes à tour de rôle. Le soleil les avait très fortement hâlés.

Gellert réenfilait sa chemise avant d'aborder un village. Les cicatrices en bourrelets blanchâtres sur son dos auraient pu amener les habitants à se poser des questions dangereuses. Les honnêtes Marchands n'ont pas coutume d'arborer de telles marques sur les épaules.

Peu après avoir quitté Acherra, il avait rasé sa barbe qu'il trouvait gênante. Ses joues avaient pris la teinte du cuivre, et ses cheveux se décoloraient par mèches.

Mauran avait la peau aussi brune qu'une écorce de marron. Il tirait sur sa tige de clémentine, fermant à demi un oeil pour éviter la fumée âcre. Il en gardait toute une provision à l'arrière du chariot, et la renouvelait de temps à autre en achetant des vivres.

Hiléro souffrait, sans se plaindre, de la chaleur. Il transpirait beaucoup et vidait des cruches d'eau l'une après l'autre. Il se baignait parfois de nuit dans un creux de ruisseau, et demeurait très longtemps immergé, les ailes ouvertes dans le courant.

Gellert le vit surgir un soir dans le clair de lune, sa peau dorée scintillante de gouttelettes, agitant lentement ses ailes étincelantes.

Sa beauté semblait si parfaite qu'elle donnait un sentiment d'illusion.

— Peux-tu voler ? lui demanda Galt.

Sans doute parce que ces ailes demeuraient toujours cachées, il ne s'était jamais posé la question.

Hiléro secoua la tête.

— Non, mais je peux me soutenir un moment en l'air.

Il s'éleva, ailes déployées, plana, la lumière lunaire l'auréolant de gloire, puis retomba avec légèreté.

Gellert demeurait songeur, le regard perdu.

Hiléro regagna le chariot, et y disparut.

Pour éviter la ville de Digane, qui s'étalait sur les rives du Malde, ils firent un large détour par les monts Oubélot.

Le chariot grimpait une pente très raide, taillée dans le roc, et Mauran encourageait les chevaux de la voix et du bout de son fouet. Gellert, assis près de lui, se laissait aller aux secousses du chemin. Le soleil chauffait fort, et un nuage de mouches tourbillonnait autour des bêtes qui agitaient leurs crinières.

— Il y avait un vieux pont au sommet, dit Mauran. J'espère qu'il est toujours praticable.

Ils atteignirent le plat, et laissèrent les chevaux souffler un moment. Deux robustes hongres d'un gris d'ardoise à cornes noires, qui secouaient la tête en mâchant leurs mors.

Galt se gifla pour chasser une mouche exaspérante qui s'obstinait à se poser sur son oreille. Son zonzonnement vibrerait insolemment. Querre alluma une nouvelle clémentine à l'extrémité de la première, et secoua les guides.

Ils traversèrent un carrefour assez vaste de chemins pierreux, continuèrent tout droit, et atteignirent le pont qui enjambait un à-pic vertigineux. Le Malde bouillonnait au fond, taillant au vif de la pierre.

Mauran arrêta les chevaux et descendit. Gellert sauta de l'autre côté.

Le pont tombait en ruines.

Un certain nombre de traverses manquaient, et les poutres rongées protestèrent en grinçant furieusement lorsque Querre les tâta du pied. Il fit quelques pas prudents sur le tablier, tandis que Galt essayait un petit saut auquel répondit un bruit de craquement de très mauvais augure.

— Nous ne pouvons passer, dit Mauran, le poids du chariot emporterait tout. Nous irions nourrir les poissons. C'est Digane ou rien. Il n'y a pas d'autre pont.

Ils se regardaient, ennuyés. La traversée de la ville pouvait poser des problèmes.

— Tant pis, dit Gellert, passons par Digane, et espérons que la chance nous suivra.

Ils remontèrent s'asseoir sur le banc de bois, et Mauran fit tourner les chevaux.

Mais la chance les avait quittés, car en arrivant sur le carrefour, ils tombèrent sur une troupe d'une vingtaine de Scienceux, armés et chevauchant, leurs longues robes bleues retroussées sur leurs bottes.

Le Prêtal cria « Halte ! » et des arcs se tendirent, flèches engagées.

Mauran tira sur les rênes, et Gellert sauta lestement du marchepied. Il débita d'un ton humble et pour la centième fois son histoire de frère si malade et de visite au Temple pour demander sa guérison.

Le Prêtai le regardait, l'oeil soupçonneux. Il rejeta en arrière son capuchon, et son crâne rasé brilla au soleil.

— Pourquoi n'êtes-vous pas passés par Digane ?

Gellert prit un air de vertu offensée.

— Notre frère Herlan peut transmettre son mal. Irions-nous porter la contagion à toute une ville ? Nous pensions trouver le vieux pont praticable.

— Eh bien, il ne l'est plus. Je veux voir ce malade.

Il mit pied à terre, et se dirigea vers le chariot.

— Notre frère Herlan est bien souffrant, tenta Galt, ses pustules crèvent depuis hier et...

Mais le Scienceux ne l'écoutait plus. Il escaladait l'arrière du chariot, et passait sous la bâche.

Gellert le suivit lestement.

Hiléro, enfoui jusqu'au crâne, commença à geindre lamentablement.

Le Prêtai, plissant les yeux pour s'accoutumer à la pénombre, avança jusqu'à la paillasse, et tira vigoureusement sur un coin du drap. Il découvrit un morceau de peau dorée, et alarmé, commença :

— Qu'est-ce...

Galt lui coinça le cou de son bras replié, et enfonça son couteau dans le dos qui s'arquait. Il fit tourner la lame, et accompagna le corps devenu mou dans sa chute en le retenant par sa robe. Il traversa vivement jusqu'à l'avant du chariot. Le dos de Mauran, rigide, s'appuyait sur la traverse qui servait de dossier. Gellert le toucha légèrement du doigt par la fente de la bâche, et souffla :

— J'ai été forcé de le tuer. Lance les chevaux sur le pont, Mauran. C'est notre seule chance.

— D'accord, dit Querre, sans remuer les lèvres.

Il secoua brusquement les guides, fit décrire aux chevaux un demi-cercle court sur le carrefour, et le chariot suivit, en s'inclinant dangereusement.

Querre lança les bêtes au galop.

Les Scienceux s'agitaient, hurlaient, et des flèches sifflèrent. Trois ou quatre crevèrent la bâche.

— Prie la chance, Hiléro, dit Gellert. Nous allons jouer aux dés avec la mort.

Il passa sous la bâche pour rejoindre Mauran, qui, courbé,

fouettait les chevaux à tour de bras.

Les deux bêtes galopaient furieusement. Le chariot dansait, cognait, rebondissait, dans un grand fracas de roues surmenées. Galt enjamba le dossier, et faillit être jeté à terre par un choc violent.

Les Scienceux, revenus de leur surprise, se lançaient à leur poursuite.

Hiléro, secoué et heurté de toute part, s'assit pour s'accrocher d'une main à un arceau. Le Prêtal tressautait, et semblait vouloir renaître à la vie.

Le chariot arriva en trombe sur le pont, et les chevaux, affolés, s'engagèrent à toute allure sur le tablier vermoulu.

Gellert et Mauran hurlèrent d'une même voix, un cri de chasse coldien :

— Hiii Ya !

Un instant, Galt vit l'abîme entre les lattes disjointes, et le fleuve qui bouillonnait sur les rochers. Il n'était plus temps de penser. Il eut l'oeil attiré par la tache écarlate d'un buisson fleuri qui poussait dans un creux de la roche. Le pont gémissait, craquait, tremblait. Une traverse s'envola et tomba dans le vide.

Dans un gigantesque craquement, le pont commença à s'arracher de ses assises.

Les chevaux fous de terreur redoublèrent leur allure.

Le pont vibrait, pliait, se tordait en grinçant furieusement. Les traverses se creusaient, et le chariot pencha.

Mais les deux bêtes prenaient pied sur le sol ferme, et deux roues mordirent la terre.

Un fragment d'instant, le chariot oscilla, l'arrière dans le vide, puis la vitesse acquise le propulsa du bon côté.

Le pont s'effondrait, dans un terrifiant fracas de bois rompu. Poutres et traverses cascadèrent jusqu'à la rivière, en rebondissant violemment.

Querre arrêta à grand-peine les chevaux qui tremblaient, écumants.

Sur l'autre rive, les Scienceux se démenaient, lâchant au hasard des flèches qui retombaient avant d'atteindre leur but. Leurs silhouettes à larges manches s'agitaient vainement, comme pour une danse très ridicule.

Ils couraient en tous sens, se penchaient sur le vide, et hurlaient des imprécations.

Gellert et Mauran éclatèrent de rire, rugissant, se pliant, les yeux mouillés.

— Je pensais... Je pensais... dit Gellert qui hoquetait, que si nous passions, ils n'oseraient peut-être pas nous suivre. Mais ceci est mieux !

Mauran se frottait les yeux de ses poings.

— Bien mieux, frère. A moins que Beltem ne leur prête ses ailes !
Ils repartirent à rire à grands éclats.

Hiléro passa sa tête emmaillotée par la fente de la bâche.

— Qu'est-ce qui est si drôle ?

— Les Scienceux, dit Gellert, encore secoué de rire. Nous sommes saufs, Hiléro.

— Saufs pour un temps, dit Mauran, qui reprenait son sérieux. L'histoire de la fièvre pustulaire n'est plus à resservir. Ils vont tambouriner cela partout. Il faudra trouver autre chose.

Il secoua les guides pour faire repartir les chevaux. La vieille route descendait à travers le roc, son tracé à peine distinct.

— Tourne vers la droite au prochain carrefour, dit Galt. Nous irons à Prove en passant par l'est. Il se peut bien qu'ils nous guettent sur la route directe.

— Si nous allons à l'est, dit Querre, nous passerons par Roumevan. C'est une ville qui pue. Elle fait commerce des peaux de lucères. Il n'y a rien qui sente aussi mauvais. Supposons que j'y achète un chargement de peaux fraîches. Une puanteur à tuer un bouc ! Personne n'irait y fouiller de gaieté de coeur.

— A l'air libre, dit Galt, nous survivrons, mais Hiléro devra se cacher dessous. Pourras-tu tenir, frère ?

— Je peux fuir mon corps, dit le Rêveur. Ne t'inquiète pas de moi, ami.

Ils se débarrassèrent du mort dans un bosquet au bord du chemin.

Ils voyagèrent, roulant de nuit, dissimulant le chariot dans la journée sous des arbres, et dormant à tour de rôle. Ils souhaitaient une pluie violente, qui aurait tenu les Paisans à l'abri de leurs maisons, mais le temps s'obstinait à rester au beau.

La troisième nuit, pourtant, le ciel se couvrit si bien que les chevaux perdirent la route, et s'égarèrent dans un marais. Le chariot manqua de s'y embourber définitivement.

Galt et Querre peinèrent longuement, creusant sous les roues pour y enfoncer des branches hâtivement taillées. Ils réussirent enfin à arracher le chariot au borbier, et continuèrent.

A l'aube, Mauran arrêta les chevaux à l'abri d'un groupe d'ormels, au coeur d'une épaisse forêt.

— Nous sommes proches de Roumevan, dit-il. Je continue à pied. Je reviendrai avec un nouveau chariot, et un chargement de lucères. Ne bougez pas d'ici.

Il bourra ses poches de deux poignées de deulers, et s'éloigna.

Un jour gris se levait. Peu après son départ, une pluie serrée commença à tomber.

Gellert et Hiléro écoutaient les gouttes qui frappaient sur la bêche. Ils bavardèrent assez longuement.

Depuis quelque temps, le Rêveur semblait devenir plus sociable, et s'évadait moins souvent. Galt découvrait un homme somme toute semblable aux autres, malgré ses bizarreries, et dont les idées rejoignaient à l'occasion les siennes sur certains points. Il commençait à le prendre en amitié.

Le lendemain matin, le soleil revenu faisait monter une buée du sol gras, et Gellert se rongeaient les poings d'inquiétude et d'inaction.

— Il faut que j'y aille, dit-il à Hiléro. Mauran aurait dû revenir depuis longtemps.

Il puisa à son tour dans le sac de deulers, et enfila sa veste brune de Marchand.

— Reste là, frère, et ne crains rien, je reviendrai.

— Que la chance t'accompagne, Gellert.

Lorsqu'il fut parti, Hiléro s'allongea en soupirant.

Reléguant son inquiétude dans un lieu où elle ne pouvait plus l'atteindre, il respira très lentement, détendant ses membres, puis son corps, suivant une discipline familière.

Il s'échappa, oubliant tout.

Gellert suivit le chemin qui menait à Roumevan, en marchant d'un bon pas. Il croisa des Paisans qui se rendaient aux champs, une bêche sur l'épaule, et qui le regardèrent passer sans un mot, et d'un air peu amène. Galt affecta de ne pas les voir, et avança, roide et le menton haut, avec toute la dignité d'un Marchand prospère, qui, bien que temporairement à pied, n'en domine pas moins le commun des mortels.

La ville se silhouettait sur le ciel.

Mauran avait parfaitement raison, elle puait ! On la sentait à grande distance. Un ruisseau fétide baignait le pied de ses remparts. Il s'étalait, jaune, parsemé de bulles qui crevaient en petits claquements. Il s'en dégagait une puanteur terrifiante qui fit larmoyer les yeux de Gellert.

Les soldats qui gardaient les portes ne semblaient nullement incommodés.

On doit s'habituer, se disait Galt, qui avait quelque peine à respirer. Il déclina sa fausse identité, dit qu'il se rendait à Roumevan pour affaire, et qu'un ami l'avait déposé à proximité de la ville. Il passa sans aucune difficulté.

Il n'eut guère de peine à découvrir Mauran.

Celui-ci pendait, accroché par les poignets à une potence dressée sur une estrade devant le Temple, sur la place principale de la ville.

En vie, mais plutôt mal en point.

Ses pieds touchaient à peine le sol. Vêtements en pièces, visage tuméfié, de larges meurtrissures noires sur le torse, apparaissant à travers les déchirures de sa chemise et l'un de ses yeux clos par une enflure violacée. L'autre prune, toujours bleue, se posa sur Galt qui passait très affairé, en ne jetant qu'un regard distrait. La paupière intacte se ferma, et l'ombre d'un sourire passa brièvement sur les lèvres fendues.

Gellert s'éloigna à grandes enjambées.

Il avait parfaitement enregistré les détails importants. Les poignets liés par des cordes aux anneaux. Pas de garde. La place serait sans doute déserte à la nuit.

Galt se doutait bien que Mauran n'avait pu mener à bien sa transaction. Il passa une partie du jour à négocier un lot de peaux fraîches, acheta une charrette bâchée et deux chevaux, la fit charger et conduisit le tout dans une écurie de louage.

Il annonça qu'il reprendrait la route bien avant l'aube, glissa une pièce à un OEuvrier qui promit de lui ouvrir la porte à la demande, puis se promena un peu dans la ville. Il la trouva absolument sans intérêt et déplaisante, et l'odeur du quartier des tanneries le fit fuir.

Il termina sa journée en dînant de bon appétit dans une Auberge. Il demeura à boire jusqu'à ce que l'Hôte, plissant les yeux et bâillant, entreprît de clore son établissement.

Gellert sortit. La nuit semblait calme, et tout paraissait dormir. Il n'en attendit pas moins un grand moment, assis dans l'encoignure d'une porte.

Il se leva, et se dirigea vers la place du Temple. Tout reposait derrière des volets clos. La pleine lune éclairait les rues très grossièrement pavées, et les pierres bleutées luisaient faiblement.

La silhouette noire de Mauran se dessinait sous la potence, au centre de la place.

— Comment t'es-tu fourré dans ce nid de fronges ? demanda Gellert en coupant les liens.

— Une histoire idiote ! J'ai été assez sot pour m'adresser au plus riche Marchand de la ville, et le propre Mare de ce trou pourri, un dindon bouffi de graisse et de vanité. Il a tenté de me voler, et je me suis un peu mis en colère, ce qui manquait de sagesse. Il a lâché sur moi tous ses OEuvriers. Une bien belle bagarre, frère !

Son oeil intact brillait à ce souvenir. Il faisait bouger ses bras en grimaçant.

— Ça ne me dit pas ce que tu faisais là, pendu comme un jambon mis à fumer.

— Oh, en tant que Mare, il m'a condamné à trois jours d'Exposition, pour outrages à son égard. Je l'avais traité de quelques noms peu aimables.

— Exposition ?

— Une habitude qu'ils ont, dans le coin. Ils t'accrochent à une potence comme celle-ci, et ils te laissent sécher sans manger ni boire le temps qu'il leur plaît. De temps à autre, un passant bien intentionné vient se distraire à tes dépens. C'est très gai !

— On s'occupe un peu de ce Mare ? demanda Gellert. Ça ne doit pas être bien difficile, et ça ne prendra pas tellement de temps.

Un rictus fit briller les dents de Mauran.

— La dette est payée, frère. Ce dindon est venu me rendre visite, à l'après mi-jour, espérant que je commençais à trouver le temps long, et à regretter mes injures. J'ai pris l'air à moitié mort et cet imbécile heureux est monté sur l'estrade pour me regarder sous le nez ! J'ai rué dans ses génitoires d'une façon qui lui ôtera le goût de l'amour pour longtemps. La prochaine fois, ils penseront à immobiliser aussi les pieds.

Gellert riait sans bruit. Mauran reprit :

— Ils ne m'auraient certainement pas décroché avant que ma viande n'ait quitté mes os, mais je pensais bien que tu viendrais. J'ai une soif à vider un tonneau !

— Oui bien. Tu attendras encore un peu. Cache-toi par là, je reviens avec le chariot.

Galt réveilla l'OEuvrier, qui lui ouvrit la porte. Il retourna vers la place. La charrette grinçait sur les pavés, et puait comme mille charognes. Querre y sauta lestement.

— A toi l'honneur d'étreindre la cachette, lui dit Gellert. Il faut passer les portes.

— Grand merci, frère, dit Mauran en se bouchant les narines. Si j'en crève, à te revoir dans une prochaine vie.

Il disparut sous la bâche.

Les soldats soulevèrent la herse sans faire d'histoires. Un soupçon de clarté blanchissait le ciel. Dès que le chariot se fut un peu éloigné, Mauran surgit, suffoquant, les yeux pleins de larmes, et le visage cramoisi.

— Par la Vie ! C'est à n'y pas tenir ! Pauvre Hiléro !

CHAPITRE XI

En Acherra, les choses n'allaient guère.

Les Scienceux déployaient un zèle inlassable pour l'amour de Beltem. Ils fouinaient partout, grands poseurs de questions, sondant les intentions les plus cachées.

Des hommes et des femmes étaient fouettés dans le Temple, pour n'avoir pas installé dans leurs demeures les statues prescrites, ou omis d'assister aux cérémonies.

Les Acherriens se vengeaient à leur manière. Gare au Scienceux ou au soldat qui se faisait surprendre dans un lieu isolé. On retrouvait de temps à autre des cadavres mutilés.

La répression était féroce. Les prisons débordaient, et Eller faisait larder de flèches des otages pris au hasard. Il récompensait les délateurs de fortes belles primes.

Des petits groupes de fuyards se cachaient dans les bois, plus sauvages que des loups, et n'ayant plus rien à perdre. Ils attaquaient à l'occasion une patrouille, et torturaient volontiers leurs prisonniers.

Eller lançait Edit sur Edit, restreignant de plus en plus toute liberté. Urrique se disputait avec lui vingt fois la semaine. Elle commençait à trembler en entendant son pas résonner dans le couloir, puis redressait la tête, raidie, et entamait une lutte serrée qui la laissait épuisée.

Le gros était rarement de bonne humeur. Rien n'allait à son gré.

Rien n'allait non plus au gré d'Urrique, qui, coincée en tampon entre Acherra et Prove, était bien forcée de demeurer relativement aimable. Parfois, à force de patience, elle lui arrachait une concession minime.

Elle avait envoyé Haumerune à Ferne, pour un temps de convalescence. Sa mauvaise jambe guérissait mal, et il se rongeaient d'être séparé d'Aura. Urrique avait dû fortement insister pour qu'il acceptât de quitter le Domaine, mais elle devait bien s'avouer qu'elle le regrettait. Un peu de sympathie aurait été bien nécessaire, en ces temps difficiles.

Ses vieux Suivants ne lui étaient d'aucune utilité. Ils ne faisaient que gémir et parler du passé. Elle ne pouvait les supporter près d'elle. Augier et Hittise n'étaient que des enfants, et Mate une tête sans cervelle dont il fallait encore écouter les jérémiades.

Elle s'appuyait sur Aimegarde, toujours silencieuse, mais qui trouvait des paroles de réconfort, et sur Rosalde, qui, combative, ne se

laissait jamais abattre, et était de bon conseil.

Haumerune, lui, se faisait du souci à Ferne.

Du souci pour Aura, pour Bort et ses amis du quartier Ralode, et pour Gellert, Mauran et Hiléro. Ceux-là avaient-ils une chance de réussir ? Si cela se trouvait, ils étaient déjà morts tous trois, et la nouvelle de l'arrestation d'un faux Beltem ne filtrerait que plus tard.

Son genou, écrasé sous le poids du cheval, gardait une plaie suppurante, qui refusait de se refermer. Il se déplaçait à grand-peine, appuyé sur une canne, et souffrait beaucoup.

Aura le soignait, refaisait le pansement avec des doigts légers, et récompensait le patient d'un baiser. Elle ne se plaignait pas, mais devait pleurer en cachette, car elle avait souvent les yeux rougis. Samber savait qu'elle s'inquiétait pour les Marqués. Il devenait presque impossible, à présent, de leur faire parvenir des vivres, et les nouvelles de Bort avaient cessé d'arriver.

Samber était couché dans le jardin, à l'ombre d'un eucalyptus, la tête appuyée sur une racine, et regardant le ciel au travers des branches.

La chaleur avait commencé à s'installer sur Acherra, mais, en ce moment de la matinée, il faisait encore bon. Un vent faible bruissait dans les longues feuilles étroites. Deux mésaies folles tombèrent de l'arbre en piaillant, se picorant rageusement du bec, se séparèrent au sol, et s'envolèrent. Samber suivit leur course ascendante dans le bleu lumineux du ciel. L'eucalyptus répandait une forte odeur aromatique. Pour l'instant, sa jambe le laissait en paix. Depuis deux jours, elle ne suppuraient plus, et une croûte commençait à recouvrir la plaie. Il n'osait pas trop espérer la guérison.

Sur un chardon sec, tout près de son bras, une mante bleue s'agrippait, ses pattes hérissées repliées, sa tête triangulaire pivotant. Les énormes yeux bombés semblaient regarder Samber. L'insecte bougea imperceptiblement, luisant comme un joyau poli, et Haumerune l'agaça d'une brindille. La mante remua ses pattes à crochets, les ouvrant et les refermant, puis, lassée, déploya des ailes de gaze bleu tendre, et s'envola.

Au pied du chardon, le loubre se matérialisa. Sa fourrure striée luisait, la pupille de ses yeux jaunes était réduite à une mince fente, et les coupelles de ses oreilles bougeaient un peu, comme agitées par la brise.

— Je pense souvent à toi, dit Samber, et je t'appelle loubre, parce que je ne sais même pas si tu as un nom.

— J'ai un nom. Sil-Leyo. Et « Sil » veut dire que j'ai passé ma quatre centième année.

— Quatre cents ans... Mais de toi, plus rien ne m'étonne. Mourez-vous, parfois ?

— Certes, mais par pour les mêmes raisons que toi.

— Je voudrais te poser tant de questions, dit Samber, mais tu disparaîs toujours avant que je puisse ouvrir la bouche.

Sil-Leyo ferma paresseusement les paupières, puis les rouvrit.

— Je peux voir ces questions danser dans ta tête comme les phalènes sur la rivière un soir d'été. J'y répondrai peut-être un jour, mais est-il utile que tu saches tout ?

— Utile ? Qu'est-ce qui est utile ? Je suis dévoré de curiosité. Je crois que j'en sécherai si tu ne m'expliques rien.

Le museau court semblait rire. Sil-Leyo bâilla, découvrant une langue rose de chat. Ses moustaches frémissaient.

— Pas aujourd'hui, Samber. Il y a plus important. Je suis venu t'annoncer de bonnes nouvelles. Les trois voyageurs sont presque arrivés à Prove.

— Comment sais-tu cela ?

— Oh ! nous surveillons un peu les choses. La réussite de ce plan compte beaucoup. Nous avons gardé un oeil sur tes amis, dans la mesure du possible. Ils s'en tirent bien.

— Pourquoi nous aidez-vous ?

— Nous ne vous aidons pas, dit Sil-Leyo, nous nous aidons nous-mêmes.

Samber formulait un autre pourquoi, mais le chardon se balançait, solitaire, dans la brise, et des brins d'herbe courbés se redressaient à son pied.

*

**

Gellert, Mauran et Hiléro arrivaient sur Prove-la-ville.

La suite du voyage s'était déroulée sans histoires. Le chargement de peaux malodorantes avait fort bien joué son rôle, et tenu les plus curieux à l'écart. Les Offciers rencontrés ne souhaitaient qu'une chose : que s'éloignât au plus tôt cette cargaison puante. Ils se bouchaient le nez, et agitaient impatiemment la main. Aucun n'avait jamais tenté de s'approcher.

Gellert et Mauran s'étaient relativement habitués à cette odeur infecte qui collait à leur peau, leurs cheveux, et s'attachaient à leurs vêtements. Ils fumaient tous deux énormément, la tige de clémentine coupée courte juste sous les narines.

Hiléro passa pratiquement le reste du voyage en état de transe.

A la halte du soir, Gellert et Mauran le retrouvaient rigide, la peau aussi froide que celle d'un poisson, et insensible à tout. Il s'éveillait un moment, mangeait très peu, buvait, puis replongeait dans son état de mort apparente.

Le chariot avançait vers les remparts, parmi un flot de charrettes transportant des fagots de bois, des légumes, des fruits, des tonneaux,

des volailles, des porcelets, et bien d'autres choses.

Un Marché important devait se tenir quelque part dans la cité.

Prove bouchait l'horizon, enroulée dans ses épaisses murailles, traversée par le cours de la Saugre. Très vaste, elle aurait bien contenu deux fois Acherra-la-ville.

Un Paisan à cheval dépassa le chariot. Il portait un sac noué d'une corde en travers des épaules, et se retourna pour dévisager insolemment Mauran qui tenait les rênes.

— Ho, Marchand, dit-il, tu ne dois plus avoir de nez pour supporter une puanteur pareille !

— Mon nez va bien, merci, dit Mauran, suave. Surveille plutôt le tien qui me paraît prêt à tomber dans ta bouche.

L'homme avait un appendice volumineux et courbe, qui rejoignait presque ses lèvres.

— Tu devrais nous remercier, ajouta Gellert, aimable. Si l'odeur est forte elle n'en masquera que mieux celle du fumier qui monte de tes habits.

Le Paisan portait en effet des vêtements plus que douteux.

Il jura entre ses dents, puis donna du talon dans les flancs du cheval, et s'éloigna au trot.

Le chariot approchait de l'entrée de la ville, assez large pour livrer passage à une armée. On devait probablement user de toute une machinerie compliquée pour ouvrir ou clore ces portes énormes, qu'une douzaine d'hommes n'aurait pas suffi à ébranler.

Les gardes, très nombreux, n'effectuaient qu'un contrôle de routine rapide, et le chargement de peaux ne fut pas arrêté plus d'un instant.

Ils s'engagèrent dans une voie pavée, creusée de chaque côté de caniveaux qui évacuaient les eaux usées et les ordures. Les demeures, serrées les unes contre les autres, s'ouvraient sur la rue. Les fenêtres étaient petites, enfoncées dans l'épaisseur des murs, très rarement vitrées mais toujours garnies de lourds volets de bois cloutés. Certaines maisons avaient leurs façades agrémentées de sculptures. On pouvait voir à peu près partout l'effigie de Beltem.

Les rues étaient très animées. Tout un va-et-vient de passants, de charrettes, de chevaux, mais on voyait bien peu de femmes, et toujours accompagnées. Elles portaient des vêtements épais, ne laissant aucun petit morceau de peau à l'air libre, et cachaient leurs cheveux sous des voiles.

Galt regrettait les robes légères des Acherriennes, et leurs corps souples bougeant librement sous le tissu mince.

Toutes ces femmes semblaient figées, baissant les paupières, et regardant la pointe de leurs souliers. Leurs lèvres étaient sans sourire.

Ils traversèrent une place très vaste, où se tenait le Marché.

Les chevaux avançaient à grand-peine, s'immobilisant parfois un bon moment, tant l'encombrement était grand. Ici aussi, il y avait peu de femmes, et presque pas de Paisannes derrière les tréteaux débordant de denrées.

— Que font-ils de leurs femmes ? demanda Gellert à Mauran, ils les cachent ?

— Ils les encagent, oui ! Beltem n'encourage pas la fornication, surtout hors mariage. Si tu comptais sur une jolie Provienne pour satisfaire tes appétits, tu ferais mieux de renoncer tout de suite. Les filles ici sont plus farouches que des cavales sauvages, et aussi faciles à attraper. De plus, elles sont mieux gardées que le trésor du Suellan. A peine si tu peux espérer tomber sur une veuve qui acceptera en tremblant un rendez-vous furtif, mais ce n'est pas à conseiller. Elles ne sont généralement plus très fraîches. Bien sûr, il y a les putains. Parfois belles, mais alors chères.

— Charmant pays, dit Gellert.

— Oh ! on peut s'arranger. J'avais une amie, dans le temps. Je me demande si je pourrais remettre la main dessus. Un peu pute sur les bords, mais bonne fille.

Le chariot sortait enfin du Marché, et s'engageait dans une voie menant à la rivière.

Il y avait là un quartier où l'on pouvait louer une maison, seule solution possible pour cacher Hiléro. Encore se poserait le problème du service. Il n'était guère pensable que de respectables Marchands n'engageassent pas une OEuvrière, mais pas pensable non plus d'accepter à demeure une fille qui fourrerait son nez partout.

Querre arrêta le chariot devant une porte très ornée, qui portait une enseigne de Loueur.

— Attends-moi, dit-il, je vais voir ce qu'on peut faire.

Il alla tirer la cloche de l'entrée, puis disparut dans la maison.

Gellert glissa sur le banc pour prendre sa place.

Mauran revint très vite, en compagnie d'un petit homme à la mine compassée, confortablement vêtu, quoique sans ostentation, qui brandissait une clé.

Le Loueur reçut en pleines narines une grosse bouffée de l'odeur des lucères, et de l'indignation apparut dans ses yeux.

— Messier ! Ceci ne va plus ! Vous ne comptez pas, je pense, faire entrer ce chargement malodorant dans la maison que je m'apprête à vous louer. Que dirait le voisinage ? Ma réputation...

Querre lui coupa la parole.

— A peine pour un moment, Messier. Les peaux sont déjà revendues, et je les livre avant ce soir.

Le Loueur se rasséréna un peu.

— Bien. En ce cas, je vais vous guider.

Mais il refusa de s'asseoir sur le banc, et précéda le chariot, tenant un mouchoir sous son nez.

Ils parvinrent assez rapidement à une petite maison qui donnait sur la Saugre. Le Loueur ouvrit les deux battants de la porte, et le chariot entra dans une cour entourée des communs.

Ils visitèrent de haut en bas la demeure, qui comportait deux étages, écoutèrent placidement le petit homme en vanter les avantages et leur faire remarquer le bon état du mobilier, ce qui n'était pas tout à fait exact.

Mauran discuta longuement le prix demandé, en honnête Marchand soucieux de sa bourse, puis parvint à un accord. Il compta une à une les pièces dans la main tendue. Le Loueur s'en alla, après d'ultimes recommandations.

Galt et Querre poussèrent un soupir de soulagement.

— Il voulait absolument que j'engage une de ses OEuvrières, dit Mauran. Je m'en suis débarrassé en disant que nous avions déjà retenu quelqu'un.

— Il en faudrait une sourde, muette et aveugle, dit Gellert. Et ça paraîtrait encore bien plus bizarre que de n'en pas avoir du tout.

Ils sortirent dans la cour, et tirèrent du chariot Hiléro, aussi rigide que de la pierre.

— Si quelqu'un le voit, dit Mauran, il pensera que nous installons une statue de Beltem.

Mais il avait soigneusement vérifié qu'aucune fenêtre, dans les demeures voisines, ne donnait sur la cour.

Ils rentrèrent Hiléro dans la maison.

— Je file, dit Mauran. Je vais revendre ces charognes de peaux à perte, pour m'en débarrasser au plus vite. Je reviendrai avec des vêtements neufs, il faudra brûler les nôtres, l'odeur ne partira jamais. Vois si tu peux faire chauffer de l'eau. Je crois que je pourrais me laver pendant huit jours !

Durant son absence, Galt trouva du bois dans une resserre, et alluma du feu sous les vastes cuves de la pièce des bains. Il tira force seaux d'eau au puits pour les remplir, puis, lorsqu'elle devint agréablement tiède, en transvasa une partie dans un grand cuveau.

Il se déshabilla, tassa ses vêtements dans le foyer, et s'installa dans l'eau avec un soupir d'aise.

Il avait déniché quelque part un pot de savon mou, sans doute oublié par un précédent locataire, et était très occupé à faire naître une montagne de mousse lorsque le Rêveur entra.

— Ah, dit Hiléro, un bain ! J'en rêve depuis des semaines. Chaque fois que je m'éveille, j'ai l'impression d'avoir été moi-même cousu dans une peau de lucère tant je pue.

— Ne me parle plus de lucère ! Je ne veux plus entendre ce mot

de ma vie. Il y a un autre cuveau dans ce coin, et l'eau doit commencer à être bien chaude. Remets-en pour Mauran. Le puits est dans la cuisine, à deux pièces à droite de là. Il y a une trappe avec un gros anneau.

Il continuait à se frotter activement.

Mauran revint à la nuit.

Gellert avait clos soigneusement les volets avant d'allumer les chandelles. Les lumènes ne semblaient pas être très répandues à Prove.

Lui et Hiléro, tous deux nus, jouaient aux dés dans une petite pièce assez confortable, meublée d'une table fatiguée, de quelques chaises, et d'un lit bas garni de coussins.

Le Rêveur semblait faire retomber parfaitement à sa guise les cubes d'os aux chiffres sculptés. Il gagnait sans arrêt.

Querre poussa la porte.

— J'ai vendu ces ordures bien plus chères que je n'espérais. J'ai échangé le chariot contre une charrette légère, et acheté des vivres et des vêtements. Tout est rentré, et les chevaux sont à l'écurie.

Il se frotta le front, et passa ses doigts dans ses cheveux.

— Vous ne puez plus, vous deux, mais moi si. Je vais me laver. Et si quelqu'un parle encore de lucère, je le tue !

*

**

Gellert passa une partie de la journée du lendemain à explorer un peu le Temple.

On ne pouvait rien imaginer de plus monumental, ni de plus ornementé. Pas un pouce de la façade qui ne fût minutieusement sculpté, des statues d'or aux yeux de pierres précieuses un peu partout, et de gigantesques portes revêtues d'un placage d'or martelé.

Galt passa sous la voûte, et entra dans la salle énorme. Des bancs de bois polis par l'usage, et une profusion de tapis sur les dalles bleues pailletées. Des guirlandes de fleurs et de fruits, taillées dans le marbre s'enroulaient autour des piliers de soutien. Une abondance de lumènes, encastrées dans le plafond peint et logées dans les alvéoles des murs, éclairaient les moindres recoins de la salle.

Au-dessus de l'autel, une statue de Beltem démesurée, ailes ouvertes et paumes tendues. Les larges yeux orange semblaient flamboyer.

Un certain nombre de fidèles, agenouillés sous le Serpent doré de Prove qui tordait ses anneaux au plafond, priaient.

Gellert repéra une porte derrière l'autel, vaste table de marbre noir luisante, qu'il aurait bien aimé examiner de plus près, mais les Scienceux grouillaient comme autant de mouches sur une charogne.

La porte devait donner sur les dépendances du Temple ; des

robes bleues y entraient et en sortaient constamment.

Galt se creusait la cervelle. Comment, par la Vie, faire entrer Hiléro dans cette salle au moment voulu, et sans que nul ne puisse l'apercevoir avant ? A moins d'une complicité parmi les Scienceux, il n'y avait aucune chance.

Il fit un salut déferent en passant devant la statue de Beltem, et s'agenouilla dévotement sur le bas côté. Il semblait prier avec une grande ferveur, mais ses yeux ne quittaient pas la porte. Elle s'ouvrit sur un Prêtai qui entra, et il aperçut un morceau de couloir assez sombre. Le seul passage possible, à coup sûr, mais comment y arriver ? Pouvait-on espérer acheter un Scienceux ? Douteux, et fort risqué.

Il abandonna momentanément le problème, et sortit pour rejoindre la demeure de l'Archèque, très proche du Temple.

Il passa en promeneur qui musarde devant la maison de pierres ivaliennes rosées. Les blocs bruts accrochaient un peu de soleil dans leurs arêtes. On les avait jointoyées d'un mortier teinté de rouge sombre, et l'ensemble donnait une impression harmonieuse sous un toit de tuiles plates.

La maison se dressait au centre d'un vaste jardin, cachée derrière de très hautes murailles hérissées de pointes aiguës à leur sommet. Devant les grilles de l'entrée, une demi-douzaine de Scienceux armés, montaient la garde avec vigilance. Gellert aperçut à travers les barreaux deux molosses couchés au soleil dans une allée, près d'un telpier d'Offren. L'arbre offrait sur ses branches nues une profusion de larges coupes orange.

Avoir réussi à le faire pousser et fleurir dans le froid climat provien représentait une manière de tour de force.

Tuer l'Archèque allait sans doute en représenter un autre. Il ne serait certainement pas facile à atteindre.

En faisant le tour des murailles, Galt découvrit sur l'arrière une petite porte, mais, là aussi, trois Scienceux armés veillaient.

Messier Saulmon Burra se faisait bien garder.

Gellert retourna vers la rivière comme le ciel se couvrait peu à peu et noircissait. Une bise glacée se leva, et des gouttes épaisses étoilèrent les pavés. Il hâta le pas, mais n'en arriva pas moins trempé à la maison au bord de la Saugre.

Il trouva Mauran et Hiléro bavardant, assis de part et d'autre de la cheminée où brûlait un feu crépitant.

— Quel climat pourri, dit-il en retirant sa veste imbibée d'eau. Presque la fin du printemps, et toujours du froid et de la pluie.

— Oh, dit Querre, le beau temps s'installera d'ici une ou deux semaines. Leurs étés sont assez chauds.

Galt fit le récit de ses explorations, et du décevant résultat.

— Aucune chance pour le moment, conclut-il. Il faudrait acheter des complicités chez les Scienceux. Mauran, crois-tu que cela soit possible ?

Querre réfléchissait, en tiraillant le lobe de son oreille gauche.

— J'avais des amis, dans cette ville, autrefois. En particulier cette fille dont je te parlais l'autre jour. Elle tenait une manière d'Auberge. Du genre où l'on trouve des femmes accueillantes pour un moment. Des Scienceux y venaient, à l'occasion, même sans l'approbation de Beltem. Pour être Scienceux, ils n'en sont pas moins hommes. Il faudrait voir. Est-ce que cette Auberge existe toujours ? Il y a bien six ou sept ans de cela. Nous pourrions y aller faire un tour ce soir.

— Pourquoi pas tout de suite ? demanda Gellert, qui n'appréciait guère l'attente.

— Pour la bonne raison qu'elle n'ouvrait qu'à la nuit. Et tu feras bien de ne pas oublier ton couteau. Elle se trouve dans le quartier Jamèse, plus bas sur la rivière, et j'aime autant te dire tout de suite qu'il n'a pas bonne réputation. Rendez-vous de putains, de joueurs, de mendiants, et de coupeurs de bourse ou de gorge.

— Ça ne m'étonne pas. On peut compter sur toi pour connaître les bons endroits.

Gellert et Mauran quittèrent la maison peu après la tombée du jour. Ils suivirent le cours de la Saugre vers l'aval.

Peu à peu, les rues se rétrécirent, perdirent leur pavage, et s'encombrèrent d'ordures. Des chats et des chiens faméliques fouillaient les détritux et prenaient la fuite en entendant les bruits de pas.

Ils passaient entre des masures en ruine, leurs trous et fentes bouchés par des planches, hantées par une humanité en loques crasseuses qui les agrippait de temps à autre en geignant, et dont ils se débarrassaient d'une bourrade.

Des vieilles aux membres tordus, aux mèches rares et graisseuses et aux yeux chassieux, des ivrognes à l'haleine empestée, et des hommes arborant toutes les formes de mutilations possibles et imaginables ; unijambistes, manchots, culs-de-jatte, borgnes, aveugles vrais ou supposés. Doigts, langues ou mains coupés, plaies répugnantes, ulcères, tout cela étalé avec ostentation.

Des filles jeunes et moins jeunes offraient une chair plus ou moins fraîche à travers les trous de leurs robes loqueteuses.

Des enfants couraient çà et là, avec des yeux de chats affamés.

Gellert donna une pièce à une fillette assez jolie sous sa crasse, et le regretta, car il faillit être submergé sous une vague hurlante et déchaînée.

— Quartier des mendiants, dit Mauran, qui se tordait de rire. Première règle : ne jamais rien donner quand tu y passes !

Ils quittèrent les ruelles malpropres et malodorantes pour des voies plus vastes et mieux tenues, qui retrouvaient leur pavage.

De chaque côté s'ouvrait tout un monde d'Auberges et de Tavernes plus ou moins prospères, accolées les unes aux autres, arborant des enseignes colorées pendues au bout de chaînes, bougeant avec le vent :

L'Oiseau Blanc, le Trou de l'Aupard, la Belle Hôtesse, Au Bon Feu, et bien d'autres.

Les rues étaient on ne peut plus animées. Tout un manège de Marchands en goguette, de jeunes Vales arrogants et déchaînés, d'OEuvriers venus boire ou jouer leur paye, de soldats plus ou moins avinés. Des Paisans, la main serrée sur la poche qui contenait leur bourse, et quelques robes bleues de Scienceux, mais assez rares. Des ivrognes qu'il fallait enjamber cuvaient leur vin à même les pavés. Ceux-là s'éveilleraient dépouillés jusqu'à la dernière piécette, et même, à l'occasion, de leurs vêtements.

Beaucoup de filles, parfois très jolies, les cheveux libres et vêtues de manière plus dégagée qu'il n'était coutume à Prove. Elles dévisageaient insolemment les hommes, un monde de promesses dans le sourire.

Une brune aux gros seins marchandait avec un Scienceux qui la tenait par le bras. L'affaire ne se fit pas, car l'homme s'éloigna à grandes enjambées rageuses, tandis que la femme éclatait en imprécations. Son vocabulaire était riche, et sa voix un peu rauque portait bien. Les passants riaient. Le Scienceux fila plus vite, le dos un peu courbé.

Une patrouille passa, le bruit de ses bottes ouvrant un passage dans la cohue. L'Offcier relevait le menton avec morgue. Les filles disparurent comme par miracle, pour réapparaître dès qu'ils se furent éloignés.

Un brouhaha de voix, de cris, de rires et de notes de guétel s'échappait des portes et fenêtres grandes ouvertes, avec un flot de lumière. Il régnait une odeur composite de vin, d'alcool, de viande rôtie, d'épices, mêlée au parfum lourd et sucré des filles.

Mauran poussa Gellert sous une enseigne représentant un renard du plus bel écarlate.

— *Le Renard Rouge.* Nous y voilà !

Ils entrèrent dans la vaste salle encombrée. Il ne restait guère de places libres.

Une foule d'hommes jouaient aux dés, buvaient, taillaient des pâtes, vidaient des écuelles de viande salée.

Un garçon maigre au nez en lame de couteau grattait les cordes

d'un guéteil, assis jambes croisées sur une estrade.

Quelques lumènes encastrées au plafond, et des chandelles sur toutes les tables.

Une sarabande de renards rouges peints sur les murs commettait toutes les friponneries imaginables. Sur deux côtés de la pièce, courait une galerie de bois ouvragée, donnant sur des alcôves fermées de rideaux rouges. On y accédait par un escalier à rampe sculptée.

Une dizaine de jeunes et jolies filles assuraient le service, ou s'occupaient des esseulés, peu effarouchées lorsque des mains s'attardaient sur leurs fesses ou leurs seins.

Au fond de la salle, derrière une longue table abondamment garnie de cruches, une très belle femme aux cheveux rouge ardent et aux yeux noirs puisait à la louche dans un saladier de vin chaud pour remplir des coupes.

Elle pouvait avoir une trentaine d'années, peut-être un peu plus. Assez grande, les seins ronds tendant le corsage de sa robe écarlate, la taille fine. Sa bouche était un soupçon trop épaisse, mais, de quelque façon, cela ne faisait qu'ajouter du charme à son visage.

Ses yeux longs, bordés d'épais cils noirs, s'attardèrent, un peu étonnés, sur Mauran, puis s'éclairèrent.

— Mauran ! Je ne croyais pas te revoir, mais j'ai bien souvent pensé à toi. Qu'es-tu devenu toutes ces années, canaille ?

— Rien de bien spécial. J'ai survécu, comme tu vois.

La rousse fit le tour de la table pour venir poser ses lèvres sur celles de Querre. Le baiser dura assez longtemps, puis ils s'écartèrent l'un de l'autre.

— Celui-ci, c'est Gellert. Un ami. Gellert, cette rouquine s'appelle Marjale, tu peux lui faire confiance en toute occasion.

Une fille blonde potelée au nez taché de son s'approcha avec un plateau.

— Six coupes de vin chaud, Marjale, et trois cruches d'amère.

— Allez vous asseoir, vous deux, dit la rousse qui s'affairait. Pour le moment, je suis très occupée, mais plus tard, ce sera plus calme, et je viendrai bavarder. Buvez et mangez ce que vous voulez. C'est au compte de la maison.

— Fais-tu toujours aussi bien le vin chaud ? demanda Querre.

— Aux écorces d'alge, comme tu l'aimes. Leïse vous en portera une cruche.

Ils s'installèrent à une table que libéraient trois soldats. La blonde potelée apporta une cruche fumante, des coupes, et un plateau de bois chargé de viandes salées et fumées.

A leur droite, trois OEuvriers jouaient aux dés, à grand renfort de cris et de jurons. A leur gauche, un Marchand cossu pelotait une grande brune assise sur ses genoux. Il se leva au bout d'un moment, et

l'entraîna vers l'escalier. Ils disparurent dans une alcôve, et le Marchand ferma les rideaux d'un coup sec.

Le vin était à la fois doux et âpre, fortement épicé. Il embaumait. Gellert et Mauran en vidèrent plusieurs cruches, en grignotant les minces tranches de viande très poivrées qui donnaient soif.

Peu à peu, comme la nuit avançait, la salle cessa de se remplir, puis commença à se vider, mais très lentement.

Les filles eurent le temps de souffler, et Marjale vint s'asseoir près de Querre. Le gratteur de guétel posa son instrument, et vida avidement un pot de bière mousseuse.

Marjale et Mauran échangeaient des souvenirs, parlaient d'amis disparus, très absorbés l'un et l'autre.

Gellert arrêta la blonde Leïse qui apportait une nouvelle cruche, et lui parla à mi-voix.

— Rien pour toi, Marchand, puisque tu es un ami de la patronne. Et ta belle gueule me changera des sales têtes habituelles.

Galt entraîna la blonde par la main vers les alcôves.

— Ton ami a tapé dans l'oeil de Leïse, dit Marjale. Il fait une bonne affaire. Elle n'est pas si généreuse, d'habitude.

— J'aimerais bien faire une bonne affaire, moi aussi, dit Mauran en la saisissant par la taille.

Il lui posait une chaîne de petits baisers brefs dans le cou.

— Pas maintenant, Mauran. Plus tard, après la fermeture, et pas ici. Je ne suis plus sur le marché.

— Bien, ma belle. Comme tu voudras.

Ils recommencèrent à parler du passé.

Le joueur de guétel vint s'asseoir à leur table. Il raconta une série de petites anecdotes fort drôles dont l'Archêque faisait les frais en vidant force pots de bière, puis il joua et chanta pour le plaisir.

Une mélodie très compliquée naissait de ses doigts, accompagnant des chansons mélancoliques et douces :

*Le vent d'hiver pleure à ma porte,
Les jours anciens se sont enfuis.
Mon coeur est lourd de feuilles mortes
Et de rires évanouis.*

*Il n'y a plus que des joies mortes,
Souvenirs et rêves envolés,
Et le vent pleure devant ma porte,
Les rires de mes étés passés.*

Il avait une voix un peu rauque, plaisante, et énormément de talent.

Trois ou quatre filles somnolaient sur les tables, la tête dans leurs bras, et il ne restait guère qu'une poignée de clients dans la salle. Mauran tenait Marjale par les épaules, et tirait une mèche de cheveux rouges.

— Je vais fermer, dit-elle. Il est encore un peu tôt, mais ça ira pour ce soir.

La porte battit brutalement.

Une troupe d'une douzaine d'hommes assez éméchés entra bruyamment. Ils entouraient un grand gaillard d'une quarantaine d'années, totalement chauve, une barbe noire en collier suivant la ligne de sa mâchoire. Il portait un anneau d'or à l'oreille droite, et avait des yeux jaunes, petits et très mauvais.

Les quelques derniers clients se levèrent vivement, avec un ensemble parfait, jetèrent de la monnaie sur les tables, et prirent la porte en se bousculant.

Le groupe s'installa sur trois ou quatre tables, et l'homme aux yeux jaunes frappa dans ses mains :

— A boire, Marjale ! Du vin chaud et quelques pâtés pour commencer.

— J'allais fermer, Juler, il est tard.

— Tard ! Tu appelles cela tard ! La nuit est encore jeune, et nous avons soif. Apporte à boire, je te dis !

La rousse haussa les épaules, et fit signe aux filles de servir.

Trois emplirent de vin une marmite pendue à une crémaillère dans l'âtre, et firent repartir le feu. Deux autres apportèrent des pâtés au groupe.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Mauran à mi-voix.

— Juler. Il rançonne les mendiants, et se croit le maître du quartier. Je ne l'aime guère. Généralement, il fait fuir la clientèle.

Les filles apportaient du vin chaud dans des cruches, et posaient des coupes sur les tables.

Juler tendit le bras, et pinça cruellement la croupe de la grande brune. Elle glapit de surprise, et lâcha sa cruche. Le vin bouillant se vida sur ses jambes, et elle hurla.

Juler s'esclaffait. Il brailla :

— Marjale ! Tes filles ne sont bonnes à rien. Laisse un peu ce Marchand pouilleux que tu pelotes, et viens servir !

— Tu as quelque chose contre les Marchands ? demanda Mauran d'un ton gelé.

Il avait bu juste assez pour ne pas se sentir d'humeur conciliante.

— Des minables, dit Juler. Gonflés de deulers et d'importance. Mais toi, mon joli, tu vas nous payer à boire, et tout de suite. Fais voir un peu ta bourse !

Mauran se leva, les yeux rétrécis, un sourire déplaisant lui

retroussant les lèvres. Il avait l'air aussi peu Marchand que possible, et très dangereux.

— Viens la prendre, dit-il avec douceur.

Marjale tenta de le retenir par la manche.

— Ils sont trop nombreux, Mauran. Tu vas te faire tuer !

Mais Querre se dégageait sèchement, et avançait vers le chauve qui venait à sa rencontre.

Les deux hommes s'observèrent, puis Mauran passa à l'attaque avec une extrême rapidité. Il frappa Juler trois fois, au menton, au ventre, et du tranchant de la main sur la nuque quand l'homme se plia.

Tout le groupe lui tomba dessus d'un seul coup.

— Ne le tuez pas, hurla Juler qui se relevait. Je le veux vivant !

La mêlée ravagea la salle, renversant les meubles.

Les filles plongèrent à l'abri des tables en piaillant.

Le joueur de guétel emporta très calmement son instrument à la cuisine, puis revint armé d'un énorme pilon de bois. Le balançant à la volée, il l'abattit sur les nuques qui passaient à sa portée.

Un homme catapulté plongea dans l'âtre, et se redressa d'un bond en glapissant, les vêtements en flammes.

Un autre vint s'affaler près de la grande brune, qui s'abritait derrière une table renversée. Elle ramassa un pot d'étain, et le lui assena sur la tête avec beaucoup de vigueur. Elle souriait d'un air très satisfait. Mauran se défendait très bien, mais, assailli comme un dale par une meute, il encaissait aussi énormément de coups. Il devenait évident que le rapport des forces ne jouait pas en sa faveur.

Marjale ramassa un tisonnier, et commença à le faire sonner sur des crânes.

Dans l'alcôve, la blonde passait ses doigts sur les cicatrices du dos de Gellert.

— Où as-tu attrapé cela, Marchand ?

Galt ne répondit pas. Il tendait l'oreille, alerté par les bruits, et passa sa tête par la fente des rideaux. Il bondit brusquement, enfila culotte et bottes, et boucla son ceinturon.

— Laisse, dit la blonde, en s'accrochant à ses épaules. Juste une bagarre d'ivrognes, ce n'est ni la première, ni la dernière.

Gellert la rejeta sèchement sur le lit, et sortit sur la galerie.

Il enjamba la balustrade, et se laissa tomber à pieds joints juste sur le dos de Juler. Celui-ci se désintéressa de la suite des événements.

Galt entra dans la bagarre avec une grande efficacité.

Il débarrassa Mauran de trois adversaires particulièrement coriaces, puis ils se battirent dos à dos, suivant une technique parfaitement au point.

Gellert brisa le poignet d'un homme qui tirait son couteau,

fracassa une mâchoire, écrasa une pomme d'Adam, enfonça sa botte dans un ventre.

Mauran frappait avec ardeur. Il remonta sèchement son genou dans l'entrejambe d'un adversaire qui l'avait saisi à la gorge, enfonça ses pouces dans les yeux d'un autre qui tentait de lui arracher une oreille, puis brisa un nez trop proche.

Marjale et le musicien les aidaient très activement.

En assez peu de temps, ils restèrent maîtres du terrain.

Les trois ou quatre derniers combattants prirent la fuite sans demander leur reste.

Galt et Querre souriaient, d'excellente humeur, bien que passablement marqués, le second bien plus que le premier.

Marjale lâcha son tisonnier.

— Tu n'as pas changé, Mauran ! Avec toi, on peut toujours compter sur une salle démolie, et de la casse en veux-tu en voilà.

— Oh, dit Mauran, je n'ai pas cru comprendre que ça te déplaisait tellement. Tu travaillais très bien, avec ce tisonnier !

Il éclata de rire, et la rousse, malgré elle, se mit à rire aussi.

— Bon, dit-elle, ce n'est pas tout. Il faut sortir tout cela, et fermer en vitesse, avant qu'une patrouille ne vienne fourrer son nez dans nos affaires.

Les filles redressèrent les tables, ramassèrent les débris de poterie, et épongèrent les flaques. Marjale boucla les portes et enclencha les verrous. Gellert, Mauran et le musicien tiraient à l'extérieur les corps des assommés, dans une ruelle à l'arrière des cuisines.

En sortant Juler, ils s'aperçurent que le chauve était mort, la nuque brisée.

— Je ne crois pas qu'on le pleurera beaucoup, dit Marjale. En fait, les mendiants fêteront très certainement l'événement. Ce pourri leur prenait la moitié de leurs gains.

— Ses hommes risquent-ils de te faire des histoires, quand ils s'éveilleront ? demanda Mauran.

— Certainement pas. La bande ne tenait que par l'autorité de Juler. Ils vont se disperser. Aucun n'a assez d'envergure pour prendre sa place. Ne le laissez pas devant ma porte. Jetez-le à la rivière. On le retrouvera aux grilles, et c'est très bien ainsi.

Galt et le musicien emportèrent le mort par les bras et les jambes.

Les filles sortaient par petits groupes, bâillant, les cheveux emmêlés, et s'enfonçaient dans la ruelle.

— Je te ramène, dit Mauran à Marjale. J'ai quelque chose à te demander, mais je ne pouvais pas t'en parler en public.

— Quelle chose, canaille ?

Les doigts de la rousse glissaient doucement sur une pommette enflée.

Mauran l'attira contre lui, et se mit à l'embrasser voracement, avec tout l'appétit d'un homme qui jeûne depuis pas mal de temps.

Gellert et le musicien qui revenaient les trouvèrent enlacés.

— Je rentre, Mauran, dit Galt qui comprenait les choses.

— Retourne par la berge. Ne passe pas par le quartier des mendiants. Seul et si tard, tu te ferais tuer.

— Où êtes-vous logés ? demanda la rousse.

— Dans une maison du quartier Verde.

— Cijean n'habite pas loin. Il montrera le chemin à ton ami.

Galt et le joueur de guétel s'éloignèrent dans la ruelle, et Querre partit avec la rousse, un bras passé autour des épaules rondes.

*

**

Hiléro dormait lorsqu'il fut réveillé par un craquement assez fort. Il s'assit sur son lit en rejetant les draps.

Gellert et Mauran qui rentraient ?

Non, la maison était redevenue silencieuse. Il se demandait ce qui avait bien pu le tirer ainsi du sommeil. Il se rallongea, mais resta malgré lui aux aguets, l'oreille tendue.

Un tintement très léger, un grincement furtif, deux ou trois autres bruits faibles, mais cependant distincts, le persuadèrent rapidement que quelqu'un était entré dans la maison. Quelqu'un qui ne tenait manifestement pas à être entendu, et s'efforçait d'être aussi silencieux que possible.

Hiléro alluma la chandelle, et se leva. Il sortit dans le couloir sur ses pieds nus, en poussant la porte avec beaucoup de douceur.

De menus chocs étouffés provenaient de la chambre de Mauran.

Le Rêveur avança de quelques pas, et poussa le battant.

Un petit homme maigre, qui masquait dans sa main une lumène, fouillait dans un coffre. Les volets ouverts avaient été forcés. La clarté de la chandelle le fit se retourner brusquement.

Hiléro vit un visage aux joues creuses, des yeux noirs en grains de raisins que la terreur exorbitait, un nez osseux et assez long. Une mèche de cheveux sombre glissait sur le front, et l'homme la rejeta en arrière d'un mouvement de cheval qui encense.

— Beltem, dit-il, dans un souffle.

Il tomba sur les genoux. Ses lèvres minces frémissaient.

Le Rêveur ne savait que faire. Il était bien incapable de tuer.

La terreur paralysait le petit homme au point qu'il ne songeait même pas à s'enfuir, mais la situation ne pouvait s'éterniser. Comment obliger ce minable voleur à se taire sans lui prendre la vie ?

Manifestement, il se croyait en face du Dieu. Si jamais il bavardait... Et il bavarderait sans aucun doute. Bien trop !

Hiléro pensa à endormir le petit voleur, afin de gagner du temps.

— Regarde-moi, dit-il.

Mais l'homme baissait la tête, et se tassait sur lui-même.

— Regarde-moi !

L'ordre claqua impérativement. La tête baissée se redressa, et les yeux en grains de raisins se levèrent, emplis de crainte.

Le flamboiement orangé les envahit.

Hiléro pénétra lentement dans un esprit très étrange.

Pour être entré dans les yeux de Mauran, le Rêveur pensait avoir appris ce que pouvait être le goût du meurtre et de la violence, et une sauvagerie innée. Mais Querre possédait également une certaine sorte de droiture inflexible. Il ne suivait que ses propres lois, mais n'y faillirait jamais.

L'esprit qu'Hiléro visitait maintenant était bien différent.

Tout y était gauchi, tordu, faussé. Haine, crainte, cruauté, petitesse, envie rongeante, méchanceté mesquine, torrent déferlant de terreur.

Hiléro nageait dans une eau fangeuse, qui menaçait de l'engloutir.

Il se débattit, lutta, à demi submergé, enlacé de rets gluants qui le ligotaient. Il s'enfonçait dans un lac de pestilence.

Tout devenait d'un noir absolu.

Pour se dégager, le Rêveur envoya un éclair de feu orange au coeur de cette obscurité.

Le noir reflua.

Le petit voleur s'affaissait, la bouche tordue et bavante, les yeux saillants.

Hiléro suffoquait.

De sa vie, il n'avait connu une telle expérience. Il venait d'être contraint de tuer pour se libérer, et en souffrait terriblement.

Il s'appliqua à respirer très lentement et très profondément pour reprendre son calme.

Gellert qui rentrait le trouva couché sur le lit de Mauran, la poitrine se gonflant et se creusant sur un rythme très lent.

Le petit voleur gisait sur les dalles, et Galt le poussa du pied.

— Qu'est-ce que cette charogne ?

— Un voleur. Il était entré chez Mauran. Je l'ai tué. Je ne le voulais pas, mais j'y ai été contraint.

— C'est ça qui te chagrine, frère ? Il n'y a pas de quoi. C'est une bien petite perte. Je vais le jeter à la rivière. Ça ne fera jamais que le deuxième cette nuit.

Il chargea le corps sur ses épaules, et sortit.

En descendant l'escalier, il pensait que, décidément, cela devenait une habitude.

A cause de l'aspect du cadavre, il croyait qu'Hiléro avait étranglé le voleur, et cela le surprenait, de la part de ce Rêveur parfaitement non violent.

*

**

Mauran revint le lendemain, à la mi-jour.

— Les choses s'arrangent, dit-il. Marjale connaît un Scienceux qui pourrait faire notre affaire. Il vient assez souvent au *Renard Rouge*, pour Leïse. Un jeune gars, qui n'avait pas la vocation, et que son père a contraint pour qu'il entre au Temple. Il a été fouetté deux ou trois fois parce qu'il s'habituaient mal à la discipline, et il voudrait s'enfuir. Marjale arrangera une rencontre, et demandera à Leïse de le chauffer un peu. Je ne lui en ai pas raconté plus qu'il ne fallait. Moins elle en saura sur nos projets, mieux cela vaudra. Elle ne nous trahirait pas volontairement, mais...

Querre rencontra le Scienceux dans la cuisine du *Renard Rouge*, à l'abri des oreilles indiscrètes.

Un garçon maigre et long, qui ne devait guère avoir plus de vingt ans, avec des cheveux couleur de paille, et des yeux bleus délavés. Ses dents de lapin soulevaient sa lèvre supérieure. Il bougeait sans arrêt ses mains aux doigts osseux, les pressant, les nouant et les dénouant, et dérobait son regard sous des paupières aux cils incolores.

« Un nerveux, pensait Mauran, et un inquiet. Si on l'interroge, il craquera au premier choc. Je n'utiliserais certes pas un outil aussi médiocre si j'avais le choix, mais je ne l'ai pas. Tâchons tout de même d'en tirer parti. »

Le Scienceux était tiraillé entre ses craintes, et un violent désir de fuir la Terre provienne.

Après bien des atermoiements et des discussions, il accepta de fournir des robes de Scienceux, et d'introduire trois personnes dans le Temple. Cela ne présentait pas de trop grandes difficultés. Il suffisait de bien connaître les règlements en vigueur.

Querre s'engageait à lui verser cinq cents deulers.

L'action fut fixée au jour de la Fête Avenante, qui commémorait une apparition de Beltem et aurait lieu dans un mois environ.

Le Scienceux était fort curieux des mobiles qui poussaient Mauran.

— Mais pourquoi veux-tu accéder à l'autel au beau milieu d'une cérémonie ?

— Disons qu'il s'agit de faire une farce, et, pour ton propre bien, je ne t'en dirai pas plus.

Les cils incolores papillotaient.

Ils discutèrent un grand moment les modalités du paiement. Le Scienceux aurait voulu toucher de suite une partie de la somme. Mauran s'y refusait.

— Tu auras les deulers lorsque nous serons à pied d'oeuvre, un point c'est tout. Fais tes préparatifs de fuite, si tu veux. Tu pourras filer tout de suite après. Si les choses tournent mal, tu seras à l'abri.

En fait, Querre se demandait s'il ne serait pas plus sage de faire une économie en coupant le cou de cet imbécile lorsqu'il aurait rempli son rôle. Cela éviterait des bavardages inconsiderés.

L'apparition d'Hiléro-Beltem devait rester indiscutable, pour être efficace.

La discussion close, Mauran aborda très prudemment la question de l'Archèque. Aux premiers mots, le Scienceux se récria. C'était impossible, tout à fait impossible ! Les gardes de Saulmon étaient très soigneusement choisis. Lui-même n'en avait jamais fait partie, et n'en ferait jamais partie.

Les doigts de l'homme se crispaient, et de la terreur pure affolait ses prunelles délavées.

— Pour cinq mille deulers, je ne pourrais te faire entrer chez Messier Burra. Personne ne pourrait t'y faire entrer. Cela ne se peut !

Querre abandonna immédiatement le sujet, et changea la conversation en revenant sur des points de détail du plan précédent.

Le Scienceux se rasséréna. L'idée des cinq cents deulers faisait briller ses yeux pâles, et découvrait ses dents de rongeur dans un sourire extasié. Il jacassait, disant qu'il ne pouvait plus supporter cette vie, qu'il n'avait jamais voulu entrer au Temple, et qu'il pensait désertier pour se réfugier en Terre ivalienne.

Mauran l'aurait souhaité plus renfermé et moins sujet aux confidences. « S'il va à présent raconter sa vie à un camarade, nous serons frais ! » Il insista à plusieurs reprises sur la nécessité du secret. Malgré tout, il ne se sentait guère tranquille. Enfin, peut-être que tout se passerait bien.

Restait le problème de l'Archèque.

Pas facile à résoudre, celui-là.

CHAPITRE XII

Gellert et Mauran se frayaient un passage à travers la foule, et remontaient vers la place du Temple. Ils avaient l'intention de jeter ensemble un nouveau coup d'oeil au Domaine de Saulmon.

C'était le jour de la Fête Foline, et toute la ville semblait avoir envahi les rues.

Une fête très animée, qui provoquait un léger relâchement dans l'habituelle rigidité des moeurs proviennes.

On voyait bien davantage de femmes dehors, plus riantes et moins réservées que de coutume. Passants et passantes badaudaient, masqués. Masques de cuir sombre, masques d'argent ciselé, masques de drap écarlate, masques de plumes, se croisaient et se côtoyaient.

Le vin et la bière coulaient à flots. Un peu partout, au long des rues, des revendeurs vantaient leurs marchandises, à grand renfort de couplets débités sur un ton chantant.

Les tonneaux se vidaient, les viandes rôtissaient en plein air, et les beignets frémissaient dans l'huile bouillante.

Sur les places, les Amuseurs présentaient leurs spectacles sur des estrades improvisées, après avoir quêté parmi l'assistance.

Il y avait de la musique, des cris, des rires, et une atmosphère de bousculade bon enfant.

Des mendiants loqueteux s'acagnardaient, réclamant l'aumône sur un mode geignard. De temps à autre, quelques piécettes pleuvaient dans leurs sébiles.

D'habiles voleurs rôdaient, à l'affût d'une bonne occasion. Mauran vit une main légère se glisser dans la poche d'un Vale richement vêtu, et ressortir en agrippant une bourse à cordon assez rondelette. Il poussa Gellert du coude en riant. Le fripon se perdait déjà dans la foule.

— Pas maladroit, le gaillard !

— Tu sais faire cela ? demanda Gellert, amusé.

— Très bien, tu veux que j'essaye ?

— Par la Vie, non ! Nous avons déjà bien assez d'occasions de nous faire pincer comme cela.

— Tu doutes de mes capacités, frère. Je ne me ferais pas pincer.

Gellert haussa les épaules.

— Probablement que non, mais laisse. Occupons-nous plutôt de Saulmon.

Mais en arrivant devant la demeure de l'Archèque, ils purent

constater que, malgré la Fête, la garde ne s'était nullement relâchée.

Toujours des Scienceux en armes, l'air fort peu amène, et, derrière les grilles, les deux chiens dressaient les oreilles et grognaient un peu, à cause de l'afflux des passants.

Gellert et Mauran s'éloignèrent, et firent le tour des murailles. A la petite porte, la garde avait été doublée.

— Et la nuit ? demanda Querre.

— La nuit, ils sont plus nombreux, et ils tournent sans cesse autour de l'enceinte. J'ai bien failli me faire prendre la dernière fois.

— Bien ennuyeux ! Si nous ne le tuons pas, il peut faire tout rater.

— Peut-être quand il sort, une flèche, ou un couteau à lancer ?

— J'ai entendu dire qu'il portait une cotte de mailles sous sa robe.

— Bien son genre, dit Gellert en soupirant. Comment en venir à bout ?

— Je ne sais. Une bonne idée nous viendra peut-être. Après tout, nous avons encore presque un mois devant nous. Viens, allons nous amuser un peu, et boire, je crève de soif.

Le temps s'était mis au beau, et le soleil chauffait.

Ils retournèrent jusqu'à la place du Temple, et s'arrêtèrent à un étal pour acheter deux pots de bière mousseuse et amère. Pour la garder fraîche, le revendeur avait mis son tonneau à l'ombre, enveloppé de toile à sac qu'il humidifiait régulièrement.

Ils musardèrent au hasard des rues.

Ils portaient tous deux leurs costumes bruns de Marchands, la veste accrochée à l'épaule, et des masques de cuir noir.

Mauran mit une pièce dans la sèbile d'un homme qui faisait faire des tours à un aupard dressé, puis ils assistèrent sur une place à une saynète bouffonne qui déclenchait des tempêtes de rires.

Gellert était serré contre sa voisine, une fille à la jolie silhouette. Des yeux clairs brillaient de gaieté dans un masque en petites plumes bleues de geai.

Ils repartirent au hasard.

Attirés par une odeur de grillade qui faisait saliver, ils dévorèrent une large portion de cochon de lait rôti à la peau croustillante et dorée, puis burent à nouveau la bière légère et âpre.

La mi-jour approchait, et le soleil chauffait plus fort.

A un carrefour, un lutteur debout sur une estrade, tout en muscles bosselant sa peau huilée, défiait les passants. Il ne trouvait guère d'amateurs. Gellert et Mauran, qui digéraient, se sentaient bien trop lourds pour tenter l'aventure.

Ils s'éloignèrent, et enfilèrent une rue assez étroite et très encombrée, qui donnait un peu d'ombre.

Mauran retira son masque, et essuya la sueur qui lui trempait le visage.

— Chaud, là-dessous !

Une fille heurta Gellert avec un petit cri de surprise, et resta un instant contre lui avant de s'échapper pour se perdre dans la cohue, en égrenant un rire perlé. Gellert la regarda partir avec regret. Il avait encore son parfum doux dans les narines.

Brusquement, la foule reflua en criant, se tassant, piétinant.

Une bousculade insensée qui pressait les corps les uns contre les autres et les amalgamait.

Galt et Querre, écrasés contre leurs voisins, se hissèrent sur la pointe des pieds pour regarder pardessus les têtes.

L'extrémité proche de la ruelle était bouchée par des Scienceux dont les armes étincelaient au soleil.

La pression s'accrut, et des femmes hurlèrent sur un mode suraigu.

D'un même mouvement, Gellert et Mauran se retournèrent, et entreprirent de fendre la foule dans l'autre direction, à grands coups de coudes et d'épaules. Progresser d'un pouce représentait d'énormes efforts, où tout le corps jouait, s'insinuant, repoussant, forçant. La foule affolée bouillonnait comme une pâte qui lève.

L'autre bout de la rue était lui aussi bloqué par des robes bleues et un mur de lances pointées.

Gellert essaya la porte d'une demeure, puis une autre. Bien fermées, et renforcées de fer qui les rendait impossibles à enfoncer.

— Les fenêtres, dit Mauran.

Il tendait les mains pour se hisser lorsque des Scienceux apparurent au bord des toits, le nez et la bouche masqués d'un linge dégouttant d'un liquide poisseux.

Ils puisaient dans des sacs, et répandaient sur la rue des poignées d'une poudre grise qui tombait en volutes tourbillonnantes. Elle neigeait sur les têtes, s'étalait en écharpes flottantes, et s'insinuait partout.

Querre commençait à opérer un rétablissement. Un petit nuage flottant et grisâtre lui enveloppa la tête, et il lâcha prise et retomba.

Un peu partout, les gens s'affalaient les uns sur les autres, en des poses très abandonnées.

Les cris cessaient.

Galt avait fermé d'une paume son nez et sa bouche, mais la poudre passa sous ses doigts.

Une odeur très suave de jasmin exacerbée pénétra ses narines, provoquant un vertige tournoyant, et faisant danser devant ses yeux des taches colorées. Il avait l'impression que ses os se liquéfiaient, se fondaient dans sa chair. Une nausée lui tordit l'estomac, il plia

lentement les genoux et tomba à plat ventre, en travers de Mauran qui gisait sur le dos.

Querre s'éveilla dans une manière de cave voûtée, faiblement éclairée de quelques lumènes, et fermée par une grille à barreaux épais. Il avait perdu sa veste et son masque, et la gaine à sa ceinture était vide. Ses deux mains étaient jointes par des menottes retenues par une courte chaîne.

Son crâne cognait douloureusement, et il avait une soif intense. Il passait par toutes les affres d'un homme qui a bu outre mesure, et souffre d'une très violente gueule de bois. Sa langue semblait avoir été transformée en un épais tapis de poils âcres, et il ressentait des douleurs au fond des globes oculaires. La lumière, pourtant très faible lui blessait les yeux.

Il aurait vendu sa main droite pour une cruche d'eau fraîche.

Une nausée le plia en deux, mais il ne cracha qu'un flot de bile aigre.

Il examina un peu ce qui l'entourait. La pièce était vaste, avec des murs de pierre jaunâtre brute, un plafond haut et voûté, et d'épais piliers de soutien.

Une vingtaine d'hommes menottés gisaient à même le sol de terre humide. Les barreaux de la grille luisaient faiblement. Tout était silencieux, à part un bruit de respiration pénible qui montait des prisonniers.

Mauran repéra Gellert, étalé à l'angle d'un mur, et se leva pour s'approcher de lui. Sa tête douloureuse se vengea par un élancement brutal.

Galt avait le visage blême et suant, et il s'agitait faiblement. Mauran le secoua vainement à plusieurs reprises, puis Gellert ouvrit des yeux fibrillés de sang, et se redressa sur un coude. Ses chaînes cliquetèrent. Il referma les paupières en gémissant.

— Oh, ma tête ! Quelqu'un joue du marteau dessus.

Ses yeux se rouvrirent, et il regarda curieusement autour de lui, notant les grilles, les corps étendus, les poignets menottés.

— Dans quel piège sommes-nous tombés, frère ?

— Je viens de m'éveiller. Je n'en sais pas plus long que toi. Mais je n'irais pas jusqu'à te dire que j'ai très bon espoir. Si tu veux mon avis, Gellert, nous sommes cuits.

— Hiléro ne s'en tirera pas non plus. Il ne peut pas se montrer. Quel gâchis !

Quelques hommes commençaient à remuer. On entendit deux ou trois gémissements.

Galt bougea les bras, et sa chaîne se tendit.

Querre la regarda, subitement alerté, puis se pencha pour

l'étudier de près.

— Ta chaîne a un maillon usé. Avec un point d'appui, tu pourrais peut-être la faire craquer. C'est bien peu de chose, mais ça pourrait servir.

Un homme tout proche d'eux, vêtu en OEuvrier, s'assit en geignant, et porta les mains à sa tête. Il avait une épaisse moustache brune, des cheveux abondants et frisés, et des oreilles légèrement décollées. Ses yeux marron clignotaient avec une expression d'animal affolé.

— Ah, dit-il, les Scienceux...

— Peux-tu nous dire ce qui se passe, frère ? demanda Mauran. Nous sommes des Marchands étrangers à la ville, et nous n'y comprenons goutte.

— Ce qui se passe, dit l'homme, amer. Nous payons la rançon de la Fête.

— La rançon ? J'ai habité Prove, il y a six ou sept ans, et je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Eh bien, tu avais de la chance, Marchand. Ceci ne date que de cinq ans. L'Archèque voulait faire supprimer les Fêtes, il n'aime pas la gaieté. Mais nous avons pas mal crié, et il a trouvé autre chose. Nous devons payer, pour nos distractions. Ils nous piègent au hasard... Mais, bien sûr, on pense toujours que cela va tomber sur quelqu'un d'autre.

— Que vont-ils faire de nous ?

— Dans le meilleur des cas, nous passerons au Sondage. Ils nous feront boire une drogue qui nous contraindra à répondre à toutes leurs questions. Si nous n'avons vraiment rien à nous reprocher, il se peut que nous soyons relâchés. Dans le pire... On dit qu'une bête monstrueuse, le Serpent, habite sous le Temple. Et il faut la nourrir. C'est cela, la rançon.

— Quelle bête ? demanda Gellert.

— Ceux qui l'ont vue ne sont pas revenus pour en parler.

L'OEuvrier tordait amèrement la bouche. Ses yeux marron étaient pleins d'une terreur qu'il s'efforçait de cacher.

Mauran se pencha pour chuchoter à l'oreille de Gellert.

— Autrement dit, nous avons le choix entre la poêle et le feu. Tu parles d'une bonne affaire !

Galt regardait pensivement sa chaîne. Un maillon faible. Oui bien ! Il n'espérait pas grand-chose là-dessus.

Les hommes s'éveillaient et s'agitaient.

Un jeune garçon courut jusqu'à la grille, et l'agrippa, sanglotant et hurlant. Trois Scienceux arrivèrent, et le frappèrent à travers les barreaux du manche de leurs lances. Il s'effondra, la tête en sang.

Les prisonniers se groupaient, parlaient. Certains se terraient dans un coin, les genoux remontés, la bouche frémissante, les yeux

emplis d'une épouvante démesurée.

L'OEuvrier, Clemel, s'accrochait à Gellert et Mauran, et discourait sans arrêt. Tous deux comprenaient très bien que l'homme luttait ainsi contre son effroi, et même faisait preuve de courage, mais ils auraient bien voulu s'isoler un moment pour conférer en paix.

Ils surent que le soir était venu lorsque les Scienceux firent passer à travers les grilles deux cruches d'eau et quelques morceaux d'un pain quasi pétrifié.

Les hommes faillirent se battre pour boire. Il y en avait à peine deux gorgées pour chacun.

Galt et Querre se forcèrent à mâcher lentement le pain dur.

Clemel rongea tristement son quignon. Il avait de mauvaises dents tachées de noir.

La nuit endormit les prisonniers.

Ils ronflaient, remuaient en geignant dans leurs rêves, et leurs chaînes cliquetaient par à-coups.

Clemel, allongé près d'un pilier, dormait profondément en émettant un petit bruit sifflant.

Gellert et Mauran s'étaient adossés à la muraille. Ils parlaient en chuchotant.

— A ton avis, que pourrions-nous faire ? demanda Gellert.

— Je ne sais. Je crois que nous sommes coincés, et bien ! Si tu as un moment de tranquillité, essaye de faire sauter ta chaîne, mais pas ici. L'un de ces abrutis te dénoncerait aussitôt, dans l'espoir de sauver sa peau. La drogue... Ils sont forts là-dessus. Nous allons raconter notre vie en détail. On peut tenir à la torture, mais cela... L'histoire d'Hiléro— Beltem découverte, nous aurons les honneurs de la cage pour la Fête Serpente d'Été.

— Et dans l'autre cas, la bête... Mauran, je nous vois mal partis !

— Dormons, frère. Nous verrons bien de quoi demain sera fait. Il ne sert de rien de nous casser la tête.

Ils s'allongèrent, et dormirent paisiblement toute la nuit.

Le matin ramena un peu d'eau et du pain, toujours en quantité nettement insuffisante.

Certains prisonniers tentaient de s'approprier plus que leur part.

Mauran se fâcha, et frappa de ses menottes un Vale qui conservait pas mal d'arrogance, puis il procéda à un partage équitable.

Vers le milieu de la matinée, une dizaine de Scienceux firent jouer les grilles, et emmenèrent quatre hommes choisis au hasard, parmi lesquels Clemel qui se raidissait, la moustache frémissante.

La journée s'écoula lentement.

Gellert et Mauran bavardaient à mi-voix. On leur donna à nouveau un peu de nourriture et d'eau dans la soirée. Les deux hommes souffraient surtout de la soif. Le peu de liquide partagé

parvenait à peine à humecter leurs bouches sèches.

— A croire, dit Querre, que l'eau est aussi rare ici qu'en Terre d'Offren !

Ils dormirent mal, rêvant sans cesse d'eau murmurante, de fontaines, de rivières bondissantes et de lacs. Ils se réveillaient en sursaut, le coeur battant, la bouche amère.

— J'ai l'impression d'avoir été nourri toute ma vie de poisson salé, dit Galt.

Il passait sa langue sur ses lèvres sèches.

Mauran souriait ironiquement.

— Avec eux, c'est tout l'un ou tout l'autre. Ils m'ont fait boire, une fois. Avec un entonnoir, et bien plus qu'à ma soif, j'aime autant te le dire. Quelle sale engeance que ces Proviens !

Attendre la gorgée d'eau du matin devenait un supplice. Un supplice aussi d'arracher la cruche de ses lèvres pour la tendre à un autre. Les prisonniers surveillaient les buveurs avec des yeux très sauvages. La cruche tenue un peu trop longtemps donnait lieu à des querelles interminables. Les maigres morceaux de pain provoquaient aussi pas mal de discussions.

Vers le milieu de la matinée, à nouveau, les Scienceux ouvrirent les grilles, et prirent quatre hommes.

Cette fois, Mauran faisait partie du lot.

Il se retourna, agitant ses mains jointes au-dessus de sa tête.

— A te revoir, Gellert.

Un Scienceux le poussa de sa lance.

— Que ta prochaine vie te soit douce, frère.

Gellert ne conservait que bien peu d'espoir.

Au fil des jours, une profonde camaraderie l'avait lié à Mauran.

Il s'assit, et mâcha quelque chose de très amer.

*

**

Les quatre prisonniers furent poussés vivement au long d'un interminable couloir sombre, puis, à un carrefour, les Scienceux se séparèrent en deux groupes.

Deux hommes furent entraînés plus bas dans les sous-sols, et Mauran et son compagnon remontèrent un escalier à hautes marches.

« La drogue pour moi, se dit Querre, et pas la bête. Ai-je une chance de résister ? » Il n'y croyait guère.

Ils passèrent une petite porte, et sortirent dans une cour. Le soleil blessa les yeux de Mauran.

Ils croisèrent une fontaine qui jaillissait dans une vasque, et le bruit de l'eau murmurante exaspéra sa soif. Il dut ralentir, malgré lui, car la pointe d'une lance lui piqua le dos.

Un soleil éblouissant se réverbérait sur les dalles blanches. Un buisson de clémentes escaladait la muraille, et une brusque envie d'aspirer de la fumée le tenailla. Des hirondelles traversaient le ciel d'un vol rapide.

Ils enfilèrent un nouveau couloir, plus large, aux murs peints. Une effigie de Beltem ramena la pensée de Mauran sur Hiléro. Le Rêveur y laisserait sa vie, lui aussi, à cause d'une très sotte malchance.

Querre fut poussé dans une petite pièce aux murs tendus de soie bleue et son compagnon entraîné plus loin ; un homme assez gras, qui protestait de sa bonne foi, et claquait des dents.

Deux Scienceux attendaient, assis dans des fauteuils de bois, leurs capuchons rejetés en arrière.

Mauran fut étroitement ligoté sur une chaise très inconfortable.

Le plus grand des Scienceux, un Prêtaï au crâne rasé, au large visage, et aux yeux noirs pénétrants, se leva pour prendre une coupe sur une étagère, et la porter aux lèvres du prisonnier.

— Bois !

Il n'aurait servi de rien de tenter de refuser.

Querre ne voulait pas se voir infliger l'indignité d'être contraint d'avalier, le nez pincé. Sur le moment, il ne songea qu'au plaisir d'humidifier sa bouche desséchée d'un liquide somme toute plutôt agréable, à saveur sucrée, et qui sentait vaguement le champignon.

Les Scienceux attendaient, l'observant avec attention.

Mauran se tendait comme un arc, toute sa volonté axée sur un refus total.

Un peu de temps passa.

Des couleurs commencèrent à naître dans les prunelles de Querre.

Un lac pourpre s'étala, grandit, vira au jaune intense, se tacha de flaques violettes.

Les pensées de Mauran se brouillaient.

Son corps s'étirait, se dissociait. Sa tête enfla démesurément, et devint très légère. Elle s'emplissait de bulles qui se gonflaient, éclataient, libérant un déferlement d'intense luminosité, et créant une sensation de bonheur pur et absolu.

La voix qui s'éleva lui parut être celle d'un ami très cher, et une grande envie de lui faire plaisir l'envahit.

— Qui es-tu ?

Une étincelle de conscience, demeurée à l'arrière-plan luttait contre un océan de félicité.

— Qui es-tu ?

— Mau... Mauran... Que...

— Qui es-tu ?

La voix paraissait lointaine, assourdie, et très douce.

Les couleurs dansaient follement, se mêlaient, se fondaient. Du vert bavait sur le lac violet, s'étalait en ramifications, se tordait en noeuds mouvants.

Bleu, tout devenait bleu.

Il y avait quelque chose de menaçant dans ce bleu profond qui combattait la sensation d'euphorie.

Bleu... Danger ! Danger !

— Qui es-tu ?

— Marchand...

Dés phrases se formaient, se bousculaient. Les retenir pour ne laisser échapper qu'un mot représentait un gigantesque effort.

— Quel Marchand ? Que vends-tu ?

Des écharpes rouges et mouvantes passaient sur le bleu, viraient à l'orangé, se ponctuaient d'or liquide.

Or, Hiléro... Danger !

— Hil... Lucère... Lucère...

— Tu vends des peaux de lucères, Mauran ? Qu'est-ce que « il » ?

De nouveau cette voix soyeuse, aimable, qui incitait aux confidences.

Les couleurs tourbillonnaient, se pénétraient. Un océan vert se gonfla, se traversa de traînées blanches lumineuses.

Un flot de paroles montaient aux lèvres de Mauran.

Un éblouissement de bleu passa sur le vert.

Bleu... Danger !

— Acherra...

— Es-tu Acherrien, Marchand ? Que fais-tu à Prove ?

La voix ronronnait, berçait.

Des nuages blancs et gonflés se tachaient d'écarlate, se fondaient dans de l'or flamboyant. Un orage éclata, et des flammes orangées fendirent les nuages.

Orange... Danger !

— Orange... Des yeux orange...

— Qui a des yeux orange, Mauran ?

Des cascades de bleu profond s'écroulaient, veinées de vert. Une brume d'or s'étala, voilant le bleu.

— Beltem... Beltem...

— Que penses-tu de Beltem ?

La voix glissait comme une coulée de miel doré.

Une montagne jaune s'enfla, éclata en ruissellements écarlates, se tordit en rubans orangés.

— Beltem... Des ailes dorées...

— Il ne livre rien, dit une voix très sombre.

— Cela arrive, parfois, tu le sais bien. Mais ses réponses sont

relativement claires. Je ne crois pas qu'il cache quelque chose.

Une avalanche bleue croula, se violaça, se tacha de pourpre.

— La torture ? demanda la voix sombre.

— Inutile, s'il résiste à la drogue, il ne cédera pas à la souffrance.

Une tornade noire s'enroula, veinée de gris. Un ruban rouge naissait, enlaçait le pilier sombre, le pénétrait, et tournait à l'orangé.

Orange... Danger !

— Beltem, dit Mauran. Beltem...

— Tu entends, dit la voix de miel. Il me paraît honnête. Je crois qu'on peut le relâcher.

— Je ne suis pas de ton avis, dit la voix sombre. Je pense que cette résistance anormale dissimule quelque chose. Moi, je le ferais torturer, mais c'est toi qui décides !

Les mots tombaient comme des petits cailloux dans une mare. Querre les percevait de très loin, et n'en pénétrait pas totalement le sens.

Des cercles concentriques verts dansaient sur une eau écarlate.

Une rivière pourpre coula, traversée de veinures d'un bleu profond. Un Serpent d'or en jaillit, la tête dressée, dardant sa langue bifide.

— Prove, hurla Mauran. Prove ! Prove !

— Tu vois, dit la voix de miel. Il n'a rien à se reprocher.

Des draperies écarlates éclaboussées de vert s'enroulaient autour de Querre, le ligotant de plus en plus étroitement. Il suffoquait. Un voile noir flotta, s'appliqua sur sa bouche, pénétra ses narines.

L'air lui manqua, et il glissa dans l'inconscience.

Mauran ouvrit les yeux peu après la mi-nuit, dans une ruelle déserte à l'arrière du Temple.

Il tenta de se redresser, et une douleur d'une violence fulgurante le rejeta sur les pavés. Très précautionneusement, et après beaucoup d'efforts, il parvint à s'asseoir.

Il n'avait jamais été aussi malade de sa vie.

Les malaises éprouvés après avoir respiré la poudre grise n'étaient que bien peu de chose en comparaison de ceux qu'il ressentait à présent. On lui avait retiré les os, pour les remplacer par un squelette de fer rougi.

Toute sa chair brûlait.

Des lances de flammes lui perçaient les paupières. Des nausées convulsives le secouèrent. Il se retournait comme un gant, les entrailles tordues de spasmes, et hoquetait sans fin.

Il se recoucha sur les pavés, les oreilles sifflantes.

Il bavait.

Il n'arrivait pas à penser clairement. Des couleurs

tourbillonnaient toujours derrière ses paupières. Pourtant, une impression vague le poussait à fuir ce lieu au plus vite.

Il parvint à se mettre à quatre pattes, et paya cette réussite de douleurs insensées.

Il rampa.

Il geignait d'impuissance.

Quelque part, des chiens aboyèrent. Les jappements se répercutèrent en ondes de souffrance. Il se traînait lentement, sur les mains et les genoux. Des nausées le tordaient à nouveau. Il s'arrêtait, puis repartait.

Il traversa la place du Temple sans bien savoir où il allait. Un bruit de pas le poussa à chercher refuge dans un coin sombre. Il se reposa un moment. Ses pensées s'éclaircissaient un peu. Une soif dévorante le brûlait.

Avec la maladresse d'un enfant qui apprend à marcher, il parvint à se mettre debout, et rit de cette victoire. Il progressa, s'accrochant aux murailles, durant une éternité.

Il tombait, se relevait, tombait encore et se remettait debout.

Il atteignit les bords de la Saugre, et son bruit mouillé l'affola.

Il vacilla sur la berge et plongea à plat ventre dans l'eau peu profonde. Le courant frais l'enveloppa.

Il but à longs traits, sans pouvoir s'arrêter, puis son estomac se rebella, et il rejeta le liquide absorbé. Il but à nouveau, plus calmement.

L'eau froide délavait les dernières traînées de couleur, et éteignait les flammes rongeantes. Il demeura très longtemps immergé, plongeant de temps à autre la tête sous l'eau. Ses idées se clarifiaient. La fraîcheur glissante l'insensibilisa peu à peu, et il commença à claquer des dents.

Il remonta sur la berge, et s'assit pour vider ses bottes.

Il se sentit assez bien pour repartir sans avoir besoin d'un point d'appui.

Hiléro avait passé trois jours dans l'angoisse.

Les deux dernières journées, il jeûna, ses vivres épuisés. Toutefois, la faim l'inquiétait beaucoup moins que le sort de ses deux compagnons. Il se rongeait, et ne parvenait plus à se détendre suffisamment pour rêver.

En entendant s'ouvrir la porte de la cour, il risqua un coup d'oeil prudent par la fenêtre, puis courut vers l'escalier.

— Mauran ! J'étais si inquiet !

— A bonnes raisons. Les choses ont mal tourné.

Querre se débarrassait de ses vêtements trempés qui jutaient, puis se frottait à s'arracher la peau d'une toile rugueuse.

Il raconta en peu de mots ses aventures.

— Cette drogue ! Quelque chose d'irrésistible me poussait à jacasser comme une pie. Les couleurs m'aidaient, en un sens. Chaque fois que je voyais du bleu ou de l'orange, je pensais « danger ». Mais retenir les mots me coûtait une peine infinie. A choisir entre les deux, j'aurais été plus sûr de moi à la torture. Je ne sais pas du tout comment j'ai fait pour me taire !

Il enfilait des vêtements secs.

— Il faut quitter cette maison, Hiléro, et au plus vite. Gellert est toujours coincé là-bas. S'il passe par la même expérience et bavarde, je ne pourrai certes pas lui en vouloir. Nous allons être forcés de demander l'hospitalité à Marjale. Cela ne me plaît guère, mais, entre deux maux, il faut choisir le moindre.

Hiléro dit pensivement :

— J'ai de la peine pour Gellert.

Le visage de Mauran se ferma.

— Gellert doit courir sa chance, nous ne pouvons rien pour lui.

Mais il mâchait lui aussi une boule très amère.

Les prunelles orange d'Hiléro regardaient dans le vide.

Querre fouillait un coffre, et en tirait une arme qu'il passa à sa ceinture.

— Enveloppe-toi d'un drap, Hiléro. Nous allons passer par la berge, et si nous croisons un curieux, ce sera tant pis pour lui.

*

**

Gellert fut pris dans le groupe du quatrième jour.

Il suivit les longs couloirs, puis fut poussé vers le bas, en compagnie du Vale que Mauran avait dû mettre à la raison.

En voyant qu'on les emmenait dans les sous-sols, l'homme s'effondra.

Il commença à hurler pitié, puis sanglota. Les Scienceux le piquèrent de leurs lances, sans succès, et durent le traîner dans les escaliers. Il se débattait en criant. Un homme assez solide, malgré un début d'empâtement. Ses cheveux se dégarnissaient, lui agrandissant le front. Il avait un nez aigu, et des yeux clairs sous des sourcils droits.

Gellert le regardait avec mépris. Il aurait payé cher pour avoir un compagnon capable de surmonter sa terreur. Deux valent mieux qu'un, et l'on peut toujours se battre, tant que la mort ne vous a pas saisi à la gorge.

Il pensa à Mauran. Il regrettait aussi Clemel. Le petit OEuvrier aurait bien mieux valu que cette chiffé molle qui pleurnichait. Quelle pitié de voir un homme craquer ainsi ! Bien des femmes eussent mieux tenu, sans parler de Rosalde. Il revit la blonde, ses cheveux mousseux

sur les épaules, et un brusque désir lui mordit le bas-ventre.

Ils descendaient des marches interminables. Galt avait l'impression de s'enfoncer dans le coeur du monde.

Ils arrivèrent sur une porte étroite, entièrement de fer, et très épaisse. L'un des Scienceux tira de sa poche un flacon ciselé. Ils durent se mettre à quatre pour immobiliser le Vale, et le contraindre à boire en lui pinçant les narines.

Gellert avala docilement cinq ou six gorgées d'un liquide poisseux très aromatique, et, comme Mauran, il ne pensa qu'au plaisir de mouiller sa bouche desséchée, mais, la porte à peine claquée dans son dos, il mit ses doigts dans sa gorge, et vomit ce qu'il venait d'absorber.

Le Vale dodelinait de la tête en geignant.

Galt examinait les lieux, un peu étourdi tout de même. Une partie de ce qu'il avait bu était passée dans son sang, et des vertiges euphoriques le berçaient. Il lutta contre une envie de se détendre totalement et de se laisser envahir par une gaieté débordante.

Assis à même les dalles, le Vale gloussait, des bulles de salive crevant aux coins de ses lèvres.

Gellert se trouvait dans une salle très vaste, au plafond voûté, soutenue d'épais piliers sculptés, et éclairée de lumènes. Dans le mur du fond, un tunnel s'ouvrait, très large et très sombre.

Gellert s'en approcha prudemment. Une odeur musquée et écoeurante en sourdait, et des traces de pattes griffues aussi larges qu'une écuelle se dessinaient sur la terre poudreuse et sèche.

Il revint sur les dalles, et, découvrant au mur une ancienne torchère, y accrocha sa chaîne.

Il tira, sans autre résultat que de faire saigner ses poignets.

Il raccourcit la chaîne d'une torsion, puis se rejeta en arrière avec violence. A la quatrième reprise, le maillon usé céda, et Gellert reprit de justesse son équilibre. Le sang coulait à flots sur ses mains, mais la chaîne rompue pendait en deux morceaux.

Le Vale jappait de rire, les dents découvertes.

En se hissant sur les sculptures, Gellert escalada un pilier. Au niveau du plafond, une série de rayons formait une niche. Il s'installa et défit sa ceinture. Il travailla un grand moment, en s'aidant de la boucle et des arpillons, à desceller une lumène. S'il devait jamais explorer le tunnel où gîtait la bête, tant valait y voir clair.

Entre ses rayons de pierre, la niche formait un refuge commode, mais Galt ne se faisait guère d'illusions. A voir la trace de ses pattes, la bête devait être assez grande pour toucher le plafond. Toutefois, il n'avait nulle intention de se rendre sans combat. A défaut d'arme, la boucle du ceinturon, très épaisse et en angles aigus, pourrait servir.

Le Vale éclaboussait la voûte des éclats de rire d'un homme

chatouillé à mort.

Gellert avait le coeur serré en pensant à Mauran. Un compagnon sur qui compter comme sur soi-même. Il aurait donné beaucoup pour l'avoir avec lui. Il se sentait très seul, et l'attente lui usait les nerfs. La joie euphorique l'avait quitté, et une soif dévorante le suppliciait.

Le temps coulait.

Le Vale rampait sur les dalles. Il pleurnichait, puis riait, par à-coups. Il chantonna, dévida des phrases sans suite, puis s'immobilisa. Il sembla s'endormir profondément. Il respirait très fort, et ronflait par moments.

Le bruit de son souffle rauque fut troublé par un son chuintant en provenance du tunnel.

Gellert assura sa prise sur le ceinturon.

Une tête plate de lézard, cornue et démesurée surgissait hors du passage. Ses écailles épaisses, d'un vert mordoré, luisaient. Galt vit un museau énorme, aux naseaux écartés, des yeux d'or reptiliens, puis un gigantesque corps de Serpent aux pattes torses. Des bosses triangulaires crêtaient l'échiné squameuse, et deux vestiges d'ailes atrophiées surgissaient du dos. Une puanteur très sucrée et très âcre envahit la salle.

Le monstre s'insinua en se dandinant.

Sa queue, aussi large qu'un tronc à la base et s'effilant en mèche de fouet, balayait les dalles.

Galt regardait onduler ce cauchemar matérialisé. Même avec une arme solide, c'eût été folie qu'espérer le vaincre. La bête emplissait la salle de sa masse.

Elle rampa jusqu'au Vale. Ses mâchoires hallucinantes béeurent, retroussant les babines plates sur de terrifiants crocs jaunes.

L'homme se réveilla, et ouvrit des yeux embrumés.

Il hurla. Une clameur démente, d'horreur absolue, qui déchirait les nerfs et vrillait les oreilles. Il tendait les mains devant lui, dans un geste de défense dérisoire.

Le cri strident s'interrompit net. L'homme venait d'être coupé en deux d'un seul coup de mâchoires, dans un craquement d'os broyés.

Le cou goitreux déglutissait, et Gellert détourna son regard du répugnant repas. La bête léchait les dernières traces de sang sur les dalles d'une langue effilée et cramoisie.

Elle fureta, ses naseaux aspirant avec bruit.

« Elle a l'habitude d'en trouver deux, se dit Gellert. Elle me cherche, et me délogera facilement de ce perchoir. » Son coeur lui martelait les côtes.

Le monstre parvint jusqu'au pilier, aspirant et soufflant, puis se hissa, levant sa tête plate aux écailles en relief.

Galt sauta, et se reçut, genoux pliés, de l'autre côté du montant

de pierre. Le corps squameux ondula pour le suivre, et la gueule hideuse apparut, les crocs découverts.

Gellert fut enveloppé d'une puanteur chaude et visqueuse.

De toutes ses forces, il cingla les yeux reptiliens, et la boucle du ceinturon mordit dans une prune d'or.

La bête éclata en rugissements démentiels. Elle se tordit, la queue fouettante, découvrant un ventre blanchâtre. Ses crocs claquaient furieusement.

Une griffe frôla Gellert, lui déchirant le bras de l'épaule au coude. Il échappa de justesse à un revers de queue, courut, et fonça dans le tunnel sombre. La lueur de la lumière dansait sur les parois taillées à même le roc.

Derrière lui, les rugissements s'amplifièrent. La bête entraînait à sa suite dans le passage.

Il courait, le souffle puant du monstre sur les talons. La bête semblait bien plus agile qu'il ne l'avait pensé, et gagnait du terrain. Galt voyait à peine défiler les murailles. La lumière tressautait, éclairant par à-coups des fragments de sol terreux marqué de traces griffues.

Il traversa sans ralentir une caverne immense, passa à côté d'une vasque ronde dont l'eau plate affleurait comme une inaccessible tentation, et bifurqua vers la droite dans un nouveau couloir.

Des beuglements furieux résonnaient derrière lui.

Son bras blessé s'engourdisait. Il se demanda brièvement si la bête avait du poison dans ses griffes, vit devant lui une faille énorme qui coupait le tunnel, pensa : « c'est bien trop large, je ne passerai jamais », et accéléra sa course.

Il s'envola au-dessus de l'abîme.

Il se reçut en porte à faux, lança lumière et ceinture devant lui d'un geste instinctif, glissa et se rattrapa des deux mains sur le bord. Son corps balança dans le vide, puis ses pieds trouvèrent un point d'appui, et il opéra un rétablissement pénible. Son bras entaillé commençait à lui refuser tout service.

Il demeura étendu sur le sol terreux, haletant. Le fond de la faille était hérissé de gigantesques pieux de fer. Sur l'autre bord, le monstre s'agitait en mugissant, fouettant le tunnel de sa queue, et arrachant des fragments de roc à la muraille. Il se dressait sur ses pattes de derrière, battant l'air de ses courts moignons griffus, une moitié du corps se balançant au-dessus du vide. L'un des yeux dorés était clos, mais l'autre luisait d'une rage terrifiante. Il rugissait furieusement.

Gellert avait à peine la force de bouger. Son bras blessé puisait, et sa tête se noyait de vertiges. Il pensa vaguement que cette faille, conçue justement pour empêcher le monstre de passer, le sauvait, puis

réalisa que le coup de griffe qui lui avait ouvert le bras l'empoisonnait.

Il rampa jusqu'à la lumène, et examina la blessure.

Pas très profonde, mais d'un vilain aspect, rouge et très enflée. Il pouvait à peine remuer les doigts de sa main gauche.

Il se traîna pour récupérer sa ceinture, et, serrant les dents, enfonça l'ardillon dans la coupure, et la suivit en creusant jusqu'au coude. Un peu de sang coula, et il pressa la chair pour le faire jaillir plus fort.

Pas encore assez profond. L'ardillon ne valait pas un couteau, et ne coupait pas suffisamment.

Il recommença, les mâchoires crispées. La douleur lui jetait des étoiles dans les yeux. Cette fois, le sang coula en nappe fluide. Il pressa, suça la plaie, cracha et réitéra la même opération à plusieurs reprises. Il ne s'arrêta que lorsque ses doigts lui obéirent presque normalement.

Il déchira une manche de sa chemise pour faire un pansement improvisé, ramassa lumène et ceinture, et s'enfonça dans le tunnel.

De l'autre côté de la faille, la bête dansait au bord du vide, sa tête démesurée touchant le plafond. Ses glapissements s'atténuèrent peu à peu.

Gellert erra dans un fantastique labyrinthe de tunnels entrecroisés.

Tout le sous-sol semblait creusé d'un enchevêtrement de voies qui se coupaient aux carrefours. Valait-il mieux passer par ici, ou par là ? Il décida une fois pour toutes de prendre les embranchements partant vers la droite.

Il se demandait s'il ne tournait pas en rond. Il fit quelques marques dans la pierre avec l'ardillon, mais ne les retrouva jamais.

Cinq ou six fois, il rencontra des échelles de fer menant à des dalles dans le plafond. Elles devaient être solidement assujetties de l'extérieur, car il ne parvint pas à les faire bouger d'un pouce.

La soif le rongait. Son bras l'élançait cruellement, et saignait. Il se traînait, les jambes molles. Il trouva sur le roc des traces d'humidité, et les lécha avidement.

Il s'affaiblissait, et devait forcer ses jambes à bouger l'une après l'autre. Il ne mesurait plus le temps écoulé. La soif le rendait à demi fou. Il déchirait des mirages de fontaines, de cascades, de lacs.

Les couloirs se ressemblaient tous, désespérément secs et vides. Pas la moindre trace de vie, pas de petits animaux, pas d'insectes. Il avait envie de s'écrouler sur place, et ne savait pas très bien ce qui le poussait à continuer.

Il entendit pour la millième fois un bruit d'eau courante, secoua la tête, agacé, et arriva sur une faille un peu moins large que la première.

Un courant noir glissait sur le fond, pressé, léchant la muraille à petits clapotements.

Gellert haleta, la bouche ouverte.

Les bords abrupts ne permettaient pas la descente, et, s'il sautait, il ne pourrait jamais remonter. Toutefois, tout s'abolissait devant un besoin absolu de boire. Il lança un caillou dans l'eau moirée. Assez profond peut-être pour ne pas s'y briser les os. Il boucla le ceinturon autour de sa taille, attacha la lumène à son front d'un morceau de chemise, retira ses bottes, et plongea.

Il but.

Il se gonflait d'eau comme une éponge. Le courant froid le ressuscitait, lavait sa blessure, et en chassait la douleur.

Il ne lui restait plus d'autre choix que de suivre le sens du courant en espérant qu'il aboutirait quelque part. La petite rivière était plus profonde qu'il ne l'avait cru. Il ne touchait pas le fond.

Il nagea. Les menottes alourdissaient ses poignets, et le gênaient beaucoup.

Il s'enfonça sous une voûte très basse, qui lui laissait à peine la place de respirer. Il se retourna sur le dos, et se laissa porter. La lumène éclairait un plafond tout en arêtes de roc noir.

Il flotta longtemps, puis arriva sur une grille qui barrait le passage.

De l'autre côté, il vit le ciel noir, ruisselant d'étoiles, et un croissant de lune scintillant.

Le tunnel débouchait sur la Saugre.

Gellert inspecta la grille, la secoua. Elle tenait bon, fermement plantée. Il plongea pour examiner le bas. Les barreaux s'enfonçaient dans le sol ; toutefois, il découvrit que l'une des tiges de fer, rongée de rouille, s'était rompue à la base. Il l'empoigna à deux mains, et tira violemment. Elle branlait.

Il remonta à la surface pour respirer, puis s'enfonça de nouveau. Il coinça ses pieds dans la grille, et, cire bouté, exerça une traction sauvage. Le barreau pliait.

Il dut s'y reprendre à trois fois pour dégager un étroit passage au niveau du sol, et s'insinua de biais dans la fente. Il tira, poussa, lutta un moment, coincé entre deux barres qui le râpaient, puis se dégagea.

Il grimpa sur la berge, le souffle court. Son bras malmené se vengeait en pulsations méchantes. Il se reposa un peu. Il n'était pas question de regagner la maison louée. Mauran pouvait très bien avoir été contraint à tout dire. Gellert avait besoin d'aide. Il devait se débarrasser au plus tôt des chaînes brisées qui le feraient immédiatement arrêter s'il croisait la moindre patrouille, sans parler de ses vêtements déchirés et de ses pieds nus.

Il pensa au *Renard Rouge*. Marjale ne refuserait certainement pas

son assistance, et il ne lui restait guère d'autre recours.

Il suivit la rivière, en direction du quartier des Tavernes.

Gellert atteignit l'Auberge sans encombre. Il était assez tard, et il ne rencontra personne sur la berge déserte, excepté un chat qui chassait et qui prit la fuite en crachant de rage.

Il attendit pour traverser la rue que s'éteignissent les cris d'une troupe de fêtards attardés, puis contourna la Taverne pour atteindre la ruelle et frapper à la porte de la cuisine.

Leïse rangeait des cruches sur une étagère. Les heurts contre le battant l'étonnèrent. Elle entrebâilla très prudemment le vantail, et sa bouche s'arrondit sur un cri de surprise. Gellert posa vivement un doigt sur ses lèvres.

— Que t'est-il arrivé, Marchand ?

— Va me chercher Marjale, et doucement. Inutile d'alerter toute la maison.

— Ton ami est là, je l'appelle aussi ?

— Quel ami ?

— Ce Marchand qui était avec toi l'autre jour. Un brun qui a des yeux comme de l'eau froide, et une cicatrice sur la joue.

— Mauran, souffla Gellert, incrédule. Appelle-le, et vite !

La blonde sortit, tirant la porte sur elle, et Galt se laissa choir sur un tabouret. Il avisa des tranches de pâté dans une écuelle, et en dévora deux coup sur coup en quelques bouchées. Il tendait la main pour en prendre une troisième quand la porte se rouvrit sur Mauran.

— Gellert ! Ils ne t'ont pas eu !

— Ils ne t'ont pas eu non plus, à ce que je vois. Mais, si tu veux mon avis, évitons les Fêtes, à l'avenir. Elles coûtent un peu trop cher pour mon goût dans la région.

*

**

Marjale avait hébergé Mauran, et caché Hiléro dans son grenier, sans l'avoir aperçu autrement que sous la forme d'une silhouette vague, enveloppée d'un drap épais.

Tous ces mystères l'agaçaient, et l'inquiétaient bien davantage que si elle avait été mise au courant des faits, mais Mauran refusait de la renseigner.

Elle avait été tentée de se glisser sans bruit jusqu'au grenier, afin d'essayer de surprendre ce qui se dissimulait sous ce drap, mais y renonça finalement.

Elle savait trop bien à quel point Mauran deviendrait désagréable, si les choses n'allaient pas à son gré. Il n'avait jamais eu le caractère facile. Il était parfaitement capable de la battre jusqu'à la laisser couverte de bleus, et endolorie pour bien des jours. Somme

toute, le jeu n'en valait pas la chandelle. Qu'il garde son secret.

Elle ne fut pas fâchée de voir repartir ses visiteurs, qui regagnèrent la maison louée.

Elle reprendrait avec soulagement la routine de l'Auberge. Remplir des coupes et des cruches, surveiller les filles, et soigner la clientèle.

Tout de même, elle se demandait ce que Mauran pouvait bien trafiquer, et ce qui se cachait sous ce drap bosselé aux épaules. Elle ne doutait pas de risquer gros en se mêlant de tout cela, et s'en voulait de sa complaisance.

Ce Mauran ! Brutal, sans tendresse, prompt à la colère. Il attirait les ennuis comme le miel attire les mouches, et elle avait toujours eu plus qu'un faible pour lui. Allez-y comprendre quelque chose !

Enfin, il était reparti, avec ce fantôme entortillé, et cet ami blond qui lui ressemblait. Une belle paire, ces deux là ! A la première difficulté elle les verrait revenir, sûrs que toute aide leur était normalement due.

Quelle plaie que ces hommes qui ont le goût du risque dans le sang !

Ils jouent leurs vies sans sourciller, mais ne sourcillent pas davantage en jouant celles des autres, et on peut toujours compter sur eux pour traîner le danger à leur trousses.

Leïse, l'idiote, regardait le blond avec des yeux plus que doux. Grand bien lui fasse !

Elle-même aurait bien voulu voir Mauran définitivement sorti de sa vie. Avec les années, l'envie lui venait parfois d'une existence plus paisible. Mais était-ce tout à fait vrai ? Si elle l'avait voulu, elle aurait parfaitement pu devenir l'épouse respectée d'un riche Marchand. Pourquoi, en ce cas, s'obstiner à tenir auberge ?

Elle devait bien s'avouer que quelque chose, au fond d'elle-même, ricanait à l'idée de cette vie rangée qu'elle prétendait désirer.

Des journées toutes semblables, et bien ordonnées. Un époux qui rentre et dont il faut écouter les interminables histoires, tandis qu'il croise les mains sur son ventre rebondi. Et des enfants, sans doute, accrochés à vos jupes. Bah !

Les Mauran valent peut-être mieux, en finale. Ils viennent, et repartent. Tant qu'ils sont là, la vie prend des couleurs plus chaudes, et quand ils vous font l'amour, on est certes forcé de penser à autre chose qu'au menu du lendemain.

*

**

Hiléro était très heureux d'avoir retrouvé sains et saufs ses deux compagnons. Ses prunelles orange brillaient de joie. Gellert et Mauran

étaient tout aussi contents que lui, mais le montraient moins. La longue route jusqu'à Prove et les dangers partagés les avaient tous trois assez profondément unis.

Le Rêveur soigna le bras de Galt, qui devait se cicatriser très rapidement, puis Querre passa un grand moment à fourrager dans la serrure des menottes avec une mince tige de fer qu'il tordait sous des angles variés.

De temps à autre, il jurait d'impatience.

Gellert jurait autant que lui. Sans parler de son bras, ses poignets étaient on ne peut plus douloureux.

— Je te croyais meilleur voleur, frère, dit-il, en souriant de biais.

Mauran haussa les épaules.

— Ces serrures ont été conçues, justement, pour ne pas être forcées, et à ne pas pratiquer, on se rouille. Ne bouge pas ainsi ! Je n'y arriverai jamais.

Il tordit une nouvelle fois l'extrémité de la tige, et tâtonna doucement. Le pêne céda avec un déclic. Il fit aisément jouer le deuxième.

Hiléro revenait avec une jatte d'eau et des linges. Il nettoya patiemment les poignets déchirés. Ses doigts dorés avaient un pouvoir extraordinairement apaisant.

Les trois hommes demeurèrent à parler jusque bien après le matin.

Trois jours passèrent.

Gellert dormait la plupart du temps. Mauran se rendit deux fois au *Renard Rouge* et ramena des provisions. Hiléro rêvait.

Les robes de Scienceux avaient été livrées comme convenu, et un rendez-vous pris pour le jour de la Fête Avenante.

Malheureusement, le problème de l'Archèque n'était toujours pas réglé, et le temps s'écoulait.

Ils en parlèrent un soir tous trois, Gellert et Mauran se repassant une cruche de vin.

— Quelle plaie, ce Saulmon, dit Querre. Il faut pourtant bien s'en débarrasser d'une façon ou de l'autre !

— Oui bien, dit Gellert. Et de quelle façon, s'il te plaît ? Il craint tant pour sa précieuse peau qu'il est aussi facile à attraper que ne l'était le gros en Acherra, et même un peu moins.

Un loubre se matérialisa sur la table.

Mauran fut si surpris qu'il tira son couteau par pur réflexe. Hiléro lui retint le bras. Gellert regardait la bête bleue avec étonnement, mais aussi avec plaisir. Il commençait à avoir l'habitude d'en recevoir de l'aide. Il se demandait s'il s'agissait du même loubre que celui d'Acherra.

La bête semblait avoir lu dans ses pensées. Elle balançait un peu les tiges fleuries de ses oreilles.

— Non, je ne suis pas Sil-Leyo, celui que tu as vu au Domaine. Je suis Lil-Hebra. Nous sommes assez nombreux, tu sais, et cette histoire est importante pour nous. Je pense que nous avons une solution en ce qui concerne l'Archèque.

Querre était avant tout pratique. Il se moquait bien de savoir ce qu'était ou n'était pas le loubre. Comme toute personne ayant vécu en Acherra, il en avait déjà entendu parler. Si cette bête étrange apportait une idée valable, elle était la bienvenue. Il demanda :

— Quelle solution ?

Et Galt posa la même question presque en même temps.

Hiléro demeurerait curieux. Ses prunelles orange se posèrent sur les yeux dorés de félin, mais il se heurta à une barrière opaque et infranchissable. Il savait que certains Rêveurs avaient eu des rapports avec les loubres, mais il n'était pas du nombre. Il aurait bien voulu en apprendre plus long.

— Non Hiléro, dit doucement la bête, pas maintenant. Une autre fois, peut-être.

— Quelle solution, répéta Mauran ?

— Saulmon a une femme dans sa vie, une très jolie fille, qui a été contrainte, et qui a de bonnes raisons de le haïr. Celle-là pourrait peut-être vous faire entrer chez Burra. Elle se rend plusieurs fois par mois chez sa mère, qui est très âgée et impotente, et, à chaque visite, elle reste très longtemps à rêver dans le jardin. Sa maison est la cinquième à droite en entrant dans le quartier Loumeyan. Il y a un auxème fleuri dans ce jardin, et c'est le seul qui existe par là. La fille y sera dans deux jours exactement. Débrouillez-vous !

Il disparut.

Mauran acheva de vider la cruche en trois gorgées. Il s'étira.

— Eh bien, les choses s'arrangent, on dirait. Une jolie fille, un jardin. Ça me paraît fait pour toi, Gellert. Tu es bien plus beau garçon que moi.

Il se leva.

— Je vais faire un tour chez Marjale. Tu viens, frère ?

Gellert se leva aussi.

— Si je dois utiliser mon charme, tant vaut l'essayer sur Leïse, histoire de voir s'il fonctionne toujours.

CHAPITRE XIII

Gellert s'introduisit dans le jardin peu avant l'aube. Il avait reconnu les lieux la veille. Une glycine très ancienne enlaçait la muraille de ses branches ligneuses, et il l'escalada aisément. Les grappes mauves et odorantes lui caressèrent le visage.

Il traversa un espace envahi d'herbes folles qui lui montaient jusqu'aux genoux, atteignit l'auxème qui ployait ses branches sur une vasque de pierre où pleurait une fontaine, et s'allongea pour attendre sur un tapis de mousse épaisse.

La nuit était tiède, le ciel pâlisait à peine, encore fourmillant d'étoiles. L'auxème était dans toute la gloire d'une floraison crémeuse, au parfum de citron vert. Ses branches flexibles retombaient jusqu'au sol, enfermant Galt dans une cage de fragrance citronnée. Il cala sa tête sur une racine. Le ciel s'éclaircissait imperceptiblement à l'est. Les arbres commençaient à bruire d'oiseaux qui s'agitaient, et essayaient leurs premiers chants, et la fontaine chuchotait. Les bruits paisibles le berçaient, et il s'endormit.

Il rêva d'une femme imprécise, dont la silhouette légère apparaissait et disparaissait, et qui le fuyait. Il la poursuivait avec acharnement, mais, chaque fois qu'il allait la saisir, elle devenait immatérielle, et s'évanouissait.

Durant son sommeil, le soleil se leva, perçant d'or les branches de l'auxème.

Un contact de doigts frais sur son cou l'éveilla, et il ouvrit les yeux sur le plus ravissant visage jamais contemplé.

Une fille était agenouillée sur la mousse à côté de lui. Ses cheveux d'un blond cuivré glissaient sur ses joues en nappes fluides et brillantes. Des yeux de miel pailleté s'ouvraient tous grands, étonnés, sous de longs cils sombres. Un semis de taches de rousseur posait un loup doré sur son nez et ses pommettes, accentuant l'éclat d'une peau crémeuse. Sa bouche avait le dessin pur de celle d'Hiléro. Les lèvres renflées s'écartèrent.

— Je ne savais pas si tu étais mort ou en vie, alors je t'ai touché. Que fais-tu dans mon jardin, Marchand ?

Gellert se redressa sur un coude. Il ne pouvait détacher ses yeux de l'apparition. Il n'était pas très sûr de ne pas continuer son rêve. Une robe raide à col montant à la mode provienne ne parvenait pas à masquer la jeunesse éclatante du corps.

Il tendit les doigts pour toucher une mèche en fils de soie

lumineux.

— On m'avait dit que tu étais jolie, mais c'est bien en deçà de la vérité.

Une ombre passa dans les yeux de miel.

— Que fais-tu dans mon jardin ? Sais-tu qui est mon maître, et ce que tu risques ici ?

— Je crois que oui, dit Gellert.

Il s'assit d'une détente. Il touchait presque la fille blonde. Elle se recula imperceptiblement, et de la peur monta dans ses prunelles dorées. Sa peau avait la texture exacte des fleurs de l'auxème. Elle chuchota :

— Oh non, non, tu ne le sais pas, sinon tu fuirais. Personne ne connaît vraiment l'Archèque, sauf moi.

La terreur envahissait complètement ses yeux. Ses lèvres frémissaient.

Gellert fut pris de pitié.

— Il ne faut pas avoir peur ainsi, dit-il doucement. Ce n'est qu'un homme, on peut le tuer.

La fille trembla comme un arbre secoué par le vent. Elle lui posa vivement ses doigts sur les lèvres.

— Tais-toi, tais-toi. Tu ne sais pas ce que tu dis. Ce n'est pas un homme, c'est un monstre, et il est fou, complètement fou. S'il te prend... Tu souhaiteras la mort mille fois, et elle ne viendra pas. Il aime la souffrance, tu comprends, il s'en repaît, il la boit, il la mâche.

Les mots s'échappaient de ses lèvres, précipités. Gellert n'avait jamais vu un être en proie à une telle terreur. Il aurait fait n'importe quoi pour la rassurer. Il prit dans sa main les doigts tremblants, et les serra un peu. Il répéta :

— Il ne faut plus avoir peur. Je le tuerai, je te le promets.

La fille secoua la tête, et ses cheveux cuivrés volèrent.

— Tu ne comprends pas... Tu ne sais pas... Il a fait installer une salle de torture, près de sa chambre, et il y fait supplicier à mort ceux qui lui ont déplu. Les murs sont très épais, mais parfois, la nuit, j'entends les cris... Je ne peux plus trouver le sommeil. Il m'a tout montré, et il m'a expliqué longtemps ce qu'il me ferait si je n'étais pas obéissante. Alors j'écoute ces plaintes... Souvent, ce sont des femmes, et je sais qu'un jour, moi aussi, j'entrerais dans cette salle pour n'en plus sortir. Et j'ai si peur...

Je voudrais être morte. J'ai essayé de me tuer, un jour, mais je n'ai pas réussi. Alors il m'a punie... Je n'ose plus...

Gellert passa un bras autour des épaules tremblantes. Il ne pensait plus au plan. Personne ne pouvait vivre dans une telle terreur. Il ne voulait rien d'autre que l'en délivrer.

— Mais écoute, tu es libre ici, tu peux fuir. Je t'aiderai.

— Non. Non. Je ne peux pas. Il fera torturer ma mère, si je ne reviens pas, il me l'a dit. Je suis si lasse, Marchand.

Elle ferma les yeux.

— C'est bon, de pouvoir parler. Je ne parle jamais à personne. On me surveille toujours. Je ne trouve un peu de paix qu'ici, dans mon jardin. Les Scienceux n'entrent pas, ils attendent à la porte. Je viens à l'aube, pour l'avoir un grand moment à moi, bien tranquille. C'est tout ce qui me reste. Ma mère ne sait pas. Je lui fais croire que je suis heureuse. Elle est bien vieille, et sa tête se perd. Elle ne se souvient plus de rien.

Gellert la tenait très serrée. Elle s'apaisait, et parlait plus calmement, la tête appuyée sur l'épaule revêtue de drap brun.

— J'avais seize ans, lorsqu'il m'a prise. Mon frère avait la foi, et il est entré au Temple. L'Archêque m'a vue, à la Cérémonie de la Robe. Il m'a voulue, et m'a fait enlever. Mon père a été tué, et je n'ai jamais revu mon frère. Je ne sais même pas s'il est mort ou vivant. J'étais une enfant innocente et heureuse. Il y a bien longtemps de cela.

— Quel âge as-tu, à présent ?

— Dix-huit ans. Deux ans seulement, c'est vrai... Mais il pourrait aussi bien y avoir des siècles... J'ai tant appris. Il s'acharne sur moi... Il... non, je ne peux pas te le dire. Je le hais, oh, comme je le hais. Je pense parfois à le tuer, quand il dort. Je le regarde, et je n'ose pas. Je suis lâche, je suppose. Il me fait tellement peur. Il me bat souvent, tu sais. Vois !

Elle remonta ses jupes sur des cuisses laiteuses, profondément striées de marques violacées.

Les yeux de Gellert noircirent.

— Je l'aurais tué pour cela, même si je n'avais pas d'autres raisons.

— Tu ne peux pas le tuer !

— Je le peux parfaitement. Écoute, il faudra que tu m'aides, seulement un peu, et tu seras libérée.

— Je ne sais plus... Je suis bien, contre toi. Je pensais craindre tous les hommes, mais je suis bien.

Les cils sombres s'abaissèrent sur les prunelles de miel. Gellert embrassa l'une après l'autre les paupières ombrées.

— Réchauffe-moi, Marchand. J'ai si froid !

Il glissa ses doigts dans les cheveux cuivrés, et posa sa bouche sur les lèvres douces. Elles étaient fraîches et fondantes, et s'entrouvrirent. Il défit les lacets qui fermaient la robe à col montant, et dégagea des seins ronds aux pointes roses.

La fille respirait plus vite. Elle chuchota :

— Ne me fais pas de mal, je t'en prie, ne me fais pas de mal.

Gellert fut plus doux avec elle et montra plus de patience

qu'avec aucune femme en sa vie.

Ils reposaient, enlacés, le soleil jouant sur leurs corps nus au travers des branches de l'auxème.

— Je ne savais pas que ça pouvait être ainsi, dit-elle doucement. Je ne savais pas... Il me fait toujours mal, et il est si laid !

— Ne pense plus à lui, dit Galt, rageusement. Je t'ai dit que je t'en débarrasserai. Et définitivement ! Il faut seulement que tu m'aides à entrer.

— Comment pourrais-je t'aider ? C'est impossible ! Il y a des gardes partout. Tu te feras prendre... Il nous tuera tous les deux, et nous mettrons très longtemps à mourir !

La terreur envahissait à nouveau les yeux dorés.

Gellert l'embrassa à petits coups.

— Laisse cela ! Je trouverai un autre moyen. Tu ne dois plus avoir peur.

Puis il dit :

— Je ne sais même pas ton nom.

— Leysanne. Et toi ?

— Gellert.

Lil-Hebra apparut au pied de l'auxème, entre deux racines bosselées.

Leysanne poussa un petit cri de surprise.

— Qu'est-ce que cela ?

Galt ne répondit pas. Il regardait la boule de poils bleus avec exaspération. Est-ce que ce loubre les avait épiés ?

— Je ne m'intéresse pas du tout à vos amours, mais au plan, que tu sembles oublier !

Lil-Hebra parlait très sèchement.

— Tu ne peux pas l'obliger à affronter la torture, dit Galt avec colère. Nos histoires ne la regardent pas ! Que ne t'occupes-tu de l'Archèque toi-même ? Les murailles ne te gêneront pas, ni les gardes. Et je vois là des doigts qui pourraient très bien tenir un couteau.

— Je suis absolument incapable de tuer, Gellert. Je ne le pourrais pas, même pour sauver ma propre vie. Nous avons besoin d'elle !

Leysanne s'accrochait au bras de Galt. Elle avait de nouveau l'air affolée.

— Qu'est-ce que cette bête qui parle ? Quel plan ? Je ne comprends pas.

— C'est un loubre, dit Gellert. Nous devons tuer l'Archèque pour des raisons qui seraient bien trop longues à expliquer maintenant. Cette bête nous aide, je ne sais pas moi-même pourquoi. Et c'est vrai que nous avons besoin de toi. Mais personne ne te forcera si tu ne

veux pas.

Il lança un mauvais coup d'oeil à Lil-Hebra qui se tassait sur ses hanches.

Le loubre s'insinua dans l'esprit de Leysanne, et souffla sur ses pensées. Elle n'avait nulle conscience de cette intrusion étrangère, mais sa terreur se calmait, et elle acceptait l'idée de coopérer.

— Mais je veux bien t'aider, Gellert, si je le peux.

— Voilà une bonne fille, dit Lil-Hebra. Tu n'auras à faire que des choses qui ne présenteront guère de difficultés. Ouvrir la fenêtre de la chambre de Saulmon quand il dormira, enfermer les chiens, et déverrouiller la dalle dans le jardin.

— Cette dalle qui est cachée sous les buissons de seringa ?

— Oui. Pourras-tu ouvrir ces verrous ? Ils ont l'air très durs.

— Je l'ai fait, une fois. Je voulais savoir où elle menait, mais je n'ai pas pu la soulever.

— Elle conduit dans des souterrains que Gellert connaît, et lui, la soulèvera très bien.

— Est-ce que tu as su tout le temps où j'étais ? demanda Galt, de nouveau irrité.

— A peu près.

— Alors, tu aurais pu m'aider à trouver la sortie ?

— Oui, et je l'aurais fait si cela avait été nécessaire, mais tu te débrouillais très bien. Il n'est pas dans nos habitudes d'intervenir plus qu'il ne faut.

— Oui bien, dit aigrement Gellert. Je me débrouillais de mon mieux, et ce n'était pas autrement agréable ! J'aimerais t'arracher un peu tes petits secrets.

— Ne nous disputons pas, dit le loubre, d'un ton conciliant. Parlons plutôt de nos affaires. La chambre de Saulmon est au premier. Tu pourras grimper par la muraille jusqu'à la fenêtre. C'est la troisième à droite.

Gellert revit les pierres roses, tout en aspérités. Difficile, mais faisable.

Lil-Hebra continuait :

— Ne fais surtout pas de bruit. Il y a en permanence deux gardes devant sa porte, dans le couloir. Méfie-toi d'une cordelière qui pend à la tête de son lit. Ne le laisse surtout pas y toucher. Cela cache un piège, je ne sais pas lequel. Toi et Mauran passerez par les souterrains. Je vous ferai un plan. Il vaudrait peut-être mieux endormir les chiens. Même enfermés, ils peuvent toujours aboyer.

— J'ai de l'autie, dit Leysanne, et les chiens m'aiment bien. J'en mettrai sur de la viande.

— Ne le leur donne qu'à la nuit, pour qu'on ne s'étonne pas de ne pas les voir.

— Pourras-tu tout faire sans risque Leysanne ? demanda Gellert.

— On me laisse aller et venir dans la maison, et sortir dans le jardin. Je le ferai !

Elle relevait le menton avec un air têtue. Galt l'embrassa brièvement sur les lèvres.

— Quand comptez-vous agir ? demanda Lil-Hebra.

— A Leysanne de décider.

— Cette nuit, dit-elle. Si j'attends, j'aurai bien trop peur. Saulmon me fera venir dans sa chambre, ce soir. Il le fait lorsque je reviens de chez ma mère. Il veut toujours tout savoir. Après la mi-nuit, il dormira jusqu'à l'aube. J'ouvrirai la fenêtre.

— Bien, dit Lil-Hebra. Gellert, je te verrai plus tard, pour le plan du souterrain.

Il disparut très soudainement.

— Quelle curieuse bête, dit Leysanne. Il parle et raisonne comme un être humain, c'est si étrange, et cette manière d'apparaître et de disparaître...

— C'est un loubre. Je n'en sais pas beaucoup plus sur eux que toi.

— On m'en a parlé, lorsque j'étais petite fille. On dit qu'ils vivent en Acherra. Viens-tu d'Acherra, Gellert ?

Il ne répondit pas, et lui ferma la bouche d'un baiser. Il ne pouvait rien lui dire, les risques étaient déjà bien assez grands comme cela. Il se faisait énormément de souci pour elle. Il ne comprenait pas très bien ce qui lui arrivait. Il avait eu bien des filles aussi belles, mais celle-là s'était mise tout soudain à compter beaucoup. Il aurait bien voulu la laisser en dehors de cette histoire, et l'emmener tout de suite avec lui. Ce Saulmon pourri...

Il promena sa bouche sur les seins ronds. Leurs pointes durcissaient entre ses lèvres, et il commença à tout oublier.

Quelque part dans la maison, un volet claqua, et Leysanne s'arracha de ses bras. Elle reprenait son expression inquiète.

— Il faut que tu partes, Gellert. La maison s'éveille. La Soignante qui s'occupe de ma mère est vendue à Saulmon. Si jamais elle te voit...

Elle enfilait vivement sa robe. Galt regardait disparaître avec regret le joli corps blanc. Il se rhabilla.

Leysanne s'accrocha à son cou.

— Tu viendras ?

— Je viendrai.

C'était une promesse absolue, et cela se sentait.

Elle lui sourit, et la terreur s'effaça de ses yeux de miel.

— Alors je n'aurai plus peur.

Galt et Querre s'enfilèrent l'un après l'autre par le trou de la grille, sur la Saugre. Le barreau demeura tordu, tel qu'il avait été laissé. Ils remontèrent la petite rivière à la nage, ce qui dura assez longtemps. Le courant n'était pas très fort, mais la voûte basse les gênait. Elle laissait bien peu de place pour respirer.

Ils surgirent enfin dans un espace plus vaste, et s'accrochèrent à la muraille.

— Nous y voilà, je pense, dit Gellert. J'ai dû plonger à peu près ici.

Mauran désenroula une corde munie d'un grappin qu'il portait autour de la taille.

— Allons-y, dit-il.

Galt se laissa couler, et Querre monta à cheval sur ses épaules. Il lança le grappin, et s'y reprit à trois fois avant de l'accrocher assez solidement. Il libéra Gellert, qui surgit, suffoquant.

— C'est gentil de te rappeler que je ne suis pas un poisson !

— Ce truc ne voulait pas mordre.

Ils se hissèrent l'un après l'autre sur le bord. Ils étaient tous deux torsés et pieds nus, ne portant qu'une culotte de toile mince, et, à la taille, un ceinturon avec deux couteaux. Des armes de chasse au manche lourd, qui tenaient bien en main, et étaient faciles à lancer. Galt tira de sa poche le plan, qui avait été patiemment découpé dans un morceau d'étoffe.

— Bon, dit-il. A gauche, puis encore à gauche. Ensuite, on verra.

Ils avaient tous deux une lumène nouée sur le front. Ils s'enfoncèrent dans le labyrinthe complexe des tunnels. Ils bavardaient à mi-voix, et s'arrêtaient de temps à autre pour consulter le plan.

— Tout de même, dit Mauran, j'aurais bien voulu voir cette bête sous le Temple.

— En cherchant bien, dit Gellert, sarcastique, on pourrait sans doute retrouver l'endroit où elle gîte, mais tu iras sans moi. J'ai bien assez regardé cette bestiole quand je pensais finir dans son estomac. Sans compter que je serais totalement incapable de refaire le saut que j'ai fait par-dessus cette faille. Si j'avais pu réfléchir un instant, je n'aurais jamais sauté.

— On fait pas mal de choses, dit Mauran qui riait, quand la nécessité vous pousse.

Ils enfilaient des couloirs interminables, tournant ici ou là.

— Ce n'est pas possible, dit Querre. Cela s'étend sous toute la ville !

— Pour le temps que j'ai passé là-dedans à errer en crevant de

soif, je pourrais aussi bien te dire que oui. Je tordrais volontiers le cou de ce loubre !

— Qui monte chez Saulmon, Gellert, toi ou moi ? Inutile d'y aller à deux. On le joue ?

— Non. C'est moi qui y vais.

— A cause de la fille ?

— A cause de la fille.

Mauran le regarda avec curiosité, mais il ne dit rien.

Ils arrivaient enfin sur l'échelle de fer. Galt se demandait si Leysanne avait pu dégager les verrous. La trappe close serait bien mauvais signe. Il s'inquiétait.

— A partir de maintenant, dit Mauran à voix basse, nous allons jouer très cher, et nous ne pourrons guère parler. Est-ce que tout est bien au point, à ton avis ?

— Je pense que oui.

— Alors, on y va.

Gellert escalada le premier les barreaux de fer. Il appuya ses épaules sur la dalle, et la sentit bouger. Elle se décollait, et une fente s'ouvrit. Il y passa la main, et, très lentement, à petites secousses prudentes, il la poussa de côté. Elle était très lourde, il devait s'aider de son dos. Il travaillait très précautionneusement, pour éviter les bruits le plus possible.

Il engagea son torse dans le passage, puis mit un genou sur le rebord. Il se redressait, quand il fut alerté par un cliquetis infime, mais bien trop tard. Il reçut un coup violent sur la tête, et perdit conscience. Des mains le tirèrent sans bruit.

Mauran, qui surgissait à son tour, fut assommé de la même façon.

Galt se réveilla dans un cachot très étroit.

Il était enchaîné dos à la muraille, bras et jambes écartelés, et le cou pris dans un collier de fer si serré qu'il pouvait à peine déplacer la tête. Le sang battait douloureusement dans son crâne, et une énorme lumène au plafond l'éblouissait. Elle faisait saillir en relief les pierres bosselées des murs, et se reflétait dans les ferrures de la porte.

Mauran était enchaîné à côté de lui, dans la même inconfortable position. Il avait les yeux clos, et une coulure de sang sec maculait son front.

Gellert l'appela deux ou trois fois, sans résultat. Il tenta de remuer un peu pour soulager la tension de ses muscles, mais ne put y parvenir. Le collier de fer l'étranglait légèrement.

Leysanne ! La peur lui mordit brutalement le ventre. Il ne pensait pas un instant qu'elle ait pu le trahir volontairement. L'idée de ce que Saulmon avait dû lui faire le fit grincer des dents. Il aurait

accepté plus facilement son propre sort s'il avait pu la savoir à l'abri. Mais elle ne l'était pas !

Mauran ouvrit les yeux, apprécia la situation et souffla :

— Vie !

— La chance nous avait trop servis, dit Gellert. Elle ne pouvait pas nous suivre cent fois.

— Oui bien ! J'aurais préféré qu'elle nous desserve à un autre moment. Il y a des morts plus faciles que celle qui nous attend ! Ta fille nous a trahis.

— Non. On l'a contrainte. Cela, je le sais, mais j'ai très peur pour elle.

Querre ne répondit rien. Il ne pouvait pas dire ce qu'il pensait. Gellert ne l'aurait pas bien pris, et ils avaient déjà bien assez d'ennuis comme cela sans y ajouter une dispute. Il tenta de remuer un peu, et jura entre ses dents.

— Je ne sais pas comment tu te sens, mon frère, mais je ne suis pas autrement à l'aise !

— Si ça peut te remonter le moral, j'ai l'impression que je vais me partager en quatre morceaux d'un instant à l'autre. Et même en cinq, probablement, parce que j'ai aussi le cou coupé.

— Charogne de Saulmon !

Comme en réponse à cette invocation, un bruit de clés se fit entendre dans la serrure, et l'Archèque passa la porte. Il la repoussa derrière lui, sur des robes bleues qui s'entassaient dans le couloir.

Un sourire ironique plissait ses lèvres sèches, et une joie méchante faisait luire la braise de ses yeux au fond des orbites.

Galt retrouvait l'impression de malaise qu'il avait toujours ressentie en face de cet homme.

Ses yeux gris défièrent.

— Mais je te connais, toi, dit Saulmon. Tu es Suivant en Acherra. J'ai une très bonne mémoire des visages. Tu ne sais toujours pas baisser les yeux, mais je t'apprendrai. Urrique serait-elle mêlée à tout ceci ?

Gellert ne répondit pas.

Mauran découvrait la tête de rapace au nez saillant, et la méchanceté malsaine du regard noir. Il l'affronta.

— Tu ne sais pas baisser les yeux, toi non plus ? Oh, mais je vais prendre beaucoup de plaisir, avec vous deux !

Il revint à Galt.

— C'est toi qui as osé toucher Leysanne ? Elle t'a très bien décrit, et m'a tout raconté sans rien omettre.

— Je ne l'ai pas touchée, dit Gellert. Je lui ai fait l'amour, et ça lui a plu.

A une ombre qui passait sur les yeux noirs, il sut qu'il avait

atteint l'adversaire.

— Elle doit être morte, à présent, ou en train de mourir, dit la voix aigre.

Gellert savait cela depuis l'instant où il s'était réveillé enchaîné, mais les mots faisaient tout de même mal.

Saulmon l'observait avec attention, et un sourire effrayant glissa sur ses lèvres.

— Quel dommage d'avoir été forcé de la tuer ! J'aurais pu me distraire énormément, mais j'étais pressé. Il n'en sera pas de même pour toi. Tu regretteras de l'avoir prise.

— Je ne crois pas qu'il soit en ton pouvoir d'effacer ce qui a été fait. Et je lui ai donné ce que tu ne lui donnais pas, charogne !

Galt l'avait touché à nouveau.

Le regard noir se détourna pour passer sur Querre. Celui-ci n'aimait pas du tout la sensation déplaisante que lui causait l'Archêque. Il réagit par de la colère. Il l'injuria, mettant en cause sa naissance, et la façon dont il avait été conçu, employant les mots les plus orduriers d'un vocabulaire directement issu du quartier des mendiants.

Saulmon l'écoutait en souriant, nullement troublé.

— Je suis vraiment très très content, dit-il. C'est bien plus agréable, de briser ceux qui ont de l'orgueil.

Ses mains sèches se levèrent, surgies hors de ses larges manches comme des serres, et se refermèrent brusquement.

— Je vous ferai craquer comme deux noix !

Il sortit, rabattant la porte avec violence. Les serrures cliquetèrent.

— Il est tout de même en colère, dit Gellert. Pourquoi ne nous a-t-il pas emmenés tout de suite ?

— Parce qu'il sait très bien que l'attente use les nerfs. Il nous laissera certainement mijoter un peu.

Galt bougea un peu la tête. Le collier lui sciait le cou.

— Je m'étais bien promis de me faire tuer avant d'être repris au même piège. Et voilà...

— Je suis passé par la chambre de torture, à Prove, autrefois, dit Mauran. Une histoire de vol chez un Orfèvre qui avait mal tourné à cause d'un bavard. Ils n'ont rien pu prouver, et je m'en suis sorti, mais je peux te dire qu'ils sont très bien outillés, et que leurs Exécuteurs sont très habiles.

Gellert sourit ironiquement.

— Moi qui comptais sur toi pour des paroles de réconfort.

— Quel réconfort, dit Querre avec colère. J'y suis passé, je te dis. Je sais ce que c'est aussi bien que toi ! On en garde le souvenir dans ses os. Ils nous feront gueuler !

— La vérité, dit Galt de la même voix moqueuse, c'est que nous avons peur.

Querre resta un moment silencieux avant de répondre :

— Je crois que je t'aurais frappé, si j'avais eu l'usage de mes mains, parce que je n'aime pas l'entendre dire, mais c'est vrai. J'ai peur.

— Eh bien, moi aussi. Mais je ne pense pas que cela te console.

*

**

Lil-Hebra se matérialisa dans un coin sombre de la salle des gardes, à proximité des cachots.

Il était seul à Prove pour surveiller le déroulement des opérations. Encore avait-il été choisi parce qu'une déficience de ses sens rendait la chose possible. Cela présentait dans le cas précis un avantage, mais amenait par ailleurs des inconvénients. Il ne pouvait recharger son énergie aussi aisément que les autres loubres, et était obligé de prendre de longs temps de repos.

Il venait précisément de s'éveiller d'une de ces périodes vides, et une brève inspection lui avait montré que les choses tournaient très mal.

Deux des instruments employés venaient d'être rendus inutilisables, ce qui rendait impossible la réalisation du plan. Il devenait donc indispensable de leur rendre leur mobilité avant qu'ils ne fussent mis définitivement hors d'usage.

Il allait donc être contraint d'intervenir directement et c'était si contraire à toute l'éthique de sa race que son poil se hérissait d'exaspération.

Quelque chose dans la maison le rendait physiquement malade, et le poussait à fuir au plus vite, et, de plus, il lui faudrait user une quantité considérable d'énergie. S'il ne pouvait la remplacer au plus vite, il mourrait, mais il n'avait pas le choix.

Huit Scienceux occupaient la salle, et un Prêtal au crâne rasé se tenait près de la porte.

Lil-Hebra fit un très petit saut, et se matérialisa au milieu de la pièce. Il poussa un miaulement aigre. Tous les regards se portèrent vers lui, et un homme tendit la main vers sa lance.

Le loubre s'éleva dans l'air, puis se transforma en une boule tourbillonnante d'un bleu intense.

Elle tournoyait très vite, parcourue de lignes noires qui dansaient, se mêlaient, se fondaient dans un incessant mouvement giratoire. Les gardes, fascinés, ne pouvaient en détacher les yeux. Le mouvement tournant s'accéléra, et, peu à peu, les muscles des hommes se relâchèrent. Leurs paupières se fermaient, et ils s'affalèrent

les uns après les autres. Le dernier à tomber fut le Prêtal, qui s'écroula en travers de la porte.

La boule bleue disparut, et Lil-Hebra réapparut à côté du Prêtal. Il détacha de la ceinture un gros trousseau de clés, et les traîna le long du couloir. Les clés étaient très lourdes, et il avançait fort péniblement.

Il parvint enfin à la porte du cachot, et grimpa laborieusement jusqu'à la serrure.

En entendant un bruit de clés, Gellert et Mauran étaient devenus rigides.

La porte s'entrebâillait très lentement. Lil-Hebra la passa, traînant toujours son trousseau.

— C'est toi, dit Gellert. Tu passes par les portes, à présent ?

— Je ne peux pas faire de tours avec ceci, dit le loubre en montrant les clés.

Ses moustaches frémissaient, et les tiges de ses oreilles se repliaient vers le bas. Il libéra les chevilles de Gellert, puis grimpa le long de son corps pour atteindre le cou, puis les poignets.

Galt assouplissait ses muscles crispés. Il prit le trousseau et libéra Mauran.

Lil-Hebra avait sauté à terre.

— J'ai endormi les gardes au bout du couloir. Dans la salle, vous trouverez des armes. Attendez-moi là-bas. Je dois m'occuper de ceux qui sont sur le palier.

Il disparut.

Dans la salle des gardes, les hommes dormaient très profondément. Galt et Querre retrouvèrent leurs ceintures, pendues à des crochets.

— Je me sens mieux, dit Mauran.

Il faisait jouer les couteaux dans leurs gaines.

Gellert bouclait le ceinturon sur ses hanches.

— Moi aussi. Ces loubres sont décidément bien utiles. Mais je donnerais beaucoup pour savoir quel est leur jeu.

— Un jeu qui va dans ton sens, dit Lil-Hebra réapparu. Contente-toi de cela !

— Leysanne ? demanda Galt, sais-tu...

— Tu la trouveras dans la troisième pièce après la chambre de Saulmon.

Gellert ferma un instant les paupières. Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de conserver un très petit espoir. L'Archêque pouvait avoir menti. Une autre question lui brûlait les lèvres. Pour prier la chance, il ne la posa pas.

Lil-Hebra avait le poil terne, et les yeux légèrement vitreux. Ses tiges se repliaient de plus en plus.

— Écoute bien, à présent. Il faut que je m'en aille. Je ne peux plus tenir. Les gardes dorment sur le palier. Il en reste deux devant la chambre de Saulmon, il faudra vous en occuper vous-mêmes. Il m'est impossible d'y aller. Tuez l'Archêque, et repartez par où vous êtes venus. La dalle est à droite, au fond du jardin. Faites tout de même très attention. Il reste des Scienceux dehors, et il peut y avoir du va-et-vient.

Il n'était plus là.

Gellert et Mauran suivirent les couloirs jusqu'au palier où dormaient quatre gardes. Ils montèrent très prudemment l'escalier aux larges marches. Querre passa avec précaution sa tête à l'angle du mur. Il revint chuchoter à l'oreille de Gellert :

— On va en attirer un ici, puis on prendra sa robe pour s'occuper de l'autre.

Il se tapit dans l'angle du mur, et frappa la pierre du manche de son couteau. Les trois petits coups légers et secs résonnèrent. Il attendit un peu, puis recommença. Les Scienceux s'agitèrent, et parlèrent très bas entre eux. Mauran frappa un nouveau petit coup sec. L'un des deux hommes se mit en branle, étreignant sa lance, et s'avança.

Querre l'attrapa par le cou comme il passait l'angle du couloir, et l'étrangla. Il le coinçait contre le mur pour l'empêcher de se débattre. Galt rattrapa au vol la lance qui tombait.

— Laisse-moi l'autre, chuchota-t-il. Et je veux Saulmon !

Mauran acquiesça de la tête.

Gellert dépouilla le cadavre de sa robe bleue, et l'enfila. Il passa aussi les sandales à lanières de cuir. Il tira le capuchon aussi loin qu'il le put sur son visage, et prit la lance en main.

Le Scienceux qui gardait la porte ne fut pas alerté tout de suite. Il ouvrait la bouche pour une question lorsque la lance l'embrocha. Son arme tomba, et Galt la saisit vivement. Il abandonna la sienne où elle était, et ouvrit la porte.

Tout cela avait fait relativement peu de bruit, mais l'Archêque avait le sommeil léger. Il s'était assis dans son lit, une expression inquiète sur le visage. Il vit entrer une robe bleue, et de la colère remplaça l'inquiétude dans son regard.

— Comment oses-tu entrer ici sans frapper ! Que se passe...

Gellert venait de rejeter le capuchon bleu en arrière. Il souriait.

Saulmon voyait sa mort dans les yeux gris en face des siens.

Galt observa avec beaucoup de plaisir la montée d'une terreur qui tordait la bouche étroite, et affolait les prunelles noires.

Une main griffue se tendit vers la cordelière qui pendait, et Gellert lança son arme comme on lance un épieu à la chasse. La lance cloua Saulmon sur le lit. Il se convulsa un instant, puis retomba.

— Morte la bête ? demanda Mauran qui entraît.

— Très morte ! Il a tenté de me jouer un dernier tour, mais je regrette d'avoir dû le tuer si vite.

Querre regardait le visage tordu par une ultime grimace de terreur.

— Il a eu peur, de toute façon, avant de mourir. Cela se voit.

— Pas assez !

Gellert retirait la robe. Il pensait que Leysanne pourrait être affolée par ce bleu.

Elle vivait encore, mais il était facile de voir qu'elle n'en avait plus pour longtemps.

Elle gisait sur une table de pierre, et avait eu le corps écrasé entre deux moules hérissées de pointes. Elle était en sang du col jusqu'aux genoux, et respirait avec beaucoup de peine. Son souffle rauque s'arrêtait, repartait.

Le ravissant visage était devenu très laid. La peau grise, les lèvres enflées et craquelées, les cheveux noircis de sueur. Ses taches de rousseur ressortaient terriblement. Ses narines se pinçaient, et elle avait les yeux clos.

Gellert se retenait de crier. Il regrettait profondément la mort de l'Archêque. Il aurait beaucoup donné pour lui faire essayer ses propres instruments. Il n'osait pas la toucher, de crainte de la faire souffrir, et prit doucement une petite main légère et intacte dans ses doigts.

Leysanne ouvrit des yeux sanglants de veinules éclatées. Elle essaya de sourire.

— Gellert... Tu es là... C'est bien...

Sa voix était à peine perceptible. Puis la terreur lui tordit les traits.

— Sauve-toi... Vite... Il sait tout...

— Il est mort, dit Gellert.

— Mort ?... Tu es sûr...

— Je l'ai tué. Il ne te touchera plus jamais.

Une joie hésitante montait dans les yeux rouges, puis quelque chose les assombrit à nouveau.

— Je lui ai tout dit... Tout... Tu me pardonnes ?... Je ne voulais pas... Mais... Ça faisait si mal...

— Ne parle pas, mon petit coeur. Je n'ai rien à te pardonner. Tu aurais dû tout dire avant qu'il ne te blesse ainsi.

— Je ne voulais... pas... te trahir...

Les phrases se hachaient sur ses lèvres, entrecoupées d'aspirations pénibles. Elle dit :

— Il m'a fait... appeler... à mon retour... Il a deviné... Quelque chose... Il se méfiait... toujours de tout... Il n'a rien dit... mais m'a fait... surveiller... Quelqu'un... m'a vue... donner la viande... aux

chiens... et ouvrir... la dalle...

— Ne parle pas. Tout cela n'a pas d'importance. Mais tu aurais dû tout dire avant qu'il ne te touche.

Leysanne remua faiblement la tête.

— Il... m'aurait tuée... quand même... Et je ne voulais... pas... qu'il te prenne... Mais... je n'ai pas pu... J'ai honte...

Gellert avait envie de hurler comme un chien à la lune. Il passa ses doigts sur la joue creusée.

— Mon petit coeur ! Tais-toi. Personne n'aurait pu supporter cela. Personne.

Elle dit :

— Prends-moi... contre toi...

Et, comme il hésitait.

— Si... Prends-moi...

Il s'assit sur le bord de la table, et la souleva le plus doucement possible. Elle gémit un peu. Elle reposait en travers de son torse, le teignant de sang, la tête appuyée au creux de son épaule.

— Je suis... bien... J'aurais voulu... vivre...

Puis elle dit très distinctement :

— Réchauffe-moi, Marchand. J'ai si froid !

Un flot de sang jaillit de son nez et de sa bouche, et ses yeux s'ouvrirent tout grands. Sa tête glissa.

Gellert la tenait très serrée. Il ne pouvait plus lui faire mal. Il fermait les yeux sur une peine intolérable.

Mauran était resté discrètement à l'écart. Il avait examiné curieusement l'extraordinaire salle où il se trouvait. Luxueuse, tout en marbre Ivalion bleu pailleté, avec dans un coin, un lit bas tendu de somptueuse soie de Chauron, et recouvert de coussins brodés.

Mais on voyait des chaînes partout, et une série d'instruments complexes, tous conçus pour infliger un maximum de douleur. Certains étaient si étranges qu'on n'en pouvait à première vue deviner l'usage.

L'oeuvre d'un fou, qui dégageait une impression terrifiante, née du contraste entre une idée de confort et de faste, et la barbarie des monstrueux engins.

Gellert reposait doucement le corps inerte sur la table, et lui fermait les yeux. Mauran s'approcha.

— Je suis désolé, frère. Tu tenais à cette fille ?

— Je ne veux pas parler de ça maintenant.

— Viens, il faut partir, à présent.

Galt se pencha pour embrasser les lèvres froides.

— Que ta prochaine vie te soit douce, mon petit coeur.

Il suivit Mauran sans se retourner.

*

**

Durant une dizaine de jours, Gellert fut absolument invivable.

Il injuriait Mauran ou Hiléro, et explosait de rage pour les raisons les plus insignifiantes.

Il se battit au *Renard Rouge*, et tua à moitié un homme qu'il accusait de l'avoir regardé de travers, ce qui était parfaitement faux. Il gifla Leïse, qui s'accrochait à son cou, et insulta Marjale. Deux ou trois fois, il s'enivra si bien que Mauran dut le ramener au logis sur son dos.

En fait, il avait en permanence devant les yeux un visage de fleur aux prunelles de miel, et superposé, le même visage, enlaidi par excès de souffrance, et il en devenait à demi fou.

Querre venait de le ramener une nouvelle fois, et de le coucher. Il en parla avec Hiléro.

— J'ai tenté de l'aider, dit le Rêveur. J'aurais pu entrer en lui, et apaiser un peu sa peine, mais il m'a envoyé promener de façon très désagréable.

— Il est odieux, dit Mauran qui soupirait. Je me serais battu vingt fois avec lui si je n'essayais pas de comprendre, mais je t'avoue qu'il me vient des envies de le réduire en purée !

— Il faut être patient, dit Hiléro. Ce n'est pas sa faute. Il se défend comme il peut contre quelque chose qui lui fait très mal.

— Je sais. Il est devenu amoureux de cette fille au premier regard, et pour la première fois de sa vie, je pense. Evidemment, la perdre ainsi... Elle devait être très jolie, avant de passer par les pattes de Saulmon.

— Le temps arrangera les choses, mais Gellert irait mieux s'il voulait accepter son chagrin au lieu de lutter contre lui.

— Il est forcé de lutter, Hiléro, et cela, je le comprends très bien.

— Je n'en doute pas. Vous vous ressemblez beaucoup, tous les deux.

— Je ne sais pas si je dois le prendre comme un compliment, dit Mauran en souriant. Surtout en ce moment !

— En quelque sorte, si, c'est un compliment.

*

**

Lil-Hebra n'avait pas la vie facile.

La surveillance constante des événements l'épuisait, et, de plus, malgré la déficience de ses sens, trop de choses, à Prove, le rendaient malade. De savoir qu'en Acherra ses congénères n'étaient plus, à présent, mieux lotis que lui ne l'aidait pas.

Il sortait, fatigué au-delà du possible, de la Séance Glécale où les

Cerdiaux venaient d'élire un nouvel Archêque, et les choses n'avaient pas du tout tourné comme il l'espérait. Les loubres escomptaient que le plus ancien en grade, Dénan Aumigel, remplacerait Saulmon. Un homme d'une soixantaine d'années, relativement honnête, croyant, et sans réelle méchanceté. Malheureusement, et au mépris de toute coutume, les Cerdiaux venaient de nommer à leur tête Fercis Soule. Celui-là était rongé d'ambition, et avait réussi à se faire élire à force d'intrigues. Aussi peu croyant que Saulmon, il n'accepterait pas davantage que lui les ordres de Beltem sans les passer au crible. De plus, tout comme le précédent Archêque, il était volontiers cruel. Autant dire que l'un valait l'autre et que personne ne gagnerait au change.

Tant de travail, et pour rien ! On ne pouvait plus guère compter sur les instruments utilisés jusqu'alors. Galt et Querre avaient bien servi, mais il était impossible d'espérer assassiner deux fois l'Archêque, et la Fête Avenante aurait lieu dans trois jours.

Lil-Hebra remua ses moustaches.

Il aurait bien voulu pouvoir conférer avec les siens. Acherra était loin. Tout à fait impossible de s'y rendre d'un seul saut, et non plus de percevoir les pensées à une telle distance. Un conseil était prévu pour le lendemain, mais, dans l'immédiat, il ne pouvait compter que sur lui-même.

La solitude lui pesait. Ses yeux jaunes clignèrent, et il replia fortement les coupelles de ses oreilles.

Tant de pensées, qui s'étaient entrecroisées dans sa tête. Il ne désirait plus que le repos. Il avait tenté d'influencer un peu les Cerdiaux. A plusieurs, on aurait pu y parvenir, mais il était seul. Il n'avait réussi qu'à dépenser en pure perte son énergie.

Il n'arrivait plus à penser avec la froide logique de sa race. Voyons, comment remédier à ce nouvel inconvénient ? Il pesa, calcula, puis parvint à une solution possible.

Le troisième instrument, Hiléro, devrait être contraint à quelque chose qui lui déplairait profondément.

Le loubre fit un saut, et se matérialisa dans la chambre d'Hiléro.

Celui-ci rêvait. Inutile d'essayer de le ramener. Lil-Hebra ne possédait plus assez d'énergie pour cela. Mieux valait profiter du répit pour prendre un peu de repos.

Il s'installa commodément au pied du lit, se roula en boule, et replia complètement les tiges fleuries de ses oreilles. Ses yeux jaunes se fermèrent.

Hiléro s'éveilla d'un rêve très étrange.

Il avait erré dans une ville démesurée, tout en cubes de pierres lisses, sans un arbre ou un brin d'herbe, et si peuplée qu'il en gardait

une impression de vertige.

Ses habitants portaient des vêtements très brillants, d'une seule pièce, et si ajustés qu'ils semblaient avoir été peints à même leurs peaux.

Il avait encore dans les yeux ces rues gigantesques, fourmillantes, sans pavés, et si polies qu'elles évoquaient une surface gelée. Des ponts enchevêtrés joignaient les cubes, sautant sur le vide, et de très étranges engins sillonnaient le ciel, se posant où s'envolant des toits plats.

Hiléro s'étira. La ville géante s'effaçait lentement. Elle se retirait comme une marée qui reflue, et les rues grises se déchiraient en écharpes de brume. Il vit au pied du lit la boule bleue que formait le loubre. Lil-Hebra était roulé sur lui-même, la tête sous une patte, et la queue lui cerclant le corps. Il évoquait parfaitement un chat endormi.

Le Rêveur sourit. Il tendit sa main aux ongles d'or pour toucher les poils soyeux. Un picotement léger passa dans ses doigts. Instantanément, Lil-Hebra se déroula, et les coupelles de ses oreilles se dressèrent.

— Ton rêve était-il agréable, Hiléro ?

Il savait parfaitement que certains Rêveurs plongeaient parfois dans des cauchemars démentiels.

— Pas déplaisant, mais très étrange.

La ville flotta dans les prunelles d'Hiléro. Lil-Hebra la voyait parfaitement.

— Pas si étrange que tu crois. Elle existait sans doute, autrefois.

— Ce n'est pas possible ! C'était si grand, il y avait tant de monde, pas un arbre, et ces choses, qui passaient dans le ciel.

— Cela existait. Avant le Jour des Flammes.

— Le Jour des Flammes ? Certains d'entre nous l'ont vu, dans leurs rêves. Sais-tu la vérité, Lil-Hebra ?

— Je pense que oui, mais je ne suis pas venu te parler de cela.

Le Rêveur tenta encore une fois de pénétrer dans les yeux jaunes. La barrière était lisse, sombre, et tout à fait impénétrable. Les babines de félin semblaient se retrousser sur un sourire moqueur.

— Tu ne peux pas, Hiléro. Je suis plus fort que toi, à ce jeu, mais je répondrai à tes questions, si tu fais ce que je vais te demander.

Hiléro était légèrement agacé. Il aspira profondément, pour calmer une exaspération naissante.

— Que me veux-tu ?

— Il faut que tu tues le nouvel Archèque, Hiléro.

— Non !

— Il le faut. Un autre a été nommé à la place de celui que nous espérions. Il ressemble exactement à Saulmon, si bien que tout est comme si nous n'avions rien fait. Gellert et Mauran ont eu plus que

leur part du travail, et nous n'avons plus de temps. Il ne reste que toi.

— Je ne peux pas tuer.

— Les loubres connaissent très bien les Rêveurs. Je sais que tu le peux, Hiléro, et sans aucune arme. Tu le tueras dans le Temple, au moment de la Cérémonie. Cela n'en aura que plus d'impact.

— Je ne peux pas tuer ! Je ne peux pas ! Ce petit voleur, c'était un accident, et j'en ai été malade pendant des jours. Tu ne sais pas ce que tu me demandes !

— Si, je sais. Hiléro, si je pouvais le tuer moi-même, je le ferais, mais cela m'est bien plus impossible qu'à toi. Le plan doit réussir, et tu l'as accepté. Il faut continuer.

— Je ne pourrai pas !

— Hiléro, des gens souffrent, partout, à cause du culte de Beltem. Pour la Fête Serpente d'Été, des malheureux mourront par centaines, brûlés à petit feu dans les cages, et il ne s'agit que d'un effort à faire sur toi-même !

Le Rêveur ferma ses yeux orange. Sa belle bouche avait une expression amère.

— J'essayerai.

CHAPITRE XIV

Vint le jour de la Fête Avenante.

Peu après l'aube, dans la maison du bord de la Saugre, les trois compagnons s'habillaient.

Gellert et Mauran faisaient des Scienceux acceptables, mais il n'en allait pas de même pour Hiléro.

— Ça n'ira jamais, dit Galt. Tes ailes font une bosse très étrange, et on voit beaucoup trop de peau malgré le capuchon.

— Pour la bosse, dit Querre, ça pourrait s'arranger, il suffirait de la rembourrer de chiffons pour donner l'apparence d'une simple difformité, mais cette peau dorée... Même en tirant le capuchon sur ton nez, on en voit encore bien trop, sans parler de tes pieds nus dans les sandales qui vont passer sous la robe à chaque pas. Gellert a raison. Ça ne va pas !

— Je ne peux pourtant pas me teindre, dit Hiléro.

— Non. Nous allons te fourrer dans quelque chose, et nous te porterons.

— Supposons que nous allions livrer un tapis au Temple, dit Gellert.

— Bonne idée ! Voyons si nous pouvons dénicher quelque chose qui convienne.

Ils visitèrent la maison, et trouvèrent au rez-de-chaussée un tapis assez raide, de mauvaise qualité, et d'une taille suffisante.

— Nous prendrons la charrette, dit Mauran, et nous la laisserons près du Temple. Inutile de traverser toute la ville en portant ce paquet. Gellert, vois si tu peux cacher Hiléro là-dedans de façon commode. Je vais atteler les chevaux.

Il sortit, et Galt et le Rêveur firent quelques essais.

Lil-Hebra se matérialisa entre eux.

Gellert le regarda avec des yeux très durs.

— Tu as bien fait de ne pas te montrer plus tôt. Il y a seulement quelques jours, je crois que je t'aurais tué, et même à présent, je ne t'aime guère !

Le loubre percevait très bien cette colère qui couvait encore comme une braise mal éteinte. Il n'avait nulle intention d'avouer son influence directe sur l'esprit de la fille. La collaboration demeurerait nécessaire. Il biaisa :

— Tu raisones mal, Gellert. Je ne suis pas responsable de la mort de Leysanne. Elle a été condamnée à l'instant même où Saulmon

l'a vue pour la première fois. Son supplice n'a été avancé que de peu. Encore a-t-elle souffert moins longtemps qu'elle n'aurait pu.

— Oui bien ! Elle n'aurait pas souffert du tout si j'avais tué l'Archêque sans son aide, et puisque tu pouvais endormir les gardes, nous n'avions pas besoin d'elle.

— Ce que j'ai fait m'a coûté plus que tu ne crois. Leysanne était indispensable, et c'est par malchance que les choses ont mal tourné.

— La malchance a bon dos, dit Gellert, amer.

En fait, il se croyait seul responsable. Il pensait que Leysanne n'avait accepté d'apporter son aide que pour lui, ce qui motivait la rage démente qui l'avait secoué. A présent, cette tempête s'éloignait.

— Tu n'es pas responsable non plus, Gellert, dit le loubre avec une certaine gentillesse.

— Parlons d'autre chose ! Que nous veux-tu encore ?

— Les derniers détails. Dans le couloir qui mène à l'autel, vous trouverez une petite pièce où sont entreposés des objets et des ornements. Vous pourrez vous y cacher sans trop de risques. Personne, je pense, ne s'y rendra durant la cérémonie. Hiléro, je t'avertirai quand le moment sera venu d'entrer. Dès que tu auras fini de parler, tu verras une boule bleue apparaître au-dessus de ta tête. Ne la regarde surtout pas, et va-t'en au plus vite. J'ai l'intention de faire quelques petits tours pour vous aider. Pour le moment, tout va bien. Allien, le Scienceux, est prêt à tenir ses engagements. Il est prêt aussi à prendre la fuite. Gellert, dis à Mauran de le payer comme convenu, et de ne pas le tuer. Un cadavre traînant dans les couloirs du Temple après l'apparition de Beltem ferait mauvais effet. Dans la mesure du possible, il vaudrait mieux ne pas jouer du couteau. Hiléro, n'oublie pas que tu dois t'occuper de Fercis.

Le Rêveur agita ses ailes avec agacement.

— Je ne le sais que trop ! Et ça continue à ne pas me plaire.

— Nécessité fait loi, dit le loubre avant de disparaître.

Ils quittèrent la maison avec la charrette, Gellert et Mauran sur la banquette de bois, et Hiléro à l'arrière, roulé dans le tapis. Sa position n'était pas des plus confortables.

La journée promettait d'être très belle. Les dernières traînées de brume se dissipaient sur du bleu éclatant, et le soleil chauffait. Les rues étaient très animées, les fidèles commençant à se rendre au Temple. La Cérémonie durerait longtemps, et débiterait tôt.

Gellert tenait les guides. Mauran assis près de lui s'étira. Ses épaules tendaient la toile bleue de la robe. Le capuchon lui dissimulait le visage.

Les chevaux avançaient avec peine dans le flot des charrettes et des passants. OEuvriers, Vales et Marchands portaient des tenues

neuves, encore rai des d'apprêt. Les femmes avaient orné leurs voiles de couronnes de fleurs.

— Quelle plaie que ce capuchon ! dit Querre à mi-voix. Je transpire là-dessous, et en plus, je crève d'envie de fumer.

— Eh bien, tu t'en passeras ! Les Scienceux ne fument pas, du moins pas en public, et si tu as chaud, pense à Hiléro qui est certainement moins à l'aise que toi.

Le Rêveur, ficelé, était en eau et respirait avec peine, une âcre odeur de poussière vieillie dans les narines. Deux planches de bois, étroites et longues, destinées à maintenir le tapis rigide, lui entraient dans les côtes. Il ralentit le rythme de son souffle, et se décontracta, mais sans chercher à perdre réellement conscience. Ce n'était pas le moment de rêver.

Ils arrivèrent au Temple, et le contournèrent pour gagner les dépendances. Gellert arrêta les chevaux sur une petite place calme, et noua les guides. La muraille noire du Domaine de Beltem escaladait le ciel.

Ils attendirent.

Ils n'entreraient qu'après le début de la Cérémonie, pour limiter les risques. Quelque temps plus tard, le son d'un gong martelé leur parvint, assourdi par la distance.

Galt et Querre sautèrent à bas de la charrette, et prirent le tapis chacun par un bout. Il était plutôt lourd, mais il convenait tout de même de donner une impression d'aisance. Cela présentait quelques difficultés.

Ils traversèrent la place pour frapper à une porte basse. Elle s'ouvrit.

Ils entrèrent dans un jardin très ordonné, aux allées pavées de rondelles de bois sombre, entre lesquelles poussait une herbe drue.

— Pourquoi ce tapis ? demanda Allien, qui les attendait. Et je croyais que vous deviez être trois.

— Eh bien, nous ne sommes que deux, dit Mauran, sèchement, et ne t'inquiète pas du tapis. Il doit servir pour la farce.

Les cils pâles d'Allien papillotaient.

— Bon. Je vais vous conduire. Si nous croisons un Prêtal, baissez la tête, et saluez ainsi.

Il esquaissa une manière de petite révérence déférente, et reprit :

— Vous ne devez pas parler haut, ni faire de grandes enjambées. Marchez à petits pas, et sans vous hâter. Si quelqu'un nous questionne, je répondrai. Il y a peu de chance que nous rencontrions un Cerdiau, mais, si cela arrivait, mettez un genou à terre, courbez la tête, et attendez pour vous relever qu'il ait disparu.

Ils traversèrent le jardin.

Gellert et Mauran avaient quelque peine à contraindre leurs

longues jambes à des pas très mesurés. Ils réglaient leur allure sur celle d'Allien. Les lèvres du Scienceux frémissaient sur ses dents de lapin.

Tant vaut espérer, se dit Mauran, que personne ne nous demandera rien. Cet idiot s'affolerait.

Gellert pensait exactement la même chose.

Ils passèrent une entrée voûtée, et prirent un couloir dallé de noir aux murailles de pierre blanche, puis en suivirent un second.

Ils commencèrent à croiser des robes bleues. Un Prêtaï les fit plonger dans la petite révérence exigée. Querre s'amusait, et, quand il fut passé, ses lèvres se retroussèrent aux coins. Il vit les dents de Galt briller dans une grimace de rire.

Encore des couloirs.

Ils passèrent devant des cuisines très vastes, d'où montaient des odeurs appétissantes. Toute une troupe de Scienceux s'y affairait, ficelés dans de grands tabliers.

Ils suivaient Allien. Le tapis leur tirait les muscles. Hiléro était extrêmement mal à l'aise. On commençait à entendre des voix qui psalmodiaient.

Un nouveau couloir, toujours dallé de noir, mais aux murs décorés de fresques. Il était pour l'instant complètement désert. Allien s'arrêta.

— Voilà, dit-il à voix basse. La porte qui mène à l'autel est au bout. A présent, moi, je m'en vais. Donne-moi les deulers. J'ai fait ce qui était convenu.

Quelque part, une voix sombre, très sonore, récitait des invocations.

Mauran fouilla sa robe, et en tira une bourse assez lourde. Allien compta rapidement les pièces. Ses prunelles pâles brillaient. Il empocha la bourse, et s'en fut sans même saluer. Ses pas étaient bien loin de l'allure modérée qu'il avait préconisée. Sa robe bleue volait.

— Une belle frousse, dit Querre. Enfin, il nous a bien servis.

Ils trouvèrent rapidement la pièce annoncée par Lil-Hebra. Les tables et les étagères étaient encombrées de coupes, de cruches, de linges brodés et de chandelles. A cheval sur des barres de bois, des robes bleues d'étoffe somptueuse pendaient.

Ils déroulèrent le tapis.

— Pas fâché de le poser, dit Galt. J'ai les bras sciés.

Le Rêveur déployait ses ailes, et les agitait.

— Cachons-nous derrière cette table basse, là au fond, dit Querre. Avec toutes ces robes, on ne nous verra pas.

Ils s'installèrent tous trois, serrés les uns contre les autres, assis et adossés au mur. Les robes bleues de Mauran et Gellert couvraient en partie Hiléro.

Des voix chantantes psalmodiaient sur un ton monotone qui berçait un peu.

Querre s'appuyait contre la muraille, les genoux remontés. Il bougea légèrement. La gaine de son couteau, caché sous la robe, lui entraînait dans la hanche. Galt tirait les lanières de ses sandales qui lui mordaient les pieds. Le Rêveur respirait très lentement. Il s'interdisait toutes pensées, et vidait son esprit.

Le temps passa.

Des sandales claquèrent dans le couloir, et la porte s'ouvrit. Les trois compagnons se tendirent. Une robe bleue entra. Les objets remués tintèrent sur une étagère. Le Scienceux emporta chandeliers d'argent ciselé, et referma la porte derrière lui. Gellert, Mauran et Hiléro reprirent leur souffle.

Les chants montaient, répondant à une voix sombre et éclatante.

Lil-Hebra apparut sur la table qui les surplombait.

— C'est le moment, Hiléro. Compte quarante battements de coeur, et entre dans le Temple.

Il disparut.

Fercis Soûle menait pour la première fois une Cérémonie en tant qu'Archèque.

Y parvenir lui avait coûté beaucoup d'efforts, et il savourait pleinement son triomphe. Des années de louvoiemens, d'intrigues, d'alliances nouées et dénouées, et des deuliers versés à pleines mains. Il s'était juré d'obtenir un jour la place de Saulmon Burra, mais n'avait jamais espéré y parvenir si tôt. En quelque sorte, il devait bien des remerciemens à celui qui avait cloué Saulmon sur son lit d'une lance. Il était fort intrigué par ce qui avait pu se passer. Burra n'était pas homme à négliger les précautions. Comment, par Beltem, avait-on pu réussir à l'assassiner ? Il lui faudrait veiller très sérieusement à sa propre protection. Devenir Archèque ne présentait pas absolument que des avantages. Les ennemis allaient surgir, et par centaines.

Il leva les bras, et psalmodia une question. Les fidèles répondirent.

Il était grand, pouvait avoir une quarantaine d'années, et l'âge commençait à l'empâter sérieusement. Son crâne rasé luisait. Il avait des yeux gris aux paupières tombantes. Ses prunelles se mouchetaient de vert et de brun.

Il tendit les bras, et commença l'invocation à Beltem.

— Maître, voici que tes enfants t'appellent. Ils aspirent à ta présence, car ils sont seuls et abandonnés.

— Maître, nous t'appelons, chantèrent les fidèles.

— Maître, apparais, et que ta puissance nous courbe.

Une boule d'un bleu étincelant se matérialisa sur l'autel. Elle

tournoyait follement, dans un crépitemment d'étincelles. Les lignes noires tourbillonnaient.

Les assistants hoquetèrent de surprise. Nul n'en pouvait détacher son regard. Fercis Souïle demeurait bras levés, envahi de vertiges.

La boule bleue disparut.

Beltem était là, les ailes largement ouvertes, dans toute la gloire de sa surhumaine beauté.

Il se tenait juste sous sa statue, nu, les bras ouverts, sa peau dorée reflétant la lumière des chandelles.

Ses yeux orange flamboyaient, et ses lèvres incurvées avaient une expression sévère.

La foule hurla. Fidèles et Scienceux s'effondraient à genoux. Seul Fercis demeurait debout, les yeux écarquillés, la bouche béante.

— Serviteurs infidèles, tonna Hiléro. Je viens à vous, qui m'avez appelé, non dans la joie, mais dans la colère, car vous déformez mes paroles et mes lois !

L'acoustique du Temple était excellente. La voix roulait sous les voûtes, et sonnait jusqu'aux lointaines portes.

L'assistance gémit de terreur. Les Cerdiaux proches de l'autel se recroquevillèrent, le dos courbé.

Fercis ne pouvait croire ce qu'il voyait. Toute sa raison luttait contre cette apparition insensée, et, malgré lui, une peur ancestrale le faisait trembler. Il bégaya :

— Maître...

— Mauvais Suivant, tonitrua Hiléro. Tu guides les miens sur de faux chemins. Regarde-moi !

Les paupières demeuraient baissées sur les yeux mouchetés.

— Regarde-moi, répéta Hiléro, d'une voix tonnante.

C'était un ordre irrésistible. Fercis plongea dans le flamboiement orangé.

Le Rêveur entraît dans des yeux piquetés de taches vertes et brunes.

L'expérience faite avec le petit voleur ne l'avait nullement préparé à ce qu'il rencontra. Le mal à l'état pur, dévorant et exultant. Un maelstrom de terrifiante noirceur engloutissait Hiléro. Il lutta. Le noir l'aspirait, le vidait. Il sentait son être se dissoudre.

Il ne savait pas que les fidèles, affolés, voyaient ses ailes s'étendre, et battre avec fureur.

Il frappa. Une lance orange perça le noir, et le força à reculer. Il frappa à nouveau. Les éclairs flamboyants se succédaient, attaquant le coeur du tourbillon sombre.

On aurait bien étonné le Rêveur en lui disant que, d'une certaine façon, il livrait un combat aussi dur que tous ceux qu'avaient pu soutenir Gellert ou Mauran. Il luttait pour sa vie.

Le noir tourbillonnait, s'enflait, se rétractait, s'allongeait en tentacules putrides. Hiléro le trouait de flèches ardentes. L'orange atteignait l'obscurité, y ouvrant des déchirures, et elle régressait.

Un dernier coup, d'une fulgurante violence.

La noirceur disparut.

Fercis pliait les genoux, les yeux exorbités, la bouche grimaçante. Une langue épaissie et bavante surgissait de ses lèvres.

Hiléro repliait un peu ses ailes trop déployées. Il aspira lentement trois fois. Il frémissait imperceptiblement.

Les fidèles ne voyaient que la splendeur d'une beauté surnaturelle, et ils geignaient de terreur. Durant la lutte, qu'ils avaient prise pour une manifestation de fureur divine, certains s'étaient évanouis.

Le Rêveur clama :

— Ainsi pèsera ma colère sur ceux qui me servent mal. Et j'ai guidé la main qui a frappé Saulmon Burra, car je ne suis pas tel que l'on m'a décrit.

Les Cerdiaux tremblaient, repliés sur eux-mêmes, le dos bossu.

— Écoutez ma voix, car je ne parlerai pas deux fois, et vous sentirez le poids de mon déplaisir... Je n'aime pas la souffrance, elle m'offense gravement. Les cages devront être détruites, et la toiture supprimée... Le Serpent du Temple ne sera plus nourri de chair humaine... Les Marqués sont aussi mes enfants, et vous n'avez pas, à mes yeux, plus d'importance qu'ils n'en ont. Les Enceintes seront ouvertes...

Entre chaque ordre, Hiléro marquait une pause. Sa voix musicale et sonore emplissait le Temple.

— Je n'aime pas les conquêtes. Ceux qui m'aiment doivent venir à moi librement. Acherra sera libérée, et les troupes rentreront à Prove... Toute foi est permise, car il y a plus de dieux que vous ne pouvez croire, et je n'en suis pas jaloux... Vous me servirez dans la douceur. Je goûte la joie de mes enfants, et non leur peine.

Il appela :

— Denan Aumigel !

Un gros homme tassé sur lui-même releva une tête effarée, aux bajoues tremblotantes. Ses yeux s'écaraillaient d'affolement.

— Tu seras le nouvel Archèque ! Guide les miens sur le chemin de mon choix.

Le Cerdiau ne parvint pas à murmurer distinctement « Oui Maître », tant ses dents claquaient.

Sur la tête d'Hiléro, la boule bleue se matérialisa. Elle dansa follement, puis disparut.

Beltem n'était plus là.

Gellert, Mauran et Hiléro attendirent un bon mois avant de reprendre la route d'Acherra.

Prove-la-ville bouillonnait.

Les gens se groupaient dans la rue pour parler. Marchés, boutiques, tavernes retentissaient du nom de Beltem. On ne parlait que de l'apparition. Ceux qui y avaient assisté étaient assiégés par des questionneurs. Ils oubliaient la terreur ressentie pour prendre des poses avantageuses, se rengorgeaient, et discouaient avec beaucoup plus de mouvements de bras que les Proviens n'avaient coutume d'en faire.

Dans l'ensemble, la nouvelle était fort bien accueillie. L'idée d'un dieu moins féroce plaisait bien. Car qui peut être sûr de ne jamais se retrouver dans la cage ?

Galt et Querre s'amusaient. Ils passaient une bonne part de leur temps au *Renard Rouge*, se promenaient en ville pour écouter les conversations ou franchissaient les Portes pour aller galoper tout le jour. A l'occasion, ils braconnaient.

Hiléro rêvait. Son esprit, blessé durant le combat, se remettait difficilement. Mais, curieusement, il n'éprouvait nul remords du meurtre de Fercis. Des consciences d'une telle noirceur devaient être détruites ; si l'on voulait un jour voir régner le bien.

Un soir, au *Renard Rouge*, Marjale demanda à Mauran :

— Toi qui ne crois pas aux dieux, que penses-tu de cette histoire de Beltem ?

— Oh, mais j'y crois, dit Querre, d'un ton convaincu. Les Coldiens n'ont pas de dieux, mais ils peuvent parfaitement exister pour d'autres.

Une imperceptible trace de gaieté étirait un peu plus ses yeux bridés, et remontait les coins de sa bouche. Marjale le connaissait assez pour la déceler. Elle rejeta ses cheveux en arrière avec humeur.

— Tu te moques de moi ! Je voudrais bien savoir ce que tu caches, Mauran.

— Je ne cache rien, mon coeur. Tu nourris d'injustes soupçons à mon égard.

Mais ses yeux riaient toujours.

Ils quittèrent Prove-la-ville au début d'août.

Un orage menaçant rugissait dans un ciel de plomb déchiré d'éclairs. Les chevaux couchaient les oreilles, énervés, et Mauran les retenait à pleins bras. Gellert fumait une clémentine, la tête appuyée sur la bâche. Le tonnerre roulait en échos prolongés. Un craquement

fendit le ciel sur des entrailles éblouissantes. Des taches sombres larges comme un deuler apparurent sur la route poudreuse. La pluie arrivait.

— Ça va pisser comme d'une fontaine, dit Mauran. Passe-moi le manteau, et rentre sous la bâche. Inutile que nous soyons deux à nous faire tremper.

Gellert se mit à l'abri. Comme à l'aller, Hiléro était à nouveau dissimulé sous un drap, et entortillé de bandelettes. Il ne convenait pas que Beltem apparût à nouveau, voyageant dans des conditions bien peu divines.

— Les courriers auront eu le temps de claironner la nouvelle dans les coins les plus reculés, à présent, lui dit Galt.

— Oui. Et le règne de Beltem le doux va s'installer partout, du moins je l'espère. Je pense que nous aurons la paix.

Ils l'eurent, et le voyage de retour fut sans histoires.

CHAPITRE XV

Assise devant son miroir, Urraque se coiffait.

Elle fredonnait en fixant ses nattes en couronne à l'aide d'épingles d'os. Ses cheveux fraîchement lavés s'échappaient en petits frisons. Elle avait l'air rajeunie, les yeux brillants, et la bouche remontée par un demi-sourire.

Eller Prove quitterait Acherra dans trois jours.

Manifestement, ce qui se passait ne plaisait pas au gros. Il ne devait pas croire beaucoup en Beltem. Il avait lutté pied à pied, refusant d'obéir aux ordres du nouvel Archèque, et en discutant chaque point. Des lettres s'échangeaient. Jamais tant de courriers n'avaient fait la navette entre Acherra et Prove. Le gros était d'une humeur d'aupard. Il rugissait, et faisait punir les soldats pour des vétilles. Urraque l'évitait autant que possible. Finalement, Eller avait dû s'incliner. Denan Aumigel avait plus de puissance que lui. L'une après l'autre, les troupes avaient quitté Acherra et regagné Prove. Le gros avait tenu bon jusqu'au dernier instant. Il repartait enfin, avec l'arrière-garde, une centaine d'hommes demeurés au Domaine.

Urraque avait déjà fait préparer les Édits qui annulaient tous les ordres de Prove, et ouvraient les prisons et le quartier Ralode. Elle les ferait placarder dans la matinée.

Elle se sentait légère comme une femme libérée d'une montagne qui l'écrasait. Elle puisa dans un petit pot, et passa un doigt enduit de pommade rouge sur ses lèvres et ses pommettes. Combien de temps qu'elle n'avait plus pensé à son visage ? Des yeux brun-roux, vifs et gais comme ceux d'une jeune fille la regardaient dans la glace.

Elle se leva pour aller jusqu'à la fenêtre ouverte. Des traînées grises commençaient à voiler le bleu éclatant du ciel, et un peu de vent agitaient l'eucalyptus. Un gris assourdi teignait peu à peu ses feuilles étroites. Bientôt l'automne, et peut-être de la pluie avant le soir. Pour le moment, la chaleur montait de la végétation recuite, et les insectes stridulaient avec rage. Les buissons de colhinte fleurissaient d'un orange exacerbé. Leur parfum poivré et chaud éteignait jusqu'à la fragrance de l'eucalyptus, et envahissait tout.

Urraque souriait rêveusement. Tout allait bien au Domaine. Les enfants... Augier avait à nouveau l'insouciance et la gaieté qui conviennent à un garçon de son âge. Il grandissait de jour en jour. Les méchants plis qui pinçaient les lèvres d'Aimegarde disparaissaient ; elle réapprenait à sourire. Hittise avait perdu son air buté. Elle

échapperait au gros, en finale, il n'avait jamais osé la prendre de force, et il partait. La jeune fille riait tout le jour. Elle semblait à présent amoureuse d'un jeune Ambassadeur ivalien venu en Acherra pour des contrats à passer. Un beau garçon, du reste. Heureuse jeunesse... Comme cela passe trop vite !

Un petit coup à la porte, et Mate entra en coup de vent, son gros visage réjouit tout agité, des mèches de cheveux s'échappant comme d'habitude de son chignon.

— Madame Urrique ! Augier danse dans sa chambre. Il dit qu'il a mis de côté un panier de tomates pourries pour les lancer sur Eller quand il passera les portes ! Et Messier Haumerune n'essaye nullement de le calmer. Il ne fait que rire, en disant qu'il a lui aussi très envie d'envoyer des tomates sur le gros !

Urrique riait.

— Calme-toi, Mate. Je parlerai à Augier. Mais je ne peux guère lui en vouloir parce que c'est une envie que je partage.

— Madame, je disais pour dire, et parce que cela ne se peut, mais moi aussi je jetterais volontiers des choses pourries sur le gros !

Mate relevait son large menton avec une expression vindicative.

— Il s'en va, cria Urrique, Mate, il s'en va, ils s'en vont tous ! Je ne peux pas le croire. Je pourrais m'envoler. Comment Gellert a-t-il réussi cela ? Je n'osais plus espérer. Je lui donnerai ce qu'il voudra de mes biens, quand il rentrera, et je couvrirai Mauran Querre d'or, et j'amnistierai tous les Rançonneurs, et ils auront aussi une bourse bien garnie, ils l'ont bien méritée, et ce Rêveur pourra puiser dans mes coffres, ou je doterai la Communauté de Vallière, s'il préfère cela.

Urrique parlait avec une exaltation de joie, transportée, rayonnante. Le large visage de Mate s'épanouissait d'aise.

— Ah Madame ! Ne plus les avoir sur le dos ! C'est un tel soulagement !

— J'espère bien, dit Urrique avec ferveur, ne plus revoir ces chasubles bleues de ma vie. Dès qu'Alémi aura regagné son Temple, je ferai faire une Cérémonie de remerciements.

Elle joignit les mains pour les porter à son front, et Mate fit de même.

*

**

Samber passa les portes du Domaine Acherra. Les gardes au Serpent doré tenaient toujours l'entrée, mais plus pour bien longtemps. Sachant cela, Haumerune pouvait supporter de les voir sans être étouffé par la haine. Malgré tout, lorsqu'il les croisa, quelque chose de très sauvage lui serra le gosier. Il les aurait aussi bien tués tous, lui qui se croyait parvenu à la sagesse.

Il revenait du quartier Ralode.

Il s'y était rendu dès l'ouverture des portes, soucieux de ses amis. Heureusement, il n'avait pas permis à Aura de l'accompagner. Elle était aveugle, mais ses doigts voyaient, et son premier geste aurait été de toucher les siens.

Il faudrait la préparer doucement à ce que lui-même venait de rencontrer. Des êtres humains réduits à une totale misère physique et morale.

Il revoyait Bort. Des os trouant un sac de peau d'un bleu pâli. Les marques noires en forme de feuilles de trèfle semblaient elles-mêmes devenues grises. Et ce visage ! Une tête de mort dont seuls les yeux sombres vivaient encore.

Bort avait gardé son sens de l'humour et son courage, et il refusait de s'étendre sur ses malheurs, mais sa faiblesse absolue en disait plus long que des paroles. Il pouvait à peine se déplacer.

Lusan était mort durant l'hiver, d'un refroidissement, et faute de remèdes, Prove refusant toutes drogues soignantes à l'Enceinte. Délise, l'amie d'Aura, avait à présent l'aspect d'une vieille femme aux dents branlantes. Et toujours cette terrifiante maigreur. La chair avait fondu, et les articulations saillaient. Et ce regard, atone, éteint.

Bort avait gardé de la vie dans ses yeux, mais pas Délise.

Les Marqués demeuraient bien peu nombreux. Samber savait qu'Aura pleurerait pendant des jours. Et comment la consoler ? Il lui venait des envies de saigner Eller comme un porc. Chance merci, Saulmon Burra avait payé ! La justice existait peut-être tout de même.

Dans le couloir des appartements d'Urrique, il croisa Rosalde, ses cheveux blonds moussant sur ses épaules.

— Tu as l'air bien sombre, Samber !

Il raconta ce qui motivait sa tristesse. Les yeux verts flambèrent d'indignation.

— Quelle pitié ! Il faudrait jeter aux chiens tous ces Proviens ! Je tâcherai de consoler Aura.

— Je t'en remercie.

Il savait qu'Aura aimait bien la blonde. Lui-même l'appréciait. Une amie sûre, sur qui on pouvait s'appuyer.

— Tout de même, dit-elle, ils s'en vont ! Gellert a réussi un joli tour. J'ai hâte qu'il revienne. Je grille de curiosité.

Mais il y avait un peu plus que de la curiosité dans les prunelles vertes. Une expression d'attente, pas très définissable. Samber se demandait si Rosalde connaissait ses propres sentiments.

Ils se quittèrent.

Samber reculait le moment d'aller voir Aura. Il entra dans sa chambre, et vit Sil-Leyo qui l'attendait, roulé sur le lit. Le loubre lui avait rendu visite assez souvent, et l'avait relativement tenu au

courant du déroulement des opérations.

De temps à autre, ils parlaient.

Haumerune avait vite réalisé qu'il rencontrait une intelligence mille fois plus aiguisée que la sienne, ce qui lui causait une certaine gêne. Il avait eu plusieurs fois l'impression d'être un enfant balbutiant en face d'un adulte formé, et il en résultait une sensation très déplaisante d'infériorité.

Sil-Leyo ouvrait ses yeux jaunes.

— Mais non, Samber, tu n'es pas stupide. Je suis seulement bien plus âgé que toi, et ne te désole pas, les Marqués iront bien, à présent.

— Certes dit Samber, mais Eller va s'en retourner, bouffi de graisse et de santé, en laissant derrière lui tout le mal qu'il a fait. C'est injuste !

— Oh, Gellert va s'en occuper, je pense. Nous avons tout prévu, y compris le fait qu'Eller pourrait devenir gênant à force d'incrédulité. Son fils aîné Bernant est un timoré, qui n'a pas, et de loin, l'envergure de son père. Cela arrive souvent, tu sais, aux enfants de parents trop dominateurs. Bernant est falot, influençable. Nous le dirigerons à notre guise.

— Il y a longtemps que je sais que tu lis dans les pensées, mais peux-tu aussi les influencer à ton gré ?

— Cela dépend. Chez certains êtres, très bien. Avec d'autres, c'est plus difficile, voire impossible.

— Ainsi, dit Samber, vous avez joué avec nous comme il vous plaisait. Ce n'est pas une idée très agréable.

— Très peu Samber, vraiment très peu, et seulement pour des choses que vous étiez déjà prêts à accepter. Nous n'aurions jamais pu forcer Gellert ou Mauran à agir contre leur gré, ni même Hiléro.

— Pour Hiléro, dit ironiquement Samber, je ne sais, mais je vois d'ici comment Galt ou Querre réagirait en apprenant que vous les avez manipulés.

— Ils ne l'ont pas été, ou à peine une fois ou deux. Ce n'était pas nécessaire, ils s'arrangeaient très bien sans nous.

— Je n'en doute pas. L'île de Colde fait du courage une vertu essentielle, et de bien se battre une nécessité. Ses enfants sont solides, et ne savent pas renoncer, sinon ils ne seraient pas Coldiens. Vous ne pouviez pas mieux tomber.

— Oh, nous avons sélectionné Gellert depuis le début, et lorsque tu as eu ton accident, nous avons tout de suite pensé à Mauran. J'ai un peu soufflé sur ses pensées pour lui suggérer que le voyage à Prove pourrait être amusant. Ça n'a pas été bien difficile, il y était tout prêt.

— Tout de même, si vous disposiez d'une telle puissance, qu'aviez-vous besoin de nous faire agir à votre place ? Tu sembles

oublier que c'est moi qui devais accompagner Galt à Prove, et non Mauran. Je n'ai pas grande joie à penser que je n'avais pas pris cette décision moi-même.

— Je ne t'ai poussé en rien, Samber. Tu n'es pas non plus influençable. Je t'ai seulement aidé à trier tes idées, lorsque tu as vu Hiléro.

— Mais pourquoi, à la fin, pourquoi ?

— Allons, je crois que je te dois quelques explications. Nous avons violé tant de règles depuis le début de cette affaire qu'en transgresser une de plus ne sera pas un bien grand mal. Mais je te demande ta parole de tout garder pour toi, et de ne jamais faire part à quiconque de ce que je vais t'apprendre, même pas à Aura.

— Est-ce un si grand secret ? Mais je te la donne. Je sécherai de dépit si tu ne me renseignes pas. C'est dit. Je n'en parlerai à personne. Jamais.

— Eh bien, voilà...

*

**

Gellert, Mauran et Rauri étaient adossés à la margelle usée du puits des ruines Estéhaulan. Ils parlaient avec passion, et leurs éclats de voix résonnaient dans l'air calme. Une douzaine de Rançonneurs étaient éparpillés dans la clairière. Un dale rôtitait sur des braises, et Souber tournait la broche. Il penchait sur la viande odorante sa tête couronnée d'un nid de cheveux blonds feutrés. L'aupard sommeillait, la tête sur ses pattes, mais, de temps à autre, une fente verte s'ouvrait entre ses paupières.

Il y avait eu des cris, des exclamations joyeuses, des bourrades pour les retrouvailles. Rauri avait chassé d'un coup de poing très amical tout l'air des poumons de Gellert, et coupé le souffle de Mauran de la même façon. Ses yeux opaques, ordinairement indéchiffrables, réussissaient à exprimer de la joie. Rouge avait frotté son museau sur les jambes de Galt, et presque renversé Querre par de grandes démonstrations d'affection.

— Je t'aiderais si je le pouvais, Gellert, dit pour la dixième fois Mauran. J'ai eu les renseignements, et je sais exactement quel jour et à quel endroit ils passeront. Mais ils seront plus de cent, et nous ne sommes même pas vingt. C'est impossible !

Et, pour la dixième fois, Galt répéta de la même voix sombre et entêtée :

— Je veux Eller !

— Je te comprends très bien, Gellert. J'ai tué pour des dettes bien moindres que la tienne, mais il faut te résigner. A quoi bon jouer pour perdre à coup sûr ? Les chances sont trop inégales. Nous ne

pouvons pas les vaincre.

— Mauran, j'ai encore le dos qui me brûle. Si je le laisse en vie, ça ne s'éteindra jamais.

Querre réalisait très bien la force de cette haine qui poussait Gellert. Il capitula.

— Bon. Nous le ferons à deux. On peut peut-être l'avoir d'une flèche et d'assez loin, mais c'est miser bien cher, et je ne demanderai pas à mes hommes de nous suivre. Leurs raisons ne sont pas les tiennes.

— Quant à cela, mes raisons ne sont pas les tiennes non plus. Je le ferai seul.

Mauran regardait les yeux gris qui noircissaient. Il réprima une bonne dose d'exaspération et demanda :

— Je suppose que tu me laisserais tomber si le problème était inverse ?

— Est-ce que tu essayes de m'insulter ?

— J'essaye seulement de faire comprendre à ta tête de bourrique pourquoi je vais t'accompagner.

Depuis un moment, Rauri ne les écoutait plus. Il réfléchissait, et ses paupières plissées battaient ses yeux bombés.

— Je crois que j'ai une idée, dit-il.

— Quelle idée ? demanda Mauran.

— Les fronges.

— Les fronges ?

— Oui. Tu sais qu'ils me comprennent. Je crois qu'ils lisent mes pensées. C'est comme ça que j'ai commencé, avec eux. Quelqu'un m'avait dit qu'on pouvait faire alliance, alors j'ai mis de la viande, d'abord très loin, puis de plus en plus près. Je pensais « Ami, ami ». Ils ne m'ont jamais piqué, puis j'ai demandé des choses plus compliquées, et ils l'ont toujours fait, exactement comme je le voulais. Ils aiment beaucoup le miel, ils pillent les ruches, parfois. Si je leur en offre une bonne quantité...

— Tu crois que c'est possible ? demanda Galt.

— Il peut toujours essayer, dit Querre. Avec les fronges, nous pourrions venir à bout d'une armée bien plus importante que celle qui accompagnera Eller. Ils sont bien deux ou trois cents, dans le nid. Et c'est vrai qu'ils font toujours ce que veut Rauri.

— Est-ce qu'ils te répondent ? demanda Gellert au Scarabe.

— Je pense que oui, mais c'est moi qui ne comprends pas. Tu te souviens de la bête chagrin ? Cette pensée informe, et si bizarre, eh bien, c'est comme cela avec les fronges, mais bien plus étrange. Je ne peux rien saisir. Mais l'accord fonctionne, non ?

— On verra bien, dit Mauran. Et si ça marche, le gros est à toi, Gellert.

Les Rançonneurs attendaient sur les hauteurs du défilé de Gautre. Un nuage d'insectes noirs flottait autour d'eux. Les fronges se posaient, s'envolaient, leurs ailes étincelantes brassant furieusement l'air. Rauri en était si couvert qu'on ne voyait plus sa peau brun-rouge. Tous les hommes avaient des insectes dans les cheveux ou sur le corps, et réprimaient l'impulsion qui les poussait à se débarrasser d'une claque du grouillement des minces pattes griffues. Mauran secoua la tête pour chasser un fronge qui s'installait sur son nez, et Gellert fit de même pour déloger celui qui s'obstinait à s'introduire dans son oreille. Des alliés encombrants, mais, chance merci, le temps était à souhait, et ils étaient là. S'il avait plu, les fronges seraient demeurés au nid. Il n'avait pas été possible de prendre les chevaux. Le seul bruit des ailes vibrantes les rendait fous de terreur.

Les hommes attendaient depuis derge de la matinée. Normalement, Eller et sa troupe s'engageraient dans le défilé à la mi-jour, ou à peu près.

Le lieu était bien choisi. Attaqués par les insectes, les Proviens seraient coincés sans possibilité de fuite par les hautes murailles escarpées du défilé. Des buissons épineux s'accrochaient dans les anfractuosités de la roche rouge sombre. Gellert voyait au-dessous de lui une touffe de sagelles d'un bleu éclatant qui lui rappelait les tenues proviennes. Il demanda à Rauri :

— Tu es sûr qu'ils ne piqueront pas Eller ? Je le veux vivant !

— Cesse de te tracasser. Tu le leur as bien montré, non ? Ils n'y toucheront pas.

Galt revit la séance où il avait pensé sans cesse au gros, redessinant son image, cheveux roux, bajoues, yeux verts, et panse rebondie, comme s'il tentait de peindre de mémoire un portrait très fidèle. Les fronges l'enveloppaient, dansant et tourbillonnant, tandis qu'il recréait Eller point par point dans les moindres détails.

Cela avait duré assez longtemps.

Restait à espérer que le dessin mental se traduirait pour les fronges suivant leur propre mode d'expression, sans doute peu semblable à celui des hommes.

Mauran guettait un eucale dont le très haut bouquet de branches terminales se dressait au-dessus de la forêt proche. Une tache écarlate qui s'agitait apparut dans le bleu grisé des feuilles.

— Les voilà, dit-il, Souber nous fait signe.

Les hommes engagèrent des flèches à leurs arcs, mais c'était presque inutile. Les insectes feraient tout le travail.

Gellert contenait difficilement son impatience. Il surveillait la route poudreuse, à la sortie de la forêt.

Vint le bruit des sabots d'une troupe nombreuse, et les premiers

soldats s'engagèrent dans le défilé. Ils chevauchaient en bon ordre, par rangs de cinq, la lance au poing, et les Officers séparaient les groupes. Le soleil brillait sur les chasubles bleues, faisait luire le Serpent doré, et allumait les armes et les cottes de mailles de reflets étincelants. Eller parut, au centre, entouré de ses Suivants.

Les yeux de Gellert se rétrécirent, et devinrent noirs. Quelque chose bougea un peu dans sa joue.

Lorsque tous les Proviens se furent engagés dans la passe, Rauri pensa fortement « Attaque, Attaque » et Mauran leva le bras. Des flèches sifflèrent.

Les insectes s'envolèrent d'un seul bloc, puis s'étalèrent en nuage étiré.

Les chevaux des soldats bleus devinrent fous. Ils hennirent furieusement, se cabrèrent, battant l'air de leurs sabots, désarçonnant leurs cavaliers qui s'écroulaient avec fracas. En un instant, la confusion fut à son comble. Les hommes piqués se convulsaient brièvement, et mouraient. Les Proviens hurlaient de terreur, et les chevaux répondaient en une cascade de hennissements aigres. Les flèches des Rançonneurs ne servaient pas à grand-chose ; elles ne perçaient que des hommes déjà virtuellement morts.

Galt ne quittait pas le gros des yeux.

Prove avait failli être désarçonné, puis il avait mis pied à terre. A présent, il ne bougeait plus, mais demeurait debout, au milieu de ses Suivants agonisants. Il avait lâché la bride de sa bête, qui menaçait de lui briser le crâne en frappant de ses antérieurs. Gellert pouvait voir le bouillonnement des fronges autour des cheveux roux.

Peu à peu, les chevaux s'enfuyaient dans une galopade effrénée. Les fronges dansaient toujours, mais il ne restait rien de vivant, hormis le gros, qui ne remuait pas plus qu'une souche.

Un sourire découvrit les dents de Gellert. Mauran, qui le regardait, pensa qu'Eller aurait peu de sujets de joie dans le futur.

Les premiers charros apparurent, tournoyant dans le ciel limpide.

Ils ramenèrent Prove, dépouillé de ses armes et de sa cotte de mailles, et les mains liées dans le dos, aux ruines Estéhaulan.

Le gros tâchait de faire bonne contenance, mais il ne semblait guère apprécier la marche à pied. Souber s'amusa à le faire courir, en le lardant de la pointe de son couteau. Eller l'injuria avec beaucoup de vigueur. Manifestement, le gros n'était pas lâche. Il tenait assez bien le coup.

Il s'affala contre la margelle du puits, haletant, le visage cramoisi et en sueur. Ses yeux verts étincelaient de rage. Rouge grognait, et Mauran le calma. Il s'amusait de voir le regard d'Eller et celui de l'aupard si semblables.

Gellert contemplait l'ennemi pris au piège.

Il le tenait à sa merci, et le traiterait à sa guise. Il pouvait l'égorger sans plus attendre, ou le donner aux Rançonneurs qui le tortureraient longtemps. Il avait cru le désirer, et pensait le faire fouetter à mort, mais ce n'était plus ce qu'il voulait. En regardant ces yeux verts pleins de rage, et ces bajoues empourprées, il ne ressentait plus qu'un intense besoin de le tuer lui-même, de ses mains nues, et il n'aurait de paix avant d'avoir satisfait cette envie féroce.

Il dit d'une voix lente :

— Je vais t'offrir un choix que tu ne m'as pas laissé. Tu peux te battre contre moi, sans armes, ou mourir d'une mort très lente et très pénible.

Eller se releva. Il regardait Galt, les yeux plissés, et demanda :

— Et si je te tue ?

— Ils te tueront, mais sans souffrance.

Le gros observait pensivement les Rançonneurs.

— Quelle garantie ai-je ?

Gellert sourit brièvement.

— Aucune. A moins que Mauran ne veuille te donner sa parole.

— Je pense que tu es fou, Gellert, dit Querre, mais si c'est vraiment ce que tu veux, je la donnerai.

Eller évalua les yeux gelés de Mauran, puis il revint au regard gris de Galt. Perdu pour perdu, tant valait tuer ce chien d'abord. Il dit :

— Que le grand à la cicatrice donne sa parole, et je me battraï.

— Bien que je ne le fasse pas avec plaisir, dit Mauran d'un ton peu amène, je te la donne. Et je ne te conseille pas d'en douter. Mais mes hommes m'en voudront. Ils espéraient bien jouer avec toi.

Gellert déboucla sa ceinture, et la donna à Rauri, puis il retira sa chemise. Il dit à Mauran :

— Détache-le.

Querre passa derrière Prove pour trancher les liens.

Le gros frictionnait ses poignets engourdis. Il se déshabilla. Il avait un torse massif, taché de son, tout en bourrelets, et marqué d'une croix de poils roux.

Malgré sa graisse, Eller était rapide.

Il attaqua très soudainement. Gellert esquiva de justesse un coup à assommer un boeuf, et riposta. Il comprit très vite que le gros ne serait pas facile à abattre. Il y avait du muscle, sous cet amas de chair, et Prove se défendait bien.

Ils échangèrent des coups très violents, puis roulèrent à terre, enlacés. Ils se battaient avec la rage de deux fauves qui se disputent la suprématie. Chaque coup visait à tuer. Mais Gellert prenait plaisir à la résistance de l'adversaire, alors que Prove s'en irritait.

Ils parcoururent la clairière en tous sens, frappant, encaissant, tombant et se relevant, le visage saignant et les poings écorchés. Ils s'étreignaient, se dégageaient.

Les Rançonneurs encourageaient Galt, et couvraient Prove d'injures variées, mais les deux combattants ne s'en souciaient nullement. Ils luttèrent en silence, emportés par la même haine farouche, et un désir de meurtre qui leur faisait oublier tout le reste, et les rendait insensibles aux coups reçus.

Mauran s'inquiétait.

Il n'était plus tellement sûr de la victoire de Galt, qui venait de se libérer à grand-peine d'une étreinte qui lui écrasait les côtes en enfonçant ses pouces dans les yeux de l'adversaire. Le gros n'avait que trop de ressources. Ce fou de Gellert ! Qu'avait-il besoin de laisser sa chance à cette charogne ?

Mauran n'aimait pas Eller. Il l'aimerait considérablement moins si les choses tournaient mal. Il regrettait la parole donnée, et se demandait si ce serait y manquer gravement que d'ouvrir le ventre du gros pour qu'il n'ait tout de même pas une mort trop aisée. Galt avait dit « sans souffrance ». Oui bien... Il ne ferait pas torturer Prove, mais il envisageait sans trop de déplaisir ce qu'il considérait comme une menue tricherie.

Rauri lui empoigna le bras. Le Scarabe hurla une injure, et sa bouche sans lèvres claqua de rage.

Gellert venait de se faire acculer sur la margelle du puits, et le gros le renversait en arrière, tentant de lui briser les reins. Galt se dégagea d'un coup de genou, et le frappa à la volée sur la tempe. Eller décrocha, étourdi.

Gellert prit l'avantage.

Sa graisse jouait tout de même un tour à Prove, il s'essouffait. Il reculait, reculait encore. Galt le poursuivit tout autour de la clairière, lui martelant le visage jusqu'à le transformer en pulpe sanglante. Le gros tombait, et Gellert le relevait en l'empoignant par les cheveux pour frapper encore. Les coups de Prove devenaient sans force, et n'atteignaient plus leur but.

Galt le coinça contre un tronc de pin, et noua ses deux mains autour du cou massif.

Il l'étrangla en prenant tout son temps.

Cinq ou six fois, il relâcha un peu l'étreinte de ses doigts pour laisser passer l'air. Le gros bâillait comme un poisson tiré de l'eau. Il se débattait faiblement, avec de petits mouvements mous.

Gellert lui enfonçait son genou dans le ventre, et serrait, les doigts incrustés dans la chair grasse. Il n'avait jamais pris autant de plaisir à tuer.

Il le lâcha, et recula d'un pas. Eller s'affalait, les yeux exorbités,

une langue épaisse et violacée jaillie hors de la bouche. Gellert souriait. Il se sentait extraordinairement soulagé.

*

**

Les Rançonneurs regagnaient Acherra-la-ville. Mauran venait de décider de dissoudre la bande. Urrique avait fait d'eux tous des hommes riches, et le rançonnage ne l'amuse plus tellement. Il appréciait la variété dans l'action. Il pensait se ranger pour un temps, et voir venir.

Rauri boudait un peu, serrant sa bouche sans lèvres. Il n'était pas autrement content. La vie libre dans les bois lui avait plu. Il avait toujours eu les villes en horreur. Il se voyait bien mal installé dans une maison, et vivant de ses rentes. Querre lui avait proposé de reprendre la bande à son compte, mais il avait refusé. Les derniers mois lui avaient permis de constater qu'il aimait peu commander, et préférerait suivre. Sans Mauran, l'aventure serait moins drôle, et, de plus, la plupart des Rançonneurs ne songeaient pour le moment qu'à profiter de la vie en dépensant au plus vite leur nouvelle fortune. Rauri se demandait ce qu'il allait faire de son existence, et ne savait trop que désirer.

Gellert se posait la même question. Reprendrait-il son service chez Urrique ? Il craignait de le trouver à présent fort monotone. Il balançait, hésitant, sans voir de solution immédiate.

Il rêvassait, bercé par le pas de son cheval. Il avait plu durant la nuit, et la forêt était emperlée d'eau. Les eucalyptus grisonnaient, les pins luisaient, vert sombre, et les chenils s'éclaboussaient de roux. Leur chaude couleur lui rappela un joli visage au teint crémeux, aux yeux de miel, et dont la chevelure cuivrée avait cette teinte exacte d'or roussi. De toute sa vie, il n'oublierait Leysanne, mais ce souvenir était à présent sans poison. Il pouvait y songer, avec une douceur teintée d'amertume, et le chasser à sa guise.

Il effaça les longs yeux miellés, pour les remplacer par le regard vert de Rosalde. Il reverrait la blonde avec beaucoup de plaisir. Il l'avait toujours bien aimée. Et quelle bonne partenaire pour l'amour.

*

**

Hiléro avait repris sa vie paisible à Vallière.

Il s'occupait à l'occasion du jardin, communiquait avec ses camarades, leurs esprits exactement accordés, et rêvait. Il pensait assez souvent à Gellert et Mauran. Ils avaient promis de lui rendre visite quelquefois, et il se réjouissait à l'idée de les revoir de temps à

autre. Il n'aurait jamais cru pouvoir éprouver une telle amitié pour des hommes ne faisant pas partie de la Communauté. L'aventure l'avait marqué plus qu'il ne le pensait, et, certains jours, il s'étonnerait de regretter un peu cette époque mouvementée.

Il s'éveilla d'un rêve très extraordinaire.

Il avait survolé un cataclysme gigantesque. Le monde craquait de toute part comme un fruit trop mûr. Des jaillissements de rocs embrasés montaient jusqu'au ciel, la lave brûlante s'étalait en grumeaux bouillonnants ; des continents s'engloutissaient, d'autres naissaient, des océans se déversaient en rugissant dans des abîmes de flammes, et des archipels de feu surgissaient de l'eau écumante.

Des villes immenses, analogues à celle visitée dans un précédent rêve, s'anéantissaient en cascades de pierres fragmentées, et des êtres fous d'horreur couraient en tous sens, secoués comme de dérisoires fourmis par la botte d'un géant. Tout s'embrasait, s'écroulait, éclatait, dans un fracas démentiel.

Hiléro avait encore cette fureur rugissante dans les oreilles, et de l'écarlate au fond des yeux. Une tache bleue passa sur ce rouge flamboyant, et il découvrit Lil-Hebra au pied du lit.

— Tu viens de voir le Jour des Flammes, Hiléro.

— Je le supposais, mais qu'était-ce, exactement ?

— Une catastrophe géologique. Je veux dire, à l'échelle de ton monde. Ta Terre s'est craquelée comme une écorce qui éclate sous la pression intérieure, et tous les volcans se sont réveillés à la fois. Votre civilisation a disparu, et ce qui subsistait en partie, vous-mêmes, votre faune et votre flore, avez beaucoup changé, suivant les archives que nous avons pu retrouver de votre passé. Je ne pourrais pas t'en expliquer les raisons, parce que beaucoup de concepts n'existent pas dans ta langue, ni même dans ton esprit, et tu ne me comprendrais pas. Mais je peux te dire : vous avez régressé, les survivants ont dû repartir à zéro. Votre monde était autrefois bien différent, et beaucoup plus évolué.

L'idée de cette évolution n'atteignait pas réellement Hiléro, et Lil-Hebra fit défiler des images très incroyables. Un monde surpeuplé au-delà du possible, des villes, des villes et encore des villes, s'entremêlant et se rejoignant. Peu de végétation, confinée dans quelques réserves, peuplées d'une faune raréfiée. Les arbres ou les animaux, rien ne correspondait réellement au connu.

Le Rêveur vit des machines énigmatiques et démesurées qui accomplissaient des travaux dont il ne pouvait pénétrer le sens. Il s'envola dans le ciel, à bord d'un engin luisant comme de l'argent. La paisible lune ronde s'enfla pour devenir une surface plate. Il prit pied sur un sol gris et chaotique. Une très étonnante armure gonflée l'enserrait, et il était devenu trop léger pour contrôler ses

mouvements. Dans un ciel de soie noire brillait une autre sphère, tachée d'ocre, de bleu-vert et de blanc.

Il cria. Tout le dépassait, l'affolait.

Il revint dans sa chambre. Ses ailes frémissaient spasmodiquement.

Les yeux jaunes de Lil-Hebra clignaient. Hiléro dit :

— Ça ne pouvait pas être ainsi ! C'est fou !

— C'était ainsi, Hiléro. Et j'ai promis de répondre à tes questions. Pose-les !

Le Rêveur respirait lentement. Ses ailes dorées s'immobilisèrent.

— Que sont les loubres, Lil-Hebra ?

— Une autre race. Tu as vu que la lune est un monde, elle aussi. Les mondes sont innombrables dans l'immensité du ciel, et beaucoup sont habités. Le mien est très très lointain, tu ne pourrais jamais évaluer correctement cette distance.

Hiléro appréhendait bien difficilement cette idée d'autres mondes, mais il avait vu la lune perdre sa rotondité pour devenir plane.

— Que faites-vous, alors, chez nous ?

— Imagine des marins, qui sillonnent les mers pour découvrir des îles nouvelles. Qu'un accident irréparable survienne à leur vaisseau, et ils seront contraints d'aborder l'une de ces îles, et d'y demeurer. Nous avons été ces marins, parcourant le ciel et non l'eau, et un accident sans remède nous a forcés à chercher refuge sur ton monde, sans pouvoir repartir.

Le Rêveur se passionnait pour ces révélations. D'autres mondes, une autre race. Une idée si nouvelle et si étonnante était bien difficile à accepter totalement. Il demanda :

— Mais ne pouvez-vous espérer du secours de ceux qui sont demeurés chez vous ?

— L'appareil qui nous permettait de communiquer était lui aussi irrémédiablement détruit. Nous avons envoyé l'équivalent d'une bouteille à la mer. Il se peut qu'elle atteigne un jour un monde habité, et où la science sera suffisante pour que le message soit déchiffré. Il se peut aussi que la bouteille danse éternellement dans les vagues du ciel, ou s'échoue sur un rivage désert. Alors nous serons naufragés pour toujours.

Hiléro pouvait presque toucher la tristesse de Lil-Hebra. Et, comme toujours lorsqu'il sentait le chagrin chez un être, il eut envie de consoler.

— Tu ne peux pas m'aider, Hiléro, bien que j'apprécie ta bonne intention. Les Rêveurs ne sont pas mauvais, aux yeux mentaux, mais vous en êtes encore aux balbutiements de l'enfance, alors que notre race a atteint le stade de la communication absolue. Je te laisserai

entrer dans mon esprit, à présent, si tu le désires, mais je te préviens que tu risques de trouver l'expérience désagréable.

Le Rêveur se souvenait de la barrière, dans les yeux jaunes, et un sentiment très déplaisant d'infériorité s'emparait de lui. Il préféra refuser. Il redoutait ce qu'il pourrait découvrir.

— Je ne le désire pas. Parle-moi plutôt de ton monde.

Lil-Hebra fit flotter une sphère azurée dans un ciel de suie. La sphère grandit, se tacha de violet et de blanc bleuté. Elle grandit et grandit encore, puis devient un rivage de sable rose ombré de bleu. Les vagues écumantes étaient pourprées, et le ciel lilas. Un grand soleil blanc chauffait.

Puis Hiléro vit une forêt aux tonalités indigo et prune, à la végétation luxuriante et désordonnée. Des lianes fleuries de bleu-vert escaladaient des troncs violacés.

Il vit une nuit de soie noire, des étoiles aux configurations inconnues, et trois petites lunes multicolores.

Il vit des déserts de sable rosé, des prairies bleues, des animaux incroyables. Une manière d'araignée géante et écarlate mâchait paisiblement l'herbe juteuse.

Il vit un grand Carnivore à l'allure souple d'aupard, au pelage couleur de mûre semé de macules rouge clair. Des tiges à coupelles jaillissaient de ses oreilles arrondies.

Il vit une ville, tout en bulles de verre irisé, piquetée de parcs et de jardins bleus. Il vit des loubres, puis des êtres assez semblables aux hommes.

Deux bras, deux jambes, une manière de nez aplati, une bouche ressemblant un peu à celle des Scarabes, trois yeux verticaux sans pupilles violets, et une aigrette d'antennes plumeuses sur le front. Leur peau était d'un bleu de ciel pâissant.

— Ceux-là partagent notre monde, dit Lil-Hebra. Certains d'entre eux nous accompagnaient dans notre voyage, mais, parce qu'ils vous ressemblent, ils étaient vulnérables à vos maladies. A cause de la destruction de certains appareils essentiels dans le vaisseau, nous n'avons pas pu les protéger comme il aurait fallu, et une épidémie les a tous tués. Pour nous, ce fut une catastrophe bien plus grande que la perte du navire.

— Pourquoi ?

— Parce que nous dépendions totalement de ces êtres qui s'appellent les L'Vall pour survivre, et que leur disparition nous condamnait. Vois-tu, notre nourriture n'est pas la même que la vôtre. Nous subsistons grâce aux émotions de cette autre race. Leur joie nous remplit de force, mais leur peine nous est un poison, c'est pourquoi nous veillons au bonheur des L'Vall, et tout le monde s'en trouve bien. Eux morts, nous devons mourir aussi, faute de pouvoir recharger

notre énergie, exactement comme tu mourrais si tu étais privé de toute alimentation.

Le Rêveur ouvrait tout grands ses yeux orange.

— Mais, dit-il, vous n'êtes pas morts.

— Non, mais nous avons dû transgresser une règle essentielle. Nos lois nous interdisent absolument de nous faire connaître des habitants d'un autre monde, surtout s'ils n'ont pas atteint un degré de sagesse et de science suffisant.

— Veux-tu dire que c'est nous qui avons remplacé ces L'Vall ? Que vous vous nourrissez de nous, à présent ?

— N'en sois pas si horrifié, Hiléro. Nous ne vous prenons rien. Tu vois cela comme si nous étions des mangeurs de chair humaine, et tu te trompes. Ce qui nous alimente ne vous prive nullement, et je t'ai dit que nous veillons à maintenir heureuse la race avec laquelle nous vivons. L'accord est bénéfique pour tous.

— Je crois que je comprends, à présent, pourquoi vous nous avez aidés.

— Lorsque nous avons débarqué, nous avons choisi un lieu très désert, pour respecter la loi. Après l'accident, notre vaisseau pouvait encore effectuer un très petit voyage, comme une charrette à la roue brisée roule encore un instant sur la vitesse acquise avant de s'effondrer dans le fossé. Nous savions pour l'avoir visité que ton monde pourrait nous convenir. Mais les L'Vall disparus, un autre problème se posait, outre celui de la loi. Nous pouvions vivre de vos émotions comme de celles des L'Vall, mais ton monde est encore très primitif, Hiléro, et très sauvage. Je t'ai dit que la peine nous empoisonnait. Nous pouvons fermer notre esprit aux petites douleurs, mais une très grande souffrance, morale et surtout physique, parce qu'alors des ondes émises sont si intenses qu'elles nous frappent comme autant de couteaux, peuvent nous tuer. La plupart des Terres habitées par les hommes ne nous auraient pas permis de survivre. Nous avons choisi Acherra parce que la vie y était plus douce, et plus civilisée. Durant un temps, les choses ont marché assez bien, puis il y a eu cette guerre, et la venue des Proviens a tout remis en question.

— Les cages, dit le Rêveur. Elles pouvaient vous tuer.

— Elles ont effectivement tué un de nos jeunes, malgré nos précautions. Ils sont bien plus vulnérables que les adultes. Alors nous avons dû transgresser une autre loi impérative : ne jamais intervenir dans les affaires des habitants d'un monde. Nous y étions absolument contraints, mais même ainsi, cela nous sera reproché si nous devons un jour être secourus. Nous passerons en jugement, et d'aucuns diront que nous aurions dû choisir la mort, et non la survie à ce prix. Mais, cette décision a été mûrement pesée et réfléchie, et prise d'un accord commun.

— C'est pourquoi, dit Hiléro, vous borniez vos interventions au strict minimum. Vous auriez pu nous fournir des armes très puissantes, je pense.

Les moustaches du loubre remuèrent. Il sembla rire.

— Tu es loin d'être sot, Hiléro, et je le savais déjà. En effet, nous ne sommes intervenus que lorsque ça devenait absolument nécessaire, et le moins possible. Heureusement, je n'ai eu à agir directement qu'une fois, pour libérer Gellert et Mauran. J'avais été choisi pour vous accompagner à Prove, parce que je suis en quelque sorte un infirme. Mes sens sont bien moins aiguisés que ceux des loubres en général. Je supporte mieux les ondes douleur, mais j'ai aussi plus de mal à m'alimenter. Toutefois, j'étais seul à pouvoir résister en Terre provienne. Il est vrai qu'en Acherra, les miens n'étaient plus guère en meilleure posture. Ils devaient se déplacer sans cesse, et ne pouvaient plus s'alimenter que partiellement. Cela posait beaucoup de problèmes, surtout pour nos jeunes. Heureusement, ils sont peu nombreux, nous nous reproduisons rarement.

— Tu as libéré Gellert et Mauran des mains de l'Archèque, mais tu n'as rien fait la première fois, lorsqu'ils ont été pris lors de la Fête Foline. N'as-tu pas pensé que tout était perdu aussi, à ce moment-là ?

— Je surveillais les choses de très près. Tes deux compagnons ne pouvaient pas sortir sans aide du piège tendu par Saulmon, alors que la prison du Temple laissait une ou deux possibilités. Je me suis borné à aider Mauran lorsqu'il a bu la drogue en lui envoyant des images « danger » associées aux couleurs. Il s'en est très bien tiré. Il a une grande force de résistance. J'ai aussi un peu suggestionné le moins rigide des deux Prêtals qui l'interrogeaient pour le pousser à le relâcher. Un des deux hommes sauf, l'autre pouvait au besoin être sacrifié sans trop compromettre la réalisation du plan, mais j'ai tout de même aidé Gellert en lui suggérant que le souterrain où gîtait la bête lui permettrait de s'évader.

Les ailes du Rêveur s'entrouvrirent, et ses yeux orange s'emplirent de réprobation.

— Tu l'aurais laissé mourir ! Tu pouvais tuer le Serpent, ou l'endormir comme tu l'as fait pour les gardes.

— Tu avais pourtant compris, Hiléro, que je ne devais pas intervenir, sauf pour l'indispensable, et tu es blessé parce qu'il s'agit de ton ami. Gellert et Mauran servaient pour le plan, ainsi que toi-même, et rien de plus.

L'intelligence d'Hiléro pouvait admettre cette explication, mais pas ses sentiments.

— Allons, calme-toi, dit le loubre. Je vais tout de même me justifier, et seulement pour ton apaisement. Je ne pouvais pas endormir le Serpent, parce qu'il faut un minimum d'intelligence pour

que l'emprise hypnotique puisse agir. Les animaux n'y sont pas sensibles. Et je t'ai déjà dit que je ne pouvais absolument pas tuer. Nous n'avons jamais eu à développer cette réaction de violence qui vous vient si naturellement, à vous les hommes, et aussi aux L'Vall. Devant le danger, nous disparaissions, et rien n'est assez rapide pour nous atteindre. Le meurtre ne fait pas partie de notre conditionnement. De plus, nous ressentirions si fort l'agonie de la victime qu'il est plus que probable que cette expérience nous tuerait.

Hiléro comprenait assez bien. Parce qu'il pouvait lui-même entrer dans les esprits, le meurtre lui faisait horreur. L'angoisse de toute mort a une telle puissance...

— C'est bien cela, Hiléro, mais tu es tout de même capable de tuer, malgré ta répugnance, parce que la violence fait partie de ton héritage, alors qu'elle nous est totalement étrangère. Notre seule réaction de défense est la fuite.

— Justement, explique-moi un peu comment tu disparaissais ainsi.

— Je ne peux pas le faire en détail, tu ne me suivrais pas. Disons que je sépare les infiniment petits qui composent mon corps, et que je les réunis ensuite. Je peux faire ainsi un saut, et me déplacer instantanément, mais pas très loin en une seule fois. Je pourrais couvrir au maximum la moitié de la distance qui nous sépare d'Acherra-la-ville, par exemple. Si je désire aller plus loin, je dois recommencer, encore et encore.

— Mais, ne pourrais-tu faire ainsi ces sauts successifs dans le ciel, et regagner ton monde ?

Lil-Hebra riait de tout son museau bref de félin.

— Rien ne peut exister dans le ciel, Hiléro. A partir d'une certaine hauteur, il n'y a plus d'air, et j'ai besoin d'air pour vivre, tout comme toi. Et je t'ai parlé d'un monde très lointain, mais tu ne réalises absolument pas. Imagine qu'un homme marche toute sa vie, d'Acherra à Prove, et de Prove en Acherra, sans prendre un instant de repos. A la fin de son existence, il n'aurait couvert que l'équivalent d'une très infime partie de la route qui mène à ma Terre. Un peu comme s'il s'était contenté de faire une courte promenade dans son jardin.

— Je ne peux pas imaginer cela, dit le Rêveur. C'est délirant ! Ta vie est-elle si longue que tu puisses toi-même parcourir cette route, même dans un vaisseau rapide ?

— Nos vies sont très longues, mais celles des L'Vall ne dépassent pas tellement la tienne, bien qu'ils puissent durer le temps de quatre ou cinq de tes générations. Non, Hiléro, nous voyageons très très vite, mais je ne peux rien t'expliquer, tu comprendrais encore bien moins.

— La tête me tourne, il faudrait que je réfléchisse à tout cela calmement.

— Plus d'autres questions, Hiléro ?

— Oh si, mais pas maintenant. Ne pourrais-tu revenir une autre fois ? Je ne peux pas assimiler toutes ces choses d'un seul coup.

— J'ai promis de répondre à tes questions, et nous tenons toujours nos promesses. Je reviendrai si tu le désires, mais je dois te demander de ne parler de ceci à quiconque, et je veux ta parole. Parce que j'ai aussi violé la loi en te renseignant.

Les yeux orange du Rêveur s'inquiétèrent.

— Je ne pourrai rien cacher à ceux de la Communauté.

— Je le sais, et certains Rêveurs connaissent déjà cette histoire. Cela ne compte pas, ils sont assez sages pour tout garder pour eux. Mais tu ne dois pas en parler à ceux qui ne savent pas lire dans les esprits. Même pas à Gellert ou Mauran.

— Pourquoi en parlerais-je ? Personne ne me croirait.

*

**

Gellert et Mauran passèrent les portes d'Acherra-la-ville à l'aube pour aller chasser dans la forêt Mauraze. Les deux hommes se voyaient très souvent. Querre avait acheté une demeure proche de l'Enceinte Ralode. De temps à autre, Rauri venait s'y installer pour un séjour plus ou moins long, mais il était présentement absent.

L'aupard les accompagnait, les précédant ou les suivant d'un trot souple, les muscles jouant sous sa peau rougeâtre. Le cheval de Galt n'appréciait pas trop ce voisinage, et il couchait les oreilles et dansait un peu de nervosité.

— Mauran, dit Gellert, je crois que je vais quitter Acherra. Je n'ai plus guère de goût à être Suivant, et le service me pèse. Je m'ennuie à hurler au Conseil, et il me vient des envies de tailler dans ces défilés d'abrutis qui viennent se plaindre pour des vétilles.

— Et où iras-tu ?

— Je ne sais pas encore. J'y pense.

Querre souriait de biais.

— Pour tout te dire, frère, je m'ennuie aussi comme un rat mort. J'ai même songé à reprendre le rançonnage.

— Tu ferais bien de la peine à Urrique, dit Gellert en riant. Elle n'oserait jamais te faire jeter en prison, et encore bien moins te pendre. Tu la mettrais en grand ennui !

— A dire vrai, le rançonnage ne me tente plus tellement. Je préférerais quelque chose de neuf. Cherchons un peu, frère, que pourrions-nous faire de divertissant ?

FIN